



Marie Louise
Archiduchesse d'Autriche, Duchesse de Parme,
Plaisance et Guastalla.

Del. Scorsanovi v. J. B. Medini sc.

CORRESPONDANCE
DE
MARIE LOUISE.
1799—1847.

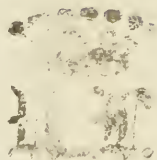
LETTRES INTIMES ET INÉDITES
À LA
COMTESSE DE COLLOREDO ET À M^{LLE} DE POUTET
DEPUIS 1810 COMTESSE DE CRENNEVILLE.

AVEC TROIS PORTRAITS.

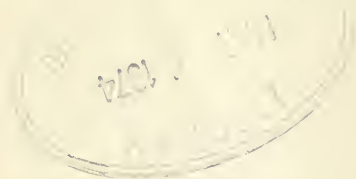
LES FRAIS D'IMPRESSION PRÉLEVÉS, LE PRODUIT DE CETTE ŒUVRE
SERA VOUÉ À DES ACTES DE BIENFAISANCE.

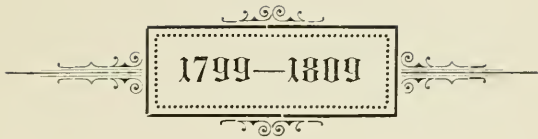
VIENNE 1887.
CHARLES GEROLD FILS ÉDITEURS

ATHÈNES: BECK. LONDRES: WILLIAMS & NORGATE, DULAU & CO. MOSCOU: LANG.
BRUXELLES: MUQUARDT. PARIS: HAAR STEINERT
KLINCKSIECK, LE SOUDIER. PETERSBOURG: RICKER.
ROME: SPITHOEVER. NEW-YORK: WESTERMANN & CO. TURIN: LOESCHER,



DC
218
I
A45





1799—1809

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI.

En faisant une tournée dans la nécropole de la maison d'Habsbourg, nous suivions avec émotion le capucin chargé de nous conduire portant une lugubre torche. A cette faible clarté nous découvrîmes, dans un coin du caveau principal, deux longs et simples cercueils, devant lesquels le public passe avec indifférence. Ils contiennent cependant les dépouilles mortelles de Sa Majesté l'Impératrice Marie-Louise, qui trois ans fut la plus grande Souveraine du monde, et de son fils, le Roi de Rome devenu Duc de Reichstadt : tous deux victimes de la politique. L'année 1810 le Prince Metternich, au nom de l'Empereur François pria Madame l'Archiduchesse Marie-Louise qui avait alors 18 ans, d'accepter la main de l'Empereur Napoléon. Sa réponse fut aussi simple que grande : »Je suis prête à me sacrifier pour mon Père et ma patrie« ! Qui en Autriche se souvient encore de cet acte héroïque ! Du moment où Elle fut liée par sa parole, l'Archiduchesse ne songea qu'à en subir les conséquences, de bonne grâce et sans poser en victime. Après avoir été le modèle des épouses et des mères, régente sage et prudente, Sa Majesté était décidée en 1814 à rejoindre Napoléon et à le suivre partout

avec son fils; (voir la note pag. 5) à deux reprises Elle fut empêchée par la politique d'accomplir ce qu'Elle reconnaissait être son devoir. On établit Sa Majesté dans ses Duchés et ne permit pas que le Duc de Reichstadt l'accompagnât, le voisinage de la France étant dangereux. On rompit ainsi tous les liens qui unissaient l'Impératrice à Napoléon. La politique lui dit: »Archiduchesse d'Autriche, vous devez obeissance aveugle à votre père et chef de votre maison, oubliez que vous avez été Impératrice des Français, ne soyez plus que Duchesse de Parme, Plaisance et Gustalla.« Après avoir régné sur ses trois Duchés depuis 1816 jusqu'à l'an 1847, avoir dû quitter ses États précipitamment en 1831, pour échapper à la révolution, y avoir été réintégré par les troupes autrichiennes, Madame l'Archiduchesse, qui venait tous les étés respirer l'air natal et voir son auguste famille. au moment de repartir pour Parme, en automne 1847, se sentit mal. Elle demanda au Prince Metternich en qui Elle avait une confiance illimitée, s'il croyait indispensable qu'Elle parte. »Vous vous devez à vos États, Madame, allez y.« A peine arrivée, Sa Majesté prit une inflammation de poumons qui l'emporta dans quelques jours, en septembre 1847. Sa compagne d'enfance, la Comtesse Crenneville, l'accompagna aux Capucins.

Sa Majesté a fait bien des ingrats partout, c'est à présent seulement qu'on reconnaît le bien impéris-

sable qui l'immortalise dans ses Duchés. Nous avons lu, à peu près, tout ce qui a paru et a été écrit sur Sa Majesté; les auteurs lui rendent justice, mais il nous est réservé un hommage à sa mémoire qui, nous l'espérons, sera apprécié à sa juste valeur. C'est un choix de lettres que Sa Majesté a adressées à deux de ses meilleures amies, qu'Elle a honorées de ses bontés jusqu'à sa mort. La première est son Aja, Comtesse Colloredo, puis Princesse de Lorraine, qui pendant dix ans, dirigea seule l'éducation de S. A. R., la surveillant jour et nuit, la seconde était Mademoiselle de Poutet, plus tard Comtesse Crenneville, fille de la Comtesse Colloredo et de son premier mari, le Baron Poutet. — Ne pas publier ces lettres nous semblerait un vol fait au public, un tort au souvenir de la Duchesse de Parme.

Une lettre est l'esquisse, une correspondance le portrait en pied de la personne qu'on veut dépeindre, l'âme, l'esprit, le caractère passent sous les yeux du lecteur et se développent; on pourra mesurer la grandeur du sacrifice de l'Archiduchesse en lisant quelle était son horreur de Napoléon, et plus tard, on lira comme l'Impératrice faisait valoir son Époux, était devenue soumise et affectionnée, sans néanmoins jamais oublier sa famille, sa patrie et ses amies.

Nous avons mis tous nos soins à trier ses lettres, pour être sûrs d'appeler sur elles l'intérêt du public, trop heureux s'il était excité au point d'attirer son

attention sur la tombe de la Duchesse de Parme. Pussions nous, le jour des morts, où le monde afflue dans le caveau impérial entendre dire: Voici le cercueil de l'Archiduchesse Marie-Louise, qui, l'année 1810 s'est sacrifiée pour la monarchie et son Père. Paix à son âme.

Cet appel est une fleur déposée sur sa tombe.

F. K. C. V.

NOTE: Le vendredi-saint, 8. Avril 1814, je m'étais rendu au palais (Blois) dès 8 heures du matin, selon mon usage, autant pour surveiller mon service que pour m'informer des nouvelles du quartier général de l'Empereur. On me dit que les Princes Joseph, Jérôme et Cambacères étaient venus et qu'ils étaient en conférence avec l'Impératrice dans son salon; l'heure étant un peu trop matinale pour les habitudes de l'Impératrice, je cherchais à deviner ce qui se passait, lorsqu'une de ses femmes de chambre vint me dire que Sa Majesté désirait me parler à l'instant. Je fus introduit dans une pièce de l'intérieur de ses appartements, qui communiquait d'un côté à sa chambre à coucher et de l'autre au salon. Avertie que j'attendais ses ordres, elle daigna se rendre auprès de moi. Je remarquai que sa physionomie était plus animée qu'à l'ordinaire, et que l'harmonie habituellement douce et calme des traits de son visage était visiblement altérée. Au simple négligé de sa toilette, je jugeai qu'elle s'était levée au moment où les Princes, ses beaux frères, avaient demandé à lui parler. »Monsieur de Bausset, me dit Sa Majesté, parmi les officiers

de la maison de l'Empereur qui sont ici, vous êtes ma plus ancienne connaissance, puisqu'elle date de Braunau au moment de mon mariage . . .

Je compte sur votre dévouement et vais vous dire ce qui se passe ici . . .

Mes deux beaux frères et l'archichancelier sont là . . . dans ce salon. Ils viennent de me dire qu'il fallait quitter Blois à l'instant, et que si je n'y consentais pas de bonne grâce, ils me feraient porter, malgré moi, dans ma voiture avec mon fils.»

»Oserais-je demander à Votre Majesté quelle est sa volonté personnelle?«

»Je veux rester ici et y attendre les lettres de l'Empereur«, me répondit l'Impératrice. — »Si telle est votre volonté, Madame, j'ose répondre à Votre Majesté que tous les officiers de sa maison et ceux de sa garde penseront comme moi, que nous n'avons à recevoir ici des ordres que d'Elle seule. Je demande à Votre Majesté la permission d'aller leur faire connaître vos intentions.«

»Allez, je vous prie, et venez m'en rendre compte.« Tous jurèrent de défendre et de n'obéir qu'à l'Impératrice; l'espace nous manque pour donner des détails sur la scène qui suivit. Tout rentra dans l'ordre accoutumé et il ne fut plus question de départ . . .

Le jour même, avant son dîner, Sa Majesté me fit demander: »Voulez-vous me rendre encore un service?« me dit cette Princesse avec une grâce si

touchante, que j'en fus pénétré. — »Ordonnez, Madame,« je réponds de moi. — »Eh bien! vous partirez ce soir pour Paris. Vous y tronverez, sans doute, l'Émpereur mon Père, et vous lui porterez une lettre que je vais écrire. Vous vous rendrez ensuite à Fontaineblau avec une autre lettre pour l'Empereur Napoléon. J'espère m'y rendre aussi de mon côté, car je dois et je veux être auprès de lui. Faites vos dispositions et revenez a huit heures du soir prendre mes dépêches.« . . .

Le 11. Avril. — Je partis pour Fontainebleau à 2 heures du matin. Il était 9 heures quand j'arrivai au palais. Je fus introduit sans délai auprès de l'Empereur, auquel je présentai la lettre de l'Impératrice. Bonne Louise, dit-il, après l'avoir lue. — Il me fit ensuite beaucoup de questions sur sa santé et celle de son fils. — Je le priai de m'honorer d'une réponse en lui exprimant le désir que j'avais d'emporter avec moi cette consolation, dont le coeur, de l'Impératrice avait besoin. — »Restez ici aujourd'hui, ce soir je vous remettrai ma lettre.« Je trouvai Napoléon calme, tranquille et décidé. — Son âme était trempée fortement. Jamais, peut-être, il ne me parut plus grand. — Je lui parlai de l'île d'Elbe; il savait d'avance que cette petite souveraineté lui serait donnée. Il me fit même remarquer sur la table un livre de géographie et de statistique qui renfermait sur cette résidence tous les détails qu'il voulait acquérir.

»L'air y est sain, me dit-il, et les habitans excellens, je n'y serai pas trop mal, et j'espère que Marie-Louise ne s'y trouvera pas mal non plus.»

Il n'ignorait pas les obstacles que l'on venait de mettre à leur réunion au palais de Fontaineblau; mais il se flattait qu'une fois en possession du Duché de Parme il serait permis à l'Impératrice de venir avec son fils s'établir auprès de lui à l'île d'Elbe . . .

Il se flattait! il ne devait plus jamais revoir ces objets de la plus tendre affection . . .

(L. F. J. Bausset, ancien Prefet du Palais impérial, Mémoires.)

On s'est abstenu de corriger les fautes d'ortographe et de style, pour conserver intacte l'originalité des lettres.

Ma chère et bonne!

Je voudrais que vous laissiez venir Victoire après Monsieur Kozeluch¹⁾ à 1. heure. Vous êtes fort bonne et je crois que Vous m'accorderez ce désir. Je suis bien aise que je dine aujourd'hui chez maman et papa, mon frère dinera aussi avec, s'il est sage et ma soeur viendra après midi pour jouer. Adieu portez Vous bien et je suis

ce 2. Mars 1799.

Votre obeissante amie

Louise.

Ma chère amie!

Cela me fait bien du plaisir que Vous pensez à moi et que Vous m'écrivez.

Jé t'aime de tout mon cœur et je suis

le 14. Mars 1799.

ton attachée amie

Louise.

¹⁾ Maître de piano de l'Archiduchesse.

Je voudrais bien être ta fille car tu es une si bonne mère que je te voudrais appeller maman car je voudrais être la fille comme Victoire.

Je vous demande bien pardon que j'étois avant hier pas attentive, j'ai eu une nouvelle preuve de votre patience. Je pleurerai bien quand vous ne serez chez moi, je penserai à vous et je dirai en moi-même que dans ma jeunesse vous aviez bien de la bonté pour moi. J'ai bien de la joie quand je vois Victoire car parceque je vous aime il faut que j'aime votre fille. J'aurai bien de la joie quand Victoire viendra.
— Adieu portez vous bien et je suis avec tendresse

le 17. Juin 1799.

Votre fidèle amie

Louise.

Repondez à cette lettre.

Je vous suis bien obligée pour la patience, que vous avez eu pour moi: j'avoue que j'étois punissable car je montrai bien de la mauvaise volonté et des caprices, je t'en prie pardonne moi cela je ne le ferai plus du tout dans ma vie. J'auois bien du plaisir si ma bonne est contente de moi, car quand elle mourra je pleurerai beaucoup. J'auois bien de la joie si Victoire peut venir avec moi à la promenade. Adieu, portez vous bien et je suis avec tendresse

Chère amie

le 26. Juin 1799.

Votre fidèle amie

Louise.

J'ai eu bien du plaisir d'aller à la prairie d'Achau pour cueillir de la véronique pour faire du thé.

Il n'y a pas un jour si heureux que j'ai passé dans ma vie que celui là. Faites moi un plaisir celui là que je n'apprenne rien avec vous aujourd'hui.

Adieu, je suis avec tendresse

le 14. Août 1799.

Votre affectionnée amie

Louise.

Ma chère amie!

J'ai bien du plaisir que ma chère Victoire a eût un frère. J'espère qu'il deviendra bien fort, comment s'appelle t'il donc ma chère. Il me paroît que je ne vous ai vû plus d'un an. Je te prie ne répond que deux lignes. J'étais hier à diner chez maman, je suis allée en voiture avec maman et papa à Vienne. J'ai eût hier de Toinette¹⁾ du Lebzelten. Embrassez dans mon nom Victoire et votre fils et je suis pour toute ma vie

le 30. Octobre 1799.

Votre obeissante amie

Louise.

Mes compliments au Comte et à Madame Kuefstein.²⁾

¹⁾ Toinette Streffleur, cameriste.

²⁾ Fille et gendre du Comte Colloredo.

Meine liebe Colloredo!

Ich hätte viel Freude, wenn ich Dich sehen könnte. Ich seufze schon sehr um Dich und wünsche Dich zu sehen und das recht bald, um an Deiner Seite arbeiten zu können. Ich embrassire Deinen Franzel und wünsche, dass er sich recht gut befinde Lebe wohl. Ich bin Deine Freundin

Louise.

Ma chère Amie!

J'ai bien du plaisir que j'ai pu diner hier chez Maman, mais j'ai souhaité que vous diniez aussi avec et Victoire aussi. J'apprends avec grand plaisir que j'ose aller chez mon frère, ma soeur Leopoldine est devenue si jolie que je me suis étonnée. J'embrasse Victoire et je suis

ce 4. Novembre 1799.

Votre affectionée amie

Louise.

Cammerfrau te baise les mains.

Meine liebe Colloredo!

Ich wollte gerne, daß Du wärest auch beim Carousel gewesen. In Laxenburg sieht's abscheulich aus. Man sieht fast kein grünes Blatt mehr. Das Carousel ist gut ausgefallen. Der Fackeltanz war auch recht schön. Nur schade, dass Du ihn nicht mit angesehen hast. Ich bin

den 5. November 1799.

Deine treue Freundin

Louise.

Cammerfrau küsset die Hände.

Ma chère Colloredo!

J'ai bien du plaisir que vous vous portez mieux et que Franzel se porte bien et Victoire aussi. Hier j'étois sur le rempart avec Maman jusqu'à le rothen-thurm. J'ai entendu tirer les fusils nouveaux sur une Scheiben, en allemand, parceque je ne peux pas le dire en français. Adieu, portez vous bien et je suis

le 9. Novembre 1799.

Votre affectionnée amie

Louise.

Cammerfrau te baise les mains et Mesmer aussi.

Meine liebe Colloredo!

Ich wünsche, dass ich Dich, Deine Victoire, den kleinen Franzel und auch Deinen Herrn bald sehen könnte. Gestern war ich bei meinem lieben Bruder; wir haben uns recht gut unterhalten und oft gewünscht, daß Du auch dabei wärest. — Nichtwahr, Du kommst doch bald? damit ich Dir mündlich sagen kann, wie sehr ich bin

Deine getreue Freundin

Louise.

Ma chère Colloredo!

Hier il y avait quelque chose de beau à voir les gardes hongroises et allemandes, après Maman en gala et papa aussi et tous mes oncles, et les dames, après j'étois à l'épreuve j'étais après aussi chez Maman pour voir le Crippel après nous avons goûté et nous sommes allés à la maison.

Comment vous portez vous? Adieu.

le 27. decembre 1799.

Votre obeissante amie

Louise.

Ma chère Amie!

Je vous envoie cette bagatelle pour un ressouvenir de moi. La toilette d'or est fort belle. Demain vient la Princesse de Russie et mon oncle. Comment vous va-t-il et à Franzel, je le voudrai bien voir et vous aussi. Mesmer ne vient pas, il reste 2 jours au lit. Adieu ma chère amie, je suis pour toute ma vie

ce 4. Janvier 1800.

Votre obeissante amie

Louise.

Cammerfrau vous baise la mains, j'embrasse Victoire et Franzel.

Ma chère Amie!

J'ai bien du plaisir que vous pardonnez si vite. Je vous assure que c'étoit fort mauvais de moi, mais aprésent comme j'ai vû que c'était fort vilain je me suis repentie et je suis résolue de ne le plus faire. Adieu, je suis pour toute ma vie

ce 15. février 1800.

Votre obeissante amie

Louise.

Ma chère Colloredo!

Console toi tu es toujours si bonne pour moi, fais moi ce plaisir et te console bientôt. Quand je serai grande, je ferai tout mon possible pour te tenir lieu de père. Je suis pour toute ma vie

ce 12. de Mars 1800.

Votre obeissante amie

Louise.

Ma chère Colloredo!

Papa est là et j'ai tant de joie que je ne sais pas aujourd'hui où je suis.

Schönbrunn ce 14. Septembre 1800.

Ma chère Colloredo!

Je suis bien aise que j'ai bien répété la géographie, une autre fois je me donnerai encore plus de peine. Aujourd'hui je me suis beaucoup amusée à Laxembourg avec papa et maman et mon frère et Monsieur Lamberti. Je t'en supplie de dire que je le félicite pour son jour de nom et que je le prie qu'il m'aime un peu. Adieu ma chère Colloredo, je suis pour toute ma vie

ce 5. Octobre 1800.

Votre obeissante amie

Louise.

Ma chère Colloredo!

Je te suis bien reconnaissante pour les peines que tu t'as donnée pour moi, je ferai tout ce qui est dans mon possible de faire votre consolation dans votre vieillesse. Pardonne moi que je t'écris si mal mais je t'écris vite. Quand tu écris au Comte, dites lui mes complimens et que je souhaite qu'il fait un bon voyage et aussi fort heureux. — Comment se porte Franzel, est-ce qu'il joue avec mes joujoux? Adieu ma chère amie, je t'en prie répond moi à ce billet, je souhaite que quand je serai grande je n'aurai pas besoin de vous écrire. Je suis pour toute ma vie

ce 10. Octobre 1800.

Votre obeissante amie

Louise.

Chère Colloredo!

Laisse venir Victoire et je tiendrai mon secret en bouche.

ce 13. Octobre 1800.

Votre

Louise Archiduchesse.

Chère amie!

Je vous félicite de la joie que vous avez eu en recevant de Dieu la petite Caroline c'est une nouvelle compagne qu'on me donne. Adieu. Je suis

ce 6. aout 1801.

Votre obeissante amie

Louise.

Mesmer vous baise les mains.

Chère amie!

Pardonnez moi si je ne peux pas vous écrire le Journal parceque je n'ai pas toujours le tems. Je t'écrirai le journal d'hier. Je me suis levée, priée, habillée, déjeunée chez Maman puis aller à la messe avec Maman, après la grand messe répétition après fait une image, diné puis joué avec mon frère et ma soeur, allée à la répétition. après joué, prier souper; se coucher et dormir. Kam., Bo., Laf., Mesmer vous baisent les mains et souhaitent de vous voir rétablie.

Comment te portes-tu ainsi que ta petite Caroline? Mes baisers à mon petit Chou, voudrais tu avoir quelque chose de Laxembourg je te l'envois. Je suis pour la vie

ce 9. aout 1801.

Votre obeissante amie

Louise.

Chère amie!

Je ne vous écris que quelques lignes n'ayant pas le temps de vous écrire plus. Hélas j'ai bien soupiré après toi, aujourd'hui j'ai dîné chez Maman et à 4 heures et demi nous allons sur un vieux château à 4. patte sûrement car il n'y a que de rochers, il s'appelle vieux château de St. Hélène il est encore un peu conservé mais pas beaucoup, il y a dedans un homme qui ramasse du Pech des arbres et le siedt vis à vis de lui il y a le Rauhenwald qui est encore à moitié après il y a Merkenstein et Greifens-
burg. Le dernier est situé sur un rocher où on ne peut pas monter, auprès de St. Hélène il y a le tombeau de celui à qui il avoit appartenu. Schönau est si beau, je l'ai vû, le Temple de la nuit est superbe, il y a un Fischerhaus, le temple, une Schaukelbrücke, un Jägerhaus, 4. cascades, une grotte après des Casematten de rochers et de pierre d'où on va jusqu'au Temple une 1/2 heure, puis il y a le bain. Nous faisons enfin beaucoup de promenades. 1000 baisers aux 3 enfans. Je suis

ce 27. août 1801.

Votre obeissante amie

Louise.

Toutes les personnes de la chambre vous baisent les mains et Mesmer.

Agréez chère et aimable amie les voeux les plus tendres pour votre bonheur et celui de vos enfans. J'espère que vous passerez ce jour encore beaucoup de fois et avec plaisir dans les bras de votre aimable famille. Je ferai tout mon possible pour que je puisse par ma bonne conduite participer à votre bonheur. — Je prie l'Être suprême qu'il vous accorde tout ce que vous voulez que votre vie soit toujours sans chagrins et heureuse.

J'ose me flatter d'être ce jour contée parmi vos charmans enfans. Je ne puis vous exprimer combien je remercie Dieu de m'avoir donné une si bonne et sage amie. Je n'ai pû faire pour cette fois un ouvrage de mes mains que ce petit habit pour votre chère Caroline et croyez que tous les jours je pense quels sentimens et quelle reconnaissance je vous dois et avec lequel je suis et serai toujours avec la plus grande tendresse

Laxembourg ce 13. août 1802.

Votre obeissante amie

Louise d'Autriche.

Chère amie!

Agréez mes vœux pour votre jour que je vous offre soyez toujours heureuse et auprès de votre famille. — Je m'efforcerai de te contenter toujours par ma bonne conduite. Je t'en prie accepte cette petite bagatelle. La broderie des fleurs du fichu, le ridicule et les roses, les astres sont de moi le reste est de Victoire. Fais moi le plaisir de les accepter, c'est mon ouvrage. — Je prie l'Être suprême tous les jours qu'il me conserve longs temps ma chère Colloredo et que je ne sois jamais séparée d'elle, que je la contente par ma bonne conduite. Une grâce que je te demande c'est de mettre ce fichu aujourd'hui ainsi que de ses fleurs de Victoire ou de moi ce qui te fera plaisir. Si je pouvois te donner plus je le ferois sûrement et avec joie. Je souhaite que tu passes ce jour heureux et contente et je vous prie de ne jamais oublier celle qui est et sera toute sa vie avec un respectueux attachement

Chère amie

Vienne

Votre obeissante et attachée Amie

ce 22. Decembre 1802. *Louise d'Autriche.*

Ma chère Victoire !¹⁾

Avant de partir de Vieme je veux t'écrire, comme cela me fait mal au cœur, en pensant que je ne peux te dire personnellement tout ce que je pense. Aujourd'hui nous courons la poste au grand trop, à 6. chevaux. Comment se porte Franz, Caroline et Mademoiselle Bertrand;²⁾ dis que je les embrasse mille fois. Le Lapin a t'il déjà des jeunes cela me fera beaucoup de plaisir en pensant que cela en fera à ma bien-aimée Victoire. Je t'écrirai tous les jours de Presbourg si j'ai le tems et j'espère que ma chère Victoire me répondra quelques lignes. Je t'enverrai si tu veux des Mohnbeigl qui sont excellens à Presbourg. Hier le pauvre Tisé est resté chez moi à la maison, j'ai dit qu'il soit envoyé le matin au jardin. Toinette te fait dire mille choses et qu'elle espère que l'agneau, viendra aujourd'hui ainsi que le Kitzel. — Aujourd'hui à 8 heures du soir je serai bien éloignée de ma chère Victoire, envoie moi quelquefois de tes desseins, Maman a acheté une collection de gravures pour nous mais tout est sans ordre, Colloredo et moi nous l'arrangerons à Presbourg. Maman a dit qu'elle écrirait alternativement à Mademoiselle Bertrand et toi. Je suis pour toute ma vie

ce 11. Mai 1802.

Votre attachée amie

Louise.

¹⁾ Mdlle. de Poutet.

²⁾ Gouvernante de Mdlle. de Poutet.

Presbourg ce 13 Mai 1802.

Chère Victoire!

Nous sommes déjà à Presbourg hier en passant de Vienne à Presbourg j'ai vû le Pulverthurm c'est un bâtiment considerable qui a déjà occasioné bien de malheurs, une fois entre autre un paysan y est venû avec des clouds aux souliers pendant qu'il a travaillé la poudre sous laquelle il étoit s'est allumée, le Pulverthurm est sauté en l'air et beaucoup d'hommes y ont péri. Après une $\frac{1}{2}$ heure encore de chemin nous sommes venus à la Schwechat, la 1^{re} poste et nous avons été $\frac{3}{4}$ d'heure, de là nous sommes allés au Fischament en passant dans les champs nous avons vû un Erdzeisel, c'est un petit animal comme un gros rat et nous sommes venûs à Fischament en $\frac{3}{4}$ d'heure 5 minutes de là nous sommes allés plus loin, a moitié chemin nous avons vû le chateau Petronell qui appartient au Comte Traum et qui à tant de fenêtrés que de jours dans l'année. de là nous sommes venûs à Riegelsbrunn et nous avons mis 1^{h.} moins 2^{m.}, de là nous sommes venûs à la 4^{me.} poste qui s'appelle Hainburg et nous avons été en chemin $\frac{5}{4}$ d'heure delà nous avons été à Presbourg et nous sommes allés dans la ville par la Schiffsbrücke. — Je gronderai bien ma chère Victoire qu'elle ne m'a pas répondu à la lettre d'hier que j'ai écrit et ou je t'ai prié de me répondre. — Comment se porte Franz hier je l'ai vu en passant

prés du jardin en fort bonne santé. Comme on dit qu'il arrive toujours des accidens en voyage il faut que je te dise qu'il y avoit un cheval qui ne vouloit pas marcher. Je me suis interrompue en écrivant pour aller voir den Einzug de Papa et Maman dans la ville.

J'ai un assez bon quartier dans la maison de Bereny elle appartenoit autrefois au comte Batthiany il y à 4. chambres mais hier il y faisoit froid quand j'y suis venue. Ce quartier appartenoit à la diète passée à la Comtesse Wratislaw¹⁾ mais elle n'avait que 3. chambres. As-tu déjà dans ton jardin des jeunes lapins? Je suis pour toute ma vie

Votre attachée et sincère amie

Louise.

Chère Victoire!

J'ai pensé à toi aujourd'hui chère Victoire en voyant Papa sur le trône et cela m'à rappelé qu'une fois nous avons trouvé au blauen Haus un petit trône et que nous sommes montés dessus en jouant à la cachette. Henriette²⁾ étoit avec; comment se porte t'elle, est elle déjà retournée en France? Quand tu lui écriras dis lui, que je lui laisse dire 1000 choses et que je me souviens encore comme elle me faisoit de jolis

¹⁾ Grand maîtresse de l'Impératrice.

²⁾ Henriette de Marion, cousine de Mdmllle. de Poutet.

dessins pour piquer et comme j'étois méchante alors. Demain tu auras des Mohnbeigl. Aujourd'hui les sessions ont commencé Papa a dit les prepositions en latin après quoi mon Oncle Joseph le Palatin a fait à Papa eine Anrede en hongrois, il y avoit beaucoup d'Hongrois. Dois-je encore gronder ma chère Victoire qu'elle ne m'a pas encore repondû. Comment se portent les enfans je t'en prie embrasse les au nom de moi. — J'ai vu aujourd'hui ton père, il est en fort bonne santé ta maman monte de moi chez elle 104. degrés elle use toujours pour venir chez moi 9. minutes. On dit qu'il y a de très belles promenades a l'environ de Presbourg, mais toutes bien loin, quand j'y irai je t'en ferai le jour suivant dans ma lettre la description. Notre maman embrasse ses 3. enfans elle n'a pas le tems de vous écrire. Je suis pour toute ma vie

Presbourg ce 13. Mai 1802.

Votre attachée et sincère amie

Louise.

ce 14. Mai 1802.

Chère Victoire!

Je te remercie bien pour ta jolie lettre, je l'ai lue avec grand plaisir, je m'ennuie aussi chère Victoire sans toi en pensant que je ne peux ni jouer Blindemeisel ni d'autres jeux avec toi. Aujourd'hui j'ai vu mon Papa, le Palatin, le duc Albert,¹⁾ mes

¹⁾ Le Duc Albert de Saxe-Teschen.

oncles et d'autres Messieurs revenir à cheval de la plaine ou le regiment du Duc Albert a exercé. —

Comme je te l'ai promis hier je te dirai la promenade que nous avons fait. — Nous étions a Ivanka petit village a un petit mille de Presbourg qui appartient au Prince Grassalkovich et ou il y a un jardin qui étoit autrefois très jolie mais comme on ne le soigne pas il est ruiné il y a un Carousel plein d'araignées et tout cassé, près du jardin il y a une petite île ou nous sommes allés a pied nous-y avons trouvé une fort jolie maison et un Bauernhaus aussi passabel et puis nous sommes revenûs à la maison à $\frac{1}{4}$ après 9 heures.

De là nous sommes allés à la Synagogue qui étoit toute illuminée et nous avons entendû prier après chaque Psaume les Juifs ont crié vivat a en devenir sourd et tant de trompettes et de tymbales que cela me faisoit tic tac dans la poitrine. Quand nous sommes venûs dans la rue ou les Juifs logent cela a pué extremement ils étoient si malproprement habillés que cela m'a fait venir un grand dégout. Comment cela va t'il dans le jardin y a t'il plû un peu. Ma Maman a eû des nouvelles de Laxembourg et elle a dit qu'il y a plû 24. heures. J'embrasse mes 3. chers enfans 1000 choses. a votre oncle et Mademoiselle Bertrand. La maison ou je loge est si grande qu'aujourd'hui j'ai cherché sûrement plus d'un $\frac{1}{4}$ d'heure pour trouver l'oratoire et une autre fois en allant chez

mon frère pour voir l'Einzug j'ai cherché aussi long tems pour retourner chez moi. Je voudrais pouvoir te dire moi même tout ce que je pense et tout ce que je serai pour toi toute ma vie

Votre attachée et sincère amie

Louise d'Autriche.

P. S. J'ai a vous reprimander que tu m'as écrit une lettre trop courte.

Chère Victoire!

Notre Maman m'a reprimandé que je t'écrivais si mal c'est pourquoi je veux tâcher de le mieux faire. Je te remercie bien pour ta jolie lettre elle m'a fait grand plaisir et tu l'as si joliment écrite qu'elle m'a fait honte. Hier nous étions sur le Gamsenberg c'est une montagne a un petit $\frac{1}{4}$ d'heure de Pressbourg, au haut il y a un petit ermitage et une petite Klausen, dans ces 2. endroits vivoient 2. ermites. Une fois il y a 30. ans on a trouvé 2. ermites sur la montagne Kasmarin qui avoient été tués le jour même l'un de ces solitaires avoient les bras étendus en forme de croix et avoit 90. ans et l'autre 86. Pendant toute notre promenade nous avons été suivis par un chien du diïre Mauthor jusqu'au Gamsberg et il est retourné avec nous a la maison. Lamberti lui a donné le nom de Lustig Papa lebendig Maman Mèril mon frère Drago moi

Alonzo. Mon hôte est toujours chez moi il me connoit déjà mais il à quelquefois de querelles avec Schek. Bonne nouvelle. Maman t'écrit et peut être ton Papa aussi. — Maman veut avoir la complaisance de peindre avec moi quand j'aurai fini tous mes devoirs et je t'enverrai ce que je peindrai. Je m'amuse bien a Presbourg mais je suis triste quand je pense a ma chère Victoire mais a Laxembourg nous nous verrons de nouveau. Je t'en prie envoie-moi les charades que ton Oncle a fait avant hier soir. Toute la Kammer te dit 1000 choses et baise la main a Franz et Caroline que j'embrasse avec ma chère Victoire. Adieu je suis pour toute ma vie avec le plus grand attachement

Chère Victoire

Votre affectionnée et sincère amie

Louise.

ce 15. Mars 1802.

P. S. Comment se portent les oies, poulets, tourterelles ainsi que les lapins.

Chère Victoire!

J'ai lû avec grand plaisir que les tourterelles font un nid ce sont les oiseaux qui ont le plus facilement des jeunes ainsi que les colombes et cela me fait encore plus de plaisir si cela en fait a ma chère Victoire. Je te remercie bien pour le cahier de papier

que tu m'as envoyé je m'en sers déjà car il est excellent. Maman m'a menée a la foire qui est fort jolie je t'en enverrai quelque chose dans quelques jours. Hier il y a eû bal paré chez le Prince Nikerl Eszterházy. Il faut que je te raconte un trait de bonté de mon Papa. Le Prince Nikerl Eszterházy souhaitoit depuis quelques années un regiment. Hier lorsque mon Papa est entré au bal chez lui il lui a dit: »Ich gratulire zum Regiment« et il lui a annoncé qu'il lui en avoit donné un. Le Prince dit-on étoit transporté de joie. Hier après la foire j'ai été promener en Piroutsch avec Papa mais je ne sais ou. Hier j'ai vû passer la procession des Rogations sous mes fenêtrés, il y avoit une quantité d'enfans avec. Je suis pour ma vie

Votre sincère et affectionnée amie

Louise d'Autriche.

Presbourg ce 27. Mai 1802.

Chère Victore!

Maman m'a menacé de ne plus correspondre avec toi parceque je griffonne tant, elle veut que mes lettres servent a former le style et l'écriture. Si tu ne peux pas faire le portrait de Tysbé, fais le faire par Locatelli. Hier nous étions dans les montagnes derrière l'Apponyische moulin et nous nous y sommes perdûs et nous ne nous serions pas retrouvés si 5. paysans

Sclavoniens ne nous avoient crié: »ne prindi ne poi de treze hore a Marienthal« vous ne comprenez sûrement pas et cela est en allemand; nicht gehen 3 Stunden auf Marienthal. Ta maman et ton papa se portent bien. Je te remercie de vouloir bien t'aquitter de ma commission pour la Reine,¹⁾ que j'aime et respecte tant et que je serois hereuse de revoir. Maman embrasse ses 3. enfans. Pardon chère Victoire que je ne t'ai pas envoyé le livre des Juifs mais je l'ai oublié, il y aura encore une fête chez les Juifs, ce sera des mariages de 4. filles et 4. garçons, c'est la coutume des Juifs de Presbourg que quand il y à une diète ils marient 4. couples aux frais de l'Empereur: Il y à une maison chez les Juifs qui est fort propre et de 2. étages, et quand quelqu'un de ces Juifs ont commis un crime tels que voler, assassiner ou de mal dire de quelqu'un, quand on vent le punir, du moment qu'il atteint cette maison, on n'ose plus lui faire du mal et il est libre. Il y à dedans une salle ou il y à des statues qui representent la justice, la bienfaisance et la charité. Le 24. il y aura assemblée chez le Comte Charles Zichy et le 25. la 1^{re} session. Maman y va. Lundi il y aura à Karlburg chez le Comte Ch. Zichy pêche, gouter, une danse de paysans, un combat naval, puis nous irons a la maison. Le 25. il y aura aussi un grand diner chez mon Oncle Joseph, notre Maman y sera aussi invitée, ira aussi a

¹⁾ Caroline de Naples.

la fête ainsi que ton Papa qui sera aussi du diner, il y aura sûrement plus de 30. personnes. J'espère que mes charades qui m'ont cassé la tête auront ton suffrage. Demain je t'enverrai un logogriphe du journal de la mode. Je suis pour toute ma vie

Votre sincère et attachée amie

Louise.

Presbourg ce 20. Mai 1802.

Chère Victoire!

Je te plains bien que tu es malade, j'ai été bien triste lorsque je l'ai appris. Le bal chez le Prince Grasalkovich hier étoit superbe, dit-on, il lui a couté 10.000 fl., je t'envois des petits joujoux du bal, ta maman est allée avec la mienne en masque et Constance et Schosolein¹⁾ en Lorbeermädchen des Croates, elles avoient des souliers noir et bleu; un jupon bleu et noir, un petit corset de même, une dentelle de Bruxelles sur le corsage qui étoit ausgeschnitten, un tablier de mousseline garni de dentelles et sur la tête un fichú de la même mousseline aussi avec les points de Bruxelles et des ducats au col. Lisi et Julie Eszterházy²⁾ étoient belles comme des amours. Hier nous

¹⁾ Constance Streffleur et Schosolein cameristes.

²⁾ Plus tard Comtesse Elise Keglevich et Comtesse Julie Starhemberg.

étions promener a Pisdorf Papa est allé si vite qu'il falloit que je coure après lui. On m'a dit que ma chère grand maman va à Schönbrunn mardi. On dit aussi que la Türkenschanze est sautée en l'air près de Währing et que plusieurs ont été blessés. La petite Szápáry viendra encore une fois chez moi, cela me fait plaisir car elle est une charmante enfant. Demain il y a de nouveau conférence et assemblée chez le Kanzler Palffy. Je te remercie bien pour les charades. Je suis bien fâchée que je ne puis te dire personnellement ce que je pense et avec quels sentimens je serai toute ma vie

Votre sincère et attachée amie

Louise.

Presbourg ce 4. Juni 1802.

Chère Victoire!

Je suis bien aise que tu te portes bien aujourd'hui, je te remercie pour ta charmante lettre, elle m'a fait bien grand plaisir. Hier nous étions promener sur le Schlossberg, il y a encore un vieux châteaux sur la pointe de la montagne, qui est fort grand mais il y a une caserne en haut, on y voit tous les clochers et les vieilles tours et j'ai vû plus de 60 canons sur les bastions. Papa avoit hier conférence l'après-dîner et nous ne sommes allés promener qu'à $\frac{3}{4}$ pour

huit heures. Aujourd'hui il y a de nouveau conférence. Au moment même ma chère grand maman m'a écrit une charmante lettre ainsi qu'à ta maman dont je t'envverrai copie et elle ma envoyé une grande corbeille de fruits et une lettre en me priant d'être son ambassadrice et de les donner a Maman. Je ne puis exprimer ma joie je voudrais que ma chère grand maman fusse là pour que je puisse sauter à son col, mais il faut se contenter d'écrire. Je t'envie bien d'avoir revû ta maman et que je n'étois pas présente. j'aurais souhaité pouvoir lui dire combien je l'aime et comme je voudrais être comptée parmi ses enfans j'embrasse Franz et Caroline. Je suis pour toute ma vie

Votre attachée et affectionée amie

Louise.

Presbourg ce 8. de Juin 1802.

Chère Victoire!

Je t'envois les desseins que je t'ai promis et une petite peinture de moi, mais pourquoi ma chère Victoire m'écrit elle des lettres si courtes. Je voudrais que tu fusses ici pour présider aux leçons de piano que je donne à ta maman, tu aurois plus de patience, je lui apprend un menuet le discant va passablement mais le Bass pas et puis la maitresse et l'ecolière ne

se comprennent pas l'écolière nomme toutes les notes en français, ce que je ne comprends pas, et moi je dis tout en allemand ce que maman ne comprend pas. Je lis un livre très intéressant, voyages de Madame Craven : une fois allant dans la Crimée à cheval un Cosaque lui dit quelques mots dans sa langue s'étonnant qu'elle montoit si bien, elle demanda au Gouverneur ce que cela signifioit, il répondit que c'étoit un compliment et vouloit dire que j'étois digne d'être Cosaque. J'ai trouvé le compliment drôle. Une autre fois un Tschoudar l'accompagnoit, il étoit si ignorant qu'elle le nomma tout haut en anglois : you are stupid and desagreable, ce qu'il prit pour une politesse et la salua fort gracieusement. Ce livre est fort amusant et il te plaira quand tu le liras. J'étois a Schlosshof, le jardin est fort joli, j'en ai rapporté un bouquet de très belles roses et oeillets, si tu étois ici je t'en aurois donné de bien bon cœur. C'est aujourd'hui que Papa donne un bal paré il sera fort beau dit-on, demain chez le Prince Eszterházy, le 16. diner à Karlburg chez Charles Zichy, puis un Carousel sur l'eau et d'autres fêtes. Colloredo y va. J'ai lû dans l'histoire d'Hongrie qu'une Reine Marie a regné sous la tutelle de sa mère Elisabeth et qu'Elisabeth a été mise dans un sac et noyée. — J'ai eû hier le bonheur d'aller promener avec ta maman, nous voulions aller sur le mont-Calvaire et moi je dis à notre maman voilà un chemin par les vignes, nous grimpons en haut et puis nous

avons dû courir en bas. Il faut que j'apprenne car quand j'aurai tout fini, je peindrai des fleurs pour toi.

Votre attachée et affectionnée amie

Louise.

Presbourg ce 14. Juin 1802.

Ma chère Victoire!

Je te remercie mille fois pour ta charmante lettre je garde soigneusement toutes celles que j'ai de toi et les ferai relier, Maman a dit que j'écrive sur du grand papier parceque si on en prend toujours du petit, on n'écrit pas droit après quand il en faut prendre du grand. Hier il faisoit fort beau tems, j'ai été promener avec Papa et maman dans l'Altburger Au, Papa y a chassé et nous avons pêché, nous avons pris 20. écrivisses avec des lignes ou il y avoit un petit filet avec 5—6 vers et quand on voyoit que cela iroit on prenoit un petit filet et on tiroit la ligne fort lentement dehors, puis on prenoit le filet et on mettoit la ligne dedans et l'écrivisse étoit prise. Ma grand-maman vient demain au soir et reste je crois quatre jours et Mercredi j'espère aujourd'hui en huit nous pourrons t'embrasser. J'ai reçu deux billets qui representent les bateaux du Comte Théodore Batthiány sur le Danube près de Vienne. Pourquoi ne m'as tu pas écrit aujourd'hui, Maman l'a écrit une fois a ton oncle, que tu ne devois pas lui écrire tous les jours,

mais à moi tu dois écrire tous les jours quand même tu écrirois brièvement. Papa, moi, et Lamberti nous étions promener au Spiegelhaken, c'est une grande forêt qui appartient au Comte Pálffy, il y a des cerfs et des poules d'eau, puis nous sommes revenus par les champs et par le village Engerau, qui est à dix minutes de Presbourg. Il fait beau a Laxembourg dit-on il y vient quantité de gens pour voir la forteresse, tu ne t'y reconnoitrois plus tout est changé auprès de l'étang chinois et on y a fait tout un autre chemin. Il fait très beau ici, mais tout sèche et la poussière est terrible, il faudroit de la pluie. Le Prince de Würtemberg a dit a Papa qu'en haute Autriche c'étoit une année abondante quant au grain ainsi qu'en Bohême mais que l'avoine avoit mal réussi cette année et la précédente et que beaucoup de chevaux de la cavalerie sont devenus malades. Le Comte Rasumowsky part de Vienne pour aller a Karlsbad, il a été ici hier, son frère est mort, on lui a apporté cette nouvelle a Kitsée. Le Prince Colloredo est aussi ici, il étoit hier au Cabinet chez ton père, que font les animaux. Les personnes de ma Kammer te disent mille amitiés. Je suis pour toute ma vie avec tendresse

Votre affectionnée amie

Louise.

Presbourg ce 5. JUILLET 1802.

Chère Victoire!

Je te remercie pour tes deux charmantes lettres mais maman veut que je te dise qu'à chaque mot nous avons employé une minute pour le déchiffrer, et que cela n'étoit pas lisible, mais comme je te l'écris il faut que je te donne l'exemple et que je ne barbouille aussi plus. Mon lièvre commence à s'apri-voiser, car il a mangé ce matin une feuille de chou dans la main de Laforêt. J'ai vû Monsieur Charles Eszterházy, il va à Baaden avec sa fille Julie et les deux autres c'est à dire la mère et Lisi vont à Seibersdorf chez la sœur qui a épousé Cavriani et de là à Galantha. J'étois promener avec ta maman au jardin du Primas et j'ai eû un petit arbre pas une aune de hauteur qui porte deux oranges, l'orangerie est superbe, on y compte, dit le jardinier 600 grands orangers et une centaine de petits et de citroniers. J'ai trouvé mon frère dans le Primatialgarten et il m'a demandé: »ist die Tisbé nicht hier, wo ist sie dann.« Aujourd'hui c'est un jour mémorable pour moi, c'est le jour de naissance de ma tante Amélie de Naples, mon Oncle Joseph donne pour cela un bal paré, ta maman y va aussi. J'aurois pû acheter un agneau pour toi mais notre maman m'a représenté qu'il creveroit en chemin. Elle embrasse ses trois enfans, et se réjouit de les revoir et moi aussi. Les personnes

de ma chambre auprès desquelles je me suis acquittée de ta commission te font dire mille amitiés. Adieu.

Presbourg ce 10. Juillet 1802.

Votre attachée amie

Louise.

Chère Victoire!

Je ne peux m'empêcher de demander tous les soirs dans ma pensée à Maman: Victoire ose t'elle venir? Hier nous allions promener dans la chambre et je lui ai demandé oubliant que tu n'oses pas venir: Victoire ose t'elle venir chez moi ce soir: mais il faut que j'attende avec patience jusqu'à Mercredi alors j'aurai le plaisir de t'embrasser, en attendant j'ai recours a la plûme. Demain il y a une course de traîneaux faite par le Prince Lobkowitz il y aura douze traîneaux, j'espère que j'aurai le plaisir de te voir à la fenêtre regarder. Hier la fonction étoit bien belle: Maman étoit habillée en robe de satin lila avec une robe dessus toute entière de dentelles de Bruxelles qui étoit superbe puis elle avoit plus de six rangs de ses belles perles au cou et sur la tête un plumet blanc et quantité de perles et de diamans. L'enfant étoit aussi fort beau, il avoit les émeraudes de la Schatzkammer. Maman le berçoit toujours pour qu'il ne crie pas. Puis il y avoit cercle ou ma maman s'est détaché un rang de perles, que la Princesse Schwarzenberg qui étoit

grandmaitresse à la place de la Comtesse Wratistlaw qui étoit malade lui a ôté. La Kammerfrau Schosolein a eû de Maman un collier de perles avec un fermoir de diamans et toutes les personnes de la Kammer ont eû de beaux cadeaux. Maman embrasse ses trois enfans, justement comme je veux finir cette lettre la tienne arrive dont je te remercie. Si tu veux laisser venir Tisbé par le valet de pied cela me sera infiniment agréable. Adieu, je t'embrasse mille et mille fois avec le plus sincère attachement.

ce 17. Janvier 1803.

Votre affectionnée amie

Louise.

Te voilà de nouveau confinée à la maison et moi privée du plaisir de te voir voilà trois jours que je ne te vois pas ce tems me paroît comme trois mois et je ne peux attendre le moment ou je pourrai te revoir, en attendant je me console en t'écrivant.

Maman avoit déjà le projet de te faire venir chez moi ce matin mais comme Mademoiselle Bertrand ne t'a pas prise avec à la messe et que Maman veut que ta première sortie soit l'église tu n'as pas osé venir, mais après la bénédiction tu viendras, ce qui me fait grand plaisir, toi et Maman sont deux personnes qui me sont très chères et de les avoir auprès de moi m'est une grande joie. Maman vient

de recevoir une quantité de lettres et de gazettes. L'autre jour il y avoit encore deux assassinats, l'un d'une mère de famille qui dans un excès de vin a voulû tuer ses enfans, mais ne les à que blessés, l'autre étoit un père qui a tué 5. enfans mais je ne me rappelle plus bien, s'il a aussi tué sa femme, tous les 2. ont été commis en France. Le Duc Albert a donné a la ville de Baden 3000 fl. pour procurer avec les intérêts du soulagement a ceux de bonne maison qui sont pauvres et se baignent. On a trouvé quantité de sources pour son aqueduc a Mariahilf, ce sera un ouvrage qui immortalisera son nom, il coutera, a ce qu'on croit, des 3. ou 4. cent mille fl. Dans la gazette d'Augsbourg que Kammerfrau lit, il est mis que l'Electeur de Trier a donné aux pauvres du pays que les Français lui ont pris, 30000 fl. Je reçois ta lettre a l'instant, elle m'a fait un infini plaisir, elle est très bien stylée je ne peux pas te dire de si belles choses mais crois que je les sens dans mon cœur et que mon amitié pour toi ne tarira jamais. Il faut que je finisse, adieu.

Laxembourg ce 4. Septembre 1803.

Chère Victoire!

Ne sachant pas comment tu te portes, je commence à t'écrire. Je m'ennuis sans toi. Je ne sais pas

si on t'a dit que la pauvre Todeskaimer est morte, je crois que son école finira aprésent. Maman devra alors reprendre la petite Lafontaine, c'est dommage pour toutes celles qu'elle a élevé de voir tout a coup cesser leur éducation et peut être venir dans une autre maison, ou on leur fera prendre d'autres principes. Oh que je prie toujours Dieu de me garder notre bonne Maman et de me faire suivre ses principes et de tâcher du moins de prendre l'ombre des qualités qui la font estimer de tout le monde, si je suis une fois vertueuse ce ne sera qu'elle qui me l'aura fait devenir et je lui serai toujours reconnaissante des services qu'elle m'a rendûs et je lui en rendrai autant que je pourrai, je crois que le meilleur service que je puis lui rendre c'est de profiter de son éducation et de ses conseils. Les petits enfans étoient chez elle, je les ai entendû crier et rire. J'ai copié hier avec l'aide de Maman qui m'a dicté une autre analyse du calendrier de Flore mis dans le Moniteur elle est plus courte et je la finirai aujourd'hui. Si tu viens nous relirons le Hebdomaire qui t'amuseras sûrement. Je vais te copier un article du Journal de Francfort qui est remarquable. Paris: a l'audience de la 3^{me} section du tribunal civil du département de la Seine, du 16., un défenseur plaidant pour un Anglois disoit »celui que défend est un honnête homme, quoique Anglois«. Le président l'interrompant, lui dit: »Retranchez de votre plaiderie les mots »quoiqu'

Anglois«. Les nations ne doivent jamais s'insulter entr'elles, quand même elles sont en guerre, et ce n'est pas en France, et dans le sanctuaire de la justice, que cela peut être permis.« Je trouve cela beau pour un Président de France. Maman m'a fait écrire le titre d'un livre qu'elle veut faire venir de France et qu'elle croit être pour nous. C'est le Plutarque de la Jeunesse par le même Blanchard qui a fait ces 2. ouvrages que nous avons déjà lû c'est la vie des hommes illustres depuis Homere jusqu'a Bonaparte, ce nom ternit son ouvrage et j'aurois mieux aimé qu'il ait terminé par François II, qui a aussi fait des actions remarquables en retablissant le Theresianum etc. etc.; tandis que l'autre n'a commis que des injustices, en ôtant a quelques uns leurs pays. Maman m'a raconté une drôle de chose aprésent, que Monsieur Bonaparte étant en Egypte s'est sauvé quand toute l'armée a été ruinée, avec seulement 2, 3. personnes et qu'il s'est fait Turc, c'est-a dire qu'il leur a dit moi je ne suis pas votre ennemi, je suis un Musulmann, je reconnois pour prophète le grand Mahomet et puis en revenant en France, il a fait le catholique, l'étant véritablement, alors seulement il a été élevé a la dignité de Consul. Monsieur Menou en a fait de même chez les Turcs et quand il a été général de l'armée il a fait le catholique. Ce n'est pas à moi a en juger mais je crois que c'est profaner notre sainte religion disant qu'on est

d'une autre, car dans le credo il est dit qu'on doit avouer sa croyance. Il y avoit théâtre: le Dorfbarbier et aussi le même ballet que l'autre jour. — Mais il faut que je te raconte quelque chose d'agréable, tu es déjà dans l'impatience de le savoir, n'est-ce pas, c'est que notre chère Maman, ton cher Papa y ont été. Maman a tant ri que je ne puis te le dire. Le Palatin y étoit aussi, j'ai remarqué qu'il est revenu très poli de son voyage de Russie car il ne l'étoit pas trop auparavant. Quel bonheur plus inattendu encore c'est que ma maman et mon cher Papa ont parlé avec notre adorable Maman elle dit que Papa lui a parlé 5—6 fois et Maman une fois, c'est toujours assez, j'en ai été transportée de joie. Je te prie de me répondre si tu veux quelque chose pour t'amuser, je t'en ai déjà prié hier et tu ne l'as pas fait. Quand tu viendras Maman nous lira de jolies choses, d'un nouveau livre. Entre autre: le jeune Duc de Berry ne vouloit pas apprendre et Louis quatorze, le mettoit aux arrêts. Un jour qu'il y étoit son sous-gouverneur ferma les volets disant qu'un prisonnier ne devoit pas voir le jour. Vous avez bien raison répondit le jeune Prince cette vision m'est aussi désagréable que la vôtre. Louis XIV. étant enfant, ne vouloit pas prier Dieu. Son gouverneur lui donna la verge. Il dit: »Vous avez bien raison de me la donner, mais soyez indulgent et ne me la donnez pas fort. Le lendemain il vint chez sa mère qui

lui fit une profonde révérence. »Eh Madame dit-il, ne me faites pas tant de complimens et donnez-moi la verge moins souvent«. Ces 2. traits sont si charmans que j'ai volû les copier pour toi. Maman a reçû 2. lettres de la Princesse Amelie et de la Reine, j'en suis bien-aise pour elle, celle ci écrit que j'en aurai aussi une par Politi. Ta Maman ira en voiture chez ses enfans, ce qui me plait car elle pourroit se refroidir. J'embrasse etc., adieu

Laxembourg ce 8. Septembre 1803.

Tu es condamnée de rester a la maison aujourd'hui, j'espère que demain je te verrai le soir, j'aurois bien volû intercéder auprès de Maman pour que tu viennes, mais comme elle a positivement dit non, j'ai crain de la fâcher. J'ai vû marcher dans l'allée de Laxembourg les compagnies de Grenadiers: Electeur de Saxe, Charles de Lorraine et Deutschmeister, nous avons parlé avec leur Colonel, leur artillerie étoit très grande mais des petits canons. J'ai étée au moment de prendre une grenouille superbe, vert pistache mais elle est sautée dans le fossé qui est autour du vieux chateau, je la regrette, car elle étoit la plus belle de toutes au monde, peut-être que je la rattraperai. Ton cher Papa n'est revenû que l'après-diner

de la ville; du moins je crois l'avoir vû venir. Il faut que je te raconte quelque chose de très touchant que tu ignores peut-être. Comme le 4. Octobre, Papa est arrivé au camp, l'Archiduc Charles lui a présenté le corps d'Officiers en lui disant qu'il avoit fait tout le possible pour le contenter par les manoeuvres, mais que l'armée n'étoit plus en si bon état qu'elle l'avoit été. Papa a répondû. Que non seulement il étoit très content mais que cela surpassoit encore son attente, puis a pris l'Archiduc Charles dans ses bras et l'à embrassé. Tous les Officiers étoient touchés et quelques uns avoient les larmes aux yeux. Fasbender même qui comme tu sais ne parle pas toujours favorablement de la Cour a dit: »Er kann verbinden mit der Würde eines Kaisers die Liebe eines Bruders«. Cela m'a fait grand plaisir et ton bon Papa en racontant ce trait a notre adorable Maman, avoit aussi la larme a l'oeuil, n'est ce pas on reconnoit là mon bon Papa! Le Prince de Wurtemberg est ici car j'ai vû son négre auprès du vieux château. Je ne sais pas ce qui pourroit encore te faire plaisir, ne crains pas d'être indiscrete, comment peut on l'être avec une amie, tout ce que j'ai ici est pour toi comme pour moi, tu peux avoir tout ce que tu veux, écris le moi qu'il m'est doux de recevoir tes billets. Il y a eû le Dorfbarbier, donné par les personnes de la Cour: »Io sono crepata di ridere ha divertito benissimo il caro Papa, anche la cara Maman, mia sorella e mio

fratello, ti maraviglierai che ti scrivo in italiano. Vi ringrazio per le lettere ch'io copierò nel mio journal.

Io sono per la vita carissima Vittoria

La vostra sincera amica

Louisa.

ai 9. d'Octobre 1803.

Chère Victoire!

Aujourd'hui sera a ce que je crois le jour heureux ou je pourrai te serrer contre mon cœur, notre bonne Maman m'a dit que cela dépendra si je n'apprend pas avec nonchalance, oh je remplirai sûrement bien mes devoirs pour me procurer ce doux plaisir et pour contenter notre Maman. Hier je me suis fort bien amusée a Fesendorf, seulement le froid étoit très fort, il y avoit un caroussel des palfreniers de Papa, ils l'ont joliment exécutés, puis il y avoit musique et un ballet, comme cela n'avoit duré que jusqu'a 7. heures $\frac{1}{2}$ il y avoit une loterie pour ceux qui ont chanté et dansé. Lovaz est chez notre bonne Maman. Je veux t'écrire une partie de ma lettre en chiffres, réponds moi de la même manière, je t'en envoie l'alphabet pour que tu puisses le deviner »Essarbme 'j franz te carolinE ellim sesoch a^{lle}M. dnartreb te eroran, iuh-droujna un dnarg énid a la essetnoc ztiwoheiz ellif et al esecnrp AkswotainoP, ertuo Maman a ucer sed serttel eb Sirap ed al esinqram et tongont et nos

iram«. Aprésent j'ai déjà assez écrit dans cette langue, car cela me dure trop long tems, aprésent j'écris en chiffres. 18. 3. 8. 12. 20. 25. 5. 17, mais j'aurois bientôt dit que c'est un ouvrage du diable, mais ce n'est pas bien de le dire. Adieu etc. etc.

le 8. Novembre 1803.

Tres chère Victoire!

Nous voilà séparés pour quelque tems, il me paroitra long sans toi mais il faut que je me prépare a ce pas si sacré que j'entreprendrai et dont dépend notre bonheur futur. C'est en ce moment que je prierai pour que Dieu t'accorde une longue vie, qu'il te benisse et sùrtout qu'il ne nous sépare pas, je prierai aussi qu'il donne une bonne santé a notre chère Maman, elle nous est précieuse a tous et le plus a moi, car si j'étois seule, sans ce secours pour mon âme, oh Dieu je ne puis pas y penser sans frémir, combien de faux pas ferai-je sans cet appui. J'ai été bien-aise de te voir après la messe car le soir du jour ou je ne te vois pas me paroît long comme 8. Je ne veux pas dire par là que Maman ne me fait pas passer le temps, elle cause et lit toute la soirée avec moi, nous avons lû dans le 2^d tome de Madame Chantal plus de 60 pages Maman en a lû 40. elle en étoit toute fatiguée et malgré mes prières,

elle en a encore lû 20., grande preuve qu'elle aime à se sacrifier pour faire ce qui est agréable aux autres. Constance m'a apporté le voile de Petiné et le bonnet blanc. Nous irons a 5. heures a la bénédiction aux Augustins. Tu n'iras pas aujourd'hui chez Toni Bolza, a cause que Mademoiselle Bertrand va a confesse, ton bon Papa a confessé, de même toi, mes chers parens, notre Maman et communiera avec moi, ce qui redouble mon zèle, elle m'a dit qu'elle me meneroit aujourd'hui en haut chez ma mère, pour que je lui demande pardon et sa bénédiction, ce qui me causera une grande joie, elle seroit plus grande encore si Elle m'embrassoit mais je n'ose me flatter d'obtenir cette faveur. Demain a cette heure j'aurai déjà fait ma 1^{re} communion et avec le secours de Dieu bien, et le soir je te verrai et tu liras et joueras avec moi. Aprésent j'ai eût encore ajouté a mon appartement un cabinet parcequ'il étoit aussi a la Princesse de France.

J'en suis bien aise quoiqu'il y fait tres froid. Je t'embrasse 1000 fois et suis pour la vie

Votre attachée, affectionnée amie

Louise.

le 9. Decembre 1803.

Je te prie de mettre la date a tes lettres.

Chère Victoire!

Je veux chercher de te tracer encore une fois ma reconnaissance pour le sacrifice que tu m'as fait hier du théâtre, je n'oublierai jamais de la vie ce trait de ton amitié pour moi chère Victoire et tu verras que je sacrifierai aussi très volontiers des plaisirs pour ton amusement et bonheur. Je te prie donnes moi des nouvelles de notre bonne Maman, si elle n'a pas toussé, eût mal a l'estomac. Envois-moi le petit monstre velû, a 4. jambes, avec la queue coupée, dont le nom est si célèbre dans la fable. Je veux t'écrire dans une bien drôle de langue que tu ne comprendras sûrement pas, il faut que je te dise que je sais un peu de 9. langues: l'allemand, l'anglois, le turc, le bohême, l'espagnol, la langue a rebours, de chiffres, l'italien, le français, et la langue Tachigraphique. Il faut que tu me répondes dans chacune de ces langues, und ich kann Dich versichern, dass es mir grosse Freude machen wird, einen Brief wieder von Dir zu bekommen, folglich kannst Du sehen, dass ich seit gestern sehr fleissig war, indem ich 4 Sprachen mehr gelernt habe, le turc: birnig nasie canen Gros mogul; l'anglois: the King, Queen, Jam going away, little boy, the orphan; le bohême: Dobranocz, ramos dick pochstoi Kaj; l'espagnol: Mustacha Hermosa; la langue a rebours: ej suov emia ed tuot nom rueoc. 9. 5. 12. 2. 17. 1.

18. 18. 5. etc. Egypterum devietit hec Catechuminé
responsorium. Io vi prego di scrivermi una piccolina
lettera, voi scrivete come Cicerone, ma poco. Ho la
speranza di vedervi questa sera. Sono, sarò vivendo,
morendo, morta, umilissima vostra serva, divotissima
vostra amica

Louisa

il 26. Giugno 1804.

A. E. I. O. U.

Y4T T' F T Γ ↑ D F T 4 T 4 F ∇ T T
T T T T

Tu ne pourras pas deviner ces mots mais je t'en
envois la clef pour l'écrire. C'est le telegraf avec la
description allemande, reponds moi de même. L'Arche-
vêque Colloredo est bien mal. Aujourd'hui tu seras
toute le journée au lit, Neu m'a dit: »ich habe sie
in's Bett gestampert.« Je pense que c'est mieux de
t'écrire aujourd'hui dans la langue ordinaire pour que
tu ne te casses pas la tête en devinant. Je t'envoie
quelque chose pour te faire passer le tems et je le
ferai encore, si tu m'écris seulement ce que tu veux,
ce qui te feroit plaisir, ne te gêne pas ne pense pas
que tu pourrois me priver d'une chose ou l'autre,
j'aimerois t'envoyer tout ce que j'ai et je suis sûre
que tu ferois de même pour moi. J'ai été a la paro

die d'Alceste, la pièce est mauvaise, bête, grossière, indécente et j'ai bien regretté le Comte Armand, j'y ai presque dormi. Aujourd'hui Habermann ira en ville avec mes petites sœurs et frères, je n'en suis pas fâchée car j'aime mieux que Neu reste avec nous. Je crois pour sûr que nous resterons jusqu'à Mercredi, je voudrais aller au jardin pour te voir, tu n'oses pas écrire à ce que Neu m'a dit ainsi on vous prie très humblement de ne pas le faire.

Adieu chère et bonne Victoire.

le 26. Octobre 1804.

Chère Victoire!

J'ai reçu ta lettre avec le plus grand plaisir, elle est déjà très longue mais je te prie de m'écrire encore une fois. Maman a parlé avec le frère d'Aurore ce qui lui a irrité la gorge, je la soigne comme tu me pries de le faire, je lui donne souvent des sachets, j'en ai justement cousû un, je lui donnerai aussi la médecine. Ta pauvre Maman doit donner à Monsieur de Marassé 125 fl. elle dit qu'elle ne possède plus un sou, notre adorable maman se prive de presque tout pour donner aux autres; elle s'est chargée d'Aurore, donne à son frère et s'impose des sacrifices pour elle même. Hier Kammerfrau m'a apporté 4. grenouilles, j'en ai donné 2. à ma soeur Leopoldine et les autres

j'ai gardées, elles sont fort belles. Je t'envois les lettres que l'Empereur Joseph a écrites avant de mourir, au Maréchal Lacy, aux 5. Princesses de sa société et au Prince Kaunitz, hier Maman me les a lues, les larmes me sont venues aux yeux. Voilà une lettre que Maman m'a écrit en réponse a une mienne, dans laquelle je lui demandois pardon d'une faute que j'ai commise, elle est si touchante que je crois te faire plaisir en te l'envoyant.

Maman a lû dans une gazette, qu'une Comtesse Calenberg est morte, c'étoit une femme d'un très grand merite, le portrait qu'on fait d'elle occupe une 1/2 page. Je suis bien fâchée que tu n'as pû voir les Lapons. J'ai eu des medailles, 3. de chaqu'espèce, d'or et d'argent, si tu as encore besoin de quelques unes, j'aurai grand plaisir a te les donner. J'ai étée présente a un petit feu que Leopoldine a contribué a faire chez Maman. Le feu est sorti par la cheminée, en sorte qu'on l'a vû sur le platz et que la garde à tambouriné, quantité de monde s'est assemblé, mon Oncle Charles, Wohlleben, le Prince Eszterházy, des gardes, commissaires de police, grenadiers et sparza cammino sont venûs, c'étoit fini en 5. minutes et tous etoient dans le corridor en même tems, mon Oncle Charles et l'homme noir sont seuls entrés dans la chambre, le feu a été occasioné par trop de bois et de papiers. A mon grand contentement Neu m'a dit que peut-être vous oseriez aller au jardin j'ose aussi venir,

alleluja, Koimé, je me réjouis de voir les petits Souabes, hier il en est venu un nouveau au monde a ce que Maman a dit elle lui a envoyé 10 fl. Il faut que je finisse, je me réjouis de te voir.

le 29. Octobre 1804.

Dites a Mademoiselle Bertrand que rien n'est vrai de ce que la Kammerfrau a dit, nous venons a midi, restez tous tranquilles, que les 9. enfans soient exactement au jardin ainsi que Colloredo a fait donner la liste. Je ne sais pas si le petit Souabe est un frère ou une soeur.

Chère Victoire!

Avant de rien entreprendre, je suis toujours empressée de t'écrire pour te distraire ma pauvre amie du chagrin de devoir rester au lit et pour savoir de tes nouvelles. Je vais te dire quelque chose c'est que Leopoldine et mon frère sont allés a la Metten, mon frère et moi avions aussi prié d'y aller mais puis j'ai réfléchi que je ne prierois pas bien ayant someil et j'ai dit que plutôt j'irai me coucher, Marie de même, mon frère et Leopoldine ont dit sûrement 5. fois je veux aller ou je ne peux aller, a la fin ils ont déterminé d'y aller et y auront sûrement dormi et pas prié le bon Dieu. Je vais te raconter ce que nous avons fait 1. Kleiben geschnitten, c'est a dire il y avoit 28. personnes, on a distribué la Kleiben en

28. parties égales le tas tout ensemble étoit si grand que ma table a écrire et si haut que Thysbé et il y avoit un seul numéro et quantité de mécheln, pensez que dans mon seul tas il y avoit 20. mécheln? La petite Rachovin a eû le numéro, puis on a joué Häufeln avec 300. noix et cartes et après que ce jeu a été fini, on a dû ouvrir les 300. noix pour voir dans lesquelles il y avoit des numéros il y en avoit 24., dans ce grand nombre j'en ai eû un, puis on a cherché les prix cachés au son de 2. petites trompettes, j'ai trouvé le mien dans une petite armoire et c'est une charmante pelotte de soie avec bois de mahony, je la destine pour toi ma chère Victoire, je t'envois les rubans. Puis nous nous sommes mis a table et avons soupé, ça a duré jusqu'a 11. heures $\frac{1}{2}$ et a minuit j'étois au lit. La Comtesse Wratislaw m'a envoyé une magnifique corbeille avec des fleurs de cire. Je ne t'envie pas du tout ton sirop de Capilaire, car il doit être-bien mauvais. J'ai l'ordre de venir a 10. heures en haut et celui d'attendre pour diner. Je reviens justement de la parade qui étoit bien belle, j'ai vû que plusieurs personnes étoient a la fenêtre dans votre quartier. Maman a déjà la guirlande du Comte Jean Colloredo, je voudrois que tu la visses ainsi parcequ'elle est belle comme un ange, elle me reproche justement de ne pas bien tenir la plûme, ça te regarde aussi un pochetino. Maman ne permet pas que François vienne voir ma crèche, ayant peur que l'humidité lui fasse du mal, celle de Marie est

magnifique, il y à un beau ruisseau naturel et des poissons dorés vivans les animaux sont très bien peints. 1000 choses a Mademoiselle Bertrand, j'embrasse les enfans et crois moi pour la vie etc.

ce 26. Decembre 1804.

Je t'envois ce que je t'ai promis 5 fl. pour le mois de la pauvre Lafont en te souhaitant beaucoup de plaisir au théâtre aujourd'hui, il y a outre la comédie une pièce qui te plaira beaucoup »Die deutsche Treue.«

J'ai eû aujourd'hui une visite, devine qui; je ne devrois pas te le dire jusqu'a ce que tu le devines mais pourtant je veux l'écrire. Papa et Maman étoient chez moi. Si tu peux venir avant le théâtre, chez moi, tu me feras grand plaisir. J'ai déjà été en haut, féliciter pour le jour de naissance de ma soeur Marie, il n'y a pas de goûter. Maman le lui a fait dire, je l'aurois souhaité pour que notre Maman puisse aller un peu au théâtre, mais a ce qu'on a fait dire, ce ne sera que Dimanche. Maman a reçu de charmans vers du Prince Ligne. Mon petit doigt me dit que tu reçois a 5. heures la visite de la Vicomtesse de Vargemont.

Adieu etc.

le 29. Decembre 1804.

Chère Victoire!

Tu es invitée au bal de ce soir chez Maman. Elle a fait dire que si Maman vouloit venir avec tous ses enfans elle est invitée. Adieu.

Chère Victoire!

Je te prie de prier aussi ta maman que tu oses venir avec moi travailler pour les poules, enailiv Madame de Pont que vous me dérangez, je voudrais qu'elle soit au Kukuk sais tu, je ne l'aime plus du tout ni ses poésies.

Chère Victoire!

Comme je sais que vous aimez a entendre le détail des fêtes et comme je n'ai sans cela pas l'espoir de te voir chez moi aujourd'hui, je te dirai 1. que nous ne dinons pas en haut parceque le Palatin y dinera. 2. Je vais te nommer toutes les personnes qui y étoient: Enfans: Leopoldine, Ferdinand. 3. enfans de la Kammerfrau Hillebrand. 3. enfans de la Kammerfrau Schosulein, un de la Handel, un Politi, 2. Rachovin, 2. petites de la Stift, 1. petit Tap, Politi, Kienberger, 2. Collet, 3, grands Stift, la jeune Jung Hühman et Schwantner, la petite Schmidmayer, Hauer

et 1. Latour. Grand: moi, Maman, Stift, Heinisch, Constance, Müller, Huber, Rutner, Duphour, Schmidmayer, Schmutzer, Simony, Eibler et le père Schosulein. Je ne sais plus personne, ou j'en ai oublié quelques uns. Comme nous sommes venûs, Maman a causé quelques minutes, puis nous sommes allés voir la belle crêche, elle est vraiment magnifique, premièrement il y a des voitures qui vont au trop, une grandissime cascade d'eau si large et aussi épaisse que ton ridicule, les rois avec toute leur suite marchent, il y a un moulin et la roue qui tourne, une fontaine, un canal d'eau, un pêcheur qui tire son filet, un hermite qui somme, un homme qui scie du bois, 2. autres qui se balancent, et voilà la description finie.

Puis nous avons étés a la bibliotheque de Papa couper les tourtes, il y avoit 2. trônes vis a vis l'un de l'autre. Pour les rois les petits ont premièrement cherché dans leur part de la tourte, la petite Th. Rachovin a trouvé le ducat, ainsi elle étoit reine des enfans et elle s'est choisi pour roi le petit Politi de même des grands Schosulein étoit roi et a choisi pour reine Heinisch, puis on a décidé qu'il y auroit un bal aujourd'hui a 6. heures, nous avons soupé dans le nouveau quartier de Papa de fort bon apétit — adieu

ce 6. Janvier 1805.

Chère Victoire!

Sois assurée que je t'ai plaint de tout mon coeur de devoir rester dans ta chambre, aujourd'hui je n'aurai pas l'honneur de te voir, parceque je vais confesser, je suis bien fâchée d'être privée de ton agreable société. Peut-être nous verrons nous pourtant, parceque nous pourrons aller chez un Abbé, je ne sais lequel et pas pour sûr, Aprésent je commencerai a raconter qu'on m'arracha 2. dents d'en haut avant les branlantes et encore des vieilles racines, ainsi 3. a la fois et a mon frère Joseph 2. en sorte que nous sommes tous 2. brêche dents, je ne puis pas mâcher, parceque ce sont des dents de derrière, je n'ai pas fait »au«! Le soir il y avoit un jeu de casser les pots, je l'ai essayé mais je n'en avois pas la force, il y avoit les mêmes personnes que l'autre jour, chacun qui a cassé le pot a reçû un objet, il y en avoit de très beaux, puis il y eût un souper ou chacun apporta un plat, tout etoit si bon que j'en ai mangè a n'en plus pouvoir, surtout des Speknödeln. J'ai copié hier la lettre que Maman a écrit a l'ambassadrice de france, je suis curieuse s'il sera remplacé par un autre aussi bon que lui, ce seroit bon si on nommoit Monsieur Bossuet, car je crois que celui la aime notre nation autant que Monsieur de Champagny. J'ai vû dans la rue la lapone, le lapon et Laponchine, ils sont comme nos paysans, excepté

que la femme a un Pilgerkragen noir bordé de rouge, le visage est blanc, jolie et frais. J'ai vû un Pinkl on il me semble que l'enfant étoit. Oh Victoire, les robes et choses de Paris sont arrivées, j'en ai eû de magnifiques mais qui étant mal empaquetées, ont étéés très fort gâtées, tu seras pétrifiée en apprenant cette nouvelle. Répond une grande lettre, adieu ma chère petite dame (chanoinesse) je crois que ce titre ne te plaît pas, a revoir.

ce 4. Mars 1805.

Chère Victoire!

le 9. Octobre 1805.

Te portes-tu encore comme le Pont-neuf, comme tu l'as dit! J'en doute fort, as tu bien dormi? Maman a bien mauvais tems pour sa course et son bain a Baaden. 500 Hanovriens sont désertés de Francfort et je crois aussi Monsignore Bonaparte, mais je n'en suis pas sûre, ne le raconte pas. Tu sauras comment Monsieur Champagny a eû une caresse car a ce qu' on dit, de tous les Ministres Talleyrand seul a été excepté. Le Corsicain a fait venir Champagny et lui a demandé brusquement pourquoi il lui avoit toujours caché les sentimens guerriers de la maison d'Autriche. Champagny répondit: »c'est que je ne savois pas que vous prendriez la couronne d'Italie.« A ces mots un joli soufflet vint caresser la joue de Monsieur de Champagny.

Mais ce n'est pas bien sûr. Toinette m'a apporté un prix, celui de Vendredi est une machine a café et celui de Dimanche une grande chaine de corail, gewunden comme on les porte, je te dirai les prix que je sais de Dimanche, Marie une corbeille avec des ouvrages commencées, enveloppée dans un fichû de soie, Magel ein Farbentrügel, Ferdinand la même chose et des gravures, Papa une belle table, Schosulein un étui de cure-dents d'or entouré de perles fines, Lamberti des tasses de café, Stift de la porcelaine, Haberman une chaine d'or, Eibler une montre, Heinisch un bandeau tricoté d'or mat, comme on en enveloppe la tête et un beau bouquet, Huber une robe de crépe brodé. Pour les autres j'ai oublié ce qu'ils ont eû. Réponds moi une longue lettre, ne passe pas ton tems a écrire a Elise, je n'oublièrai pas tes commissions, écris aussi a celle qui t'aime de tout son coeur, t'embrasse 1000 fois, mes gens te font leurs complimens.

ce 4. Novembre 1805.

Riegelsbrunn.

Le Comte Eszterházy qui part pour Vienne se charge d'un petit billet de moi pour toi, il contient que je t'aime de tout mon coeur et que nous sommes arrivées en bonne santé dans cette mauvaise auberge. Adieu, réponds demain.

Chère amie!

Kitsée ce 4. Novembre a 8. heures passées du soir.

Tu verras comme je tiendrai ma promesse de t'écrire régulièrement. Nous sommes arrivées a 8. heures en très bonne santé, le tems est très beau mais froid, nous avons diné dans une assez mauvaise auberge, la 1^{re} poste est Fischament, le Pulverthurm et Semmering est le lieu où l'Empereur Charles VI. avoit sa ménagerie, c'étoit son endroit favori, on l'appelloit aussi la Favorite: La 2^{de} poste étoit Deutsch-Altenburg, limite entre l'Autriche et l'Hongrie. La 3^{me} Riegelsbrunn ou nous avons diné dans l'auberge et ou nous sommes restés jusqu'a 4. heures $\frac{1}{2}$. Là nous sommes allés un bout a pied c'étoit l'idée de la bonne Maman. Ensuite nous sommes venûs a Haimburg de là a Kitsée, ces 2. dernières postes sont extremement longues, la vue en est charmante, d'un côté le Danube, de l'autre le village, les montagnes, un vieux château. Nous avons eû un fort bon souper cuit par les cuisiniers du Prince Eszterházy. J'ai eû le coeur bien gros de partir sans prendre congé de toi ma bonne et aimable Victoire, mais c'étoit l'ordre de ta bonne Maman, il a fallû s'y soumettre. Prie bien le bon Dieu qu'il nous fasse bientôt revenir auprès de nos bons Parens. Nous nous portons bien, j'espère remettre entre tes bras Maman saine et sauve. Je te promets d'écrire demain si c'est possible, au

moins c'est mon intention et si cela n'arrive pas pense que c'est parceque je n'en ai pas eû le tems. J'embrasse les enfans 1000 amitiés a Mademoiselle Bertrand dis a la bonne Wiesenthal que nous nous portons bien. Écris-moi les nouvelles bonnes ou mauvaises que tu entendras, tu peux être bien sûre que je partage tout, o ma Victoire! Ni la belle Princesse Leopoldine, ni le jeune Prince Paul ne sont ici. Pardonne que je ne t'écris pas plus, mais Marie et le souper m'ont interrompue et je tombe de someil, dois me lever tôt demain. Je t'embrasse 1000 et 1000 fois et malgré tous les chagrins du monde je resterai.

ton attachée Amie

Louise.

Kitsée a 1. heure du matin 5. Novembre 1805.

Chère Victoire!

Encore un petit mot de moi et pas un de toi ça me fait de la peine cependant je me console en pensant que ta lettre n'a pas encore pû venir. J'ai une fort jolie chambre, le papier est blanc, gris lila. Il n'y a pas de jardin mais a un $\frac{1}{4}$ d'heure ici un parc pour des faisans, fort beau, la vue du château est une vaste plaine, fort belle mais les villages sont bien éloignés l'un de l'autre. Ma soeur écrit aussi le matin, a Maman j'écris aussi moi. Ton Papa ne vient que dans 5. jours a Presbourg. L'Empereur de Russie est il arrivé, me l'écris.

Raab ce 5. Novembre 1805.

Chère Victoire!

A chaque diner et souper je veux t'écrire un très petit mot, autant que c'est en mon pouvoir. A 2 h 1/2 nous sommes arrivés a Raab, après avoir passé a Ragendorf, Wieselbrunn, Hochstrasse et de là a Raab au bruit du tambour et de la réception de 25. Hongrois, si ce n'est plus, Schaigo est ici, Maman lui parlera, nous sommes dans la maison de l'Evêque, entourée de la Raab qui se joint ici au Danube. C'est Monsieur le Prefet qui se charge de mon billet, graces lui soient rendues. Je ne sais ce que je t'écris, d'un côté la Comtesse et ma soeur Marie crient, de l'autre mon frère Ferdinand, et du 3^{me} les gens font un grand Gemurmel, de sorte que ma tête n'est pas ensemble. J'espérois trouver ici une lettre de toi, mais le Prefet a envoyé et il n'y a rien, ce que je ne comprends pas. Adieu, tu pars aujourd'hui ou demain matin, je te souhaite un aussi heureux voyage que nous l'avons et d'aussi bons chevaux.

Acs ce 6. Novembre avant 7. heures du matin.

Chère Victoire!

Maman écrit par le Comte Eszterházy, nous sommes bien inquiets de ne pas avoir de tes nouvelles, Maman surtout, n'a pas bien dormi elle écrit a Judith et moi

a ma chère Victoire: La vue fort jolie, le jardin a ce qu'on dit superbe, c'est un vieux major qui l'a arrangé et renouvelé. Hier tout étoit éclairé comme nous sommes arrivés, 9. Huzards nous précédoient, par ordre du Comte Eszterházy.

A 9. heures du soir.

Le Comte Eszterházy te remettra ce billet, nous sommes arrivés en bonne santé il y à un $\frac{1}{4}$ d'heure, nous avons diné a Raab, d'ou je t'ai écrit par Schaigo; quand nous sommes partis j'ai encore parlé aux députations, on a crié vivat a mon frère et a nous, a chacun 1. fois, nous avons parlé avec les officiers de la garde du régiment Bucassowitz. Adieu, je suis si paresseuse que je n'écris plus un mot.

Acs ce 5. Novembre 1805.

Ofen ce 7. Novembre 1805.

Chère Victoire!

Aujourd'hui que nous sommes an Ort und Stelle je veux t'écrire en gros premièrement c'est que Maman et nous tous sommes inquiets parceque Madame n'a pas envoyé par la poste une lettre a Bude. Maman n'en sait que dire, elle est très agitée et en à des oppressions, et si on vous demandoit pourquoi: »c'est que je ne savois pas qu'il existoit une poste dans les endroits ou nous passâmes.« Oui je

connois fort bien ma chère Amie et en gronderai même Minette, mais que la paix soit faite, j'ai a parler de choses bien plus importantes. Nous sommes arrivés en bonne santé a 3. heures a Bude après avoir changé de chevaux a Dobdobar et a Wöreswar, nous sommes partis de Gran a 7. heures du matin, après avoir encore vû une fois tous les Hongrois et la femme de l'un. En montant en voiture j'ai vû un officier du régiment Stáray, qui est toujours a Gran et y élève 30. fils de soldats, ce qui est un Cadettenstift impérial. Le nombre peut-être de 48., ce sont de forts jolis petiots, ils ont paradé de loin, les 6. plus grands avoient des petits fusils et les autres étoient debout sans fusils. Parlant de soldats, je te dirai que j'ai entendû que le 4. Novembre, jour ou nous sommes partis la nouvelle est venue que les Français ont été battus a Efferding 2. lieues avant Linz, après Braunau. Toinette a déjà eû une lettre avec cette nouvelle et toi tu ne l'as pas écrit chère Victoire ce qui n'est pas beau. J'ai un fort joli quartier dans la maison du Palatin je devois loger dans celle d'Eszterházy, il y a des brouillaminis terribles dont je me trouve a merveille, une chambre a coucher avec de magnifiques tableaux un petit cabinet charmant et un pour les valets de pied, Maman est en continuo avec moi, elle est moins bien. Madame Würben fait des histoires terribles, que mon frère François et Joseph doivent coucher dans une chambre, seuls et que la Kamer-

frau Dürwald et Görög ont un trou pour y coucher, que Marie a un trou avec la Kamerfrau Handl etc. Maman a dit: nous allons voir cela, nous avons vû, et ce n'est pas si mal. Il est vrai que le Baron Stefanéo et mon frère en ont 3. en tout. Le Baron a une toilette rose, je vais te faire son portrait. Un joli visage blanc et rose, surtout charmant quand il trépigne de colère, de jolis cheveux blonds, une casquette de drap vert avec un Schirm de cuir noir, galonné d'or des charivaris vert, rouge, gris, une capote et un manteau par dessus, enfin sa démarche comme si ses membres délicats étoient de verre qu'on n'ose remuer de crainte de les briser, sachant mêler agréablement dans sa conversation l'allemand, le françois, l'italien, sachant d'ailleurs parfaitement l'étymologie et les anciens noms du Frioul, une canne a la main, disant l'Archiduc m'a chargé de regarder la position de la chapelle et a peine sorti on l'entendit dire, »sag er mir, wo ist der Eingang in mein Zimmer«, au lieu de la chapelle, il étoit coquelicot d'impatience et a crêver de rire. Hier ils ont eû ici une estafette que les enfans électoraux ne pouvoient pas loger dans la maison Teleki, puisque 20 familles y étoient déjà et qu'ils aillent dans celle de Joseph Eszterházy, qui est dit-on misérable. J'ai oublié de dire que la vue de Pest et du Danube que j'ai est superbe, il fait froid, a glacer. Tu coucheras une fois a Aés. Vous logerez tous dans la forteresse dans le quartier du Baron Orczy, qui vous l'a cédé,

c'est a 6. minutes du château quand on va a pied. Le Comte Szapáry en avoit choisi un dans la Wasserstadt, bien loin d'ici ce que le Baron Orczy ayant entendu il a donné le sien, il consiste en 5. chambres. La petite Szapáry n'est pas encore venue chez moi. J'embrasse les enfans, Maman te fait dire bien des choses, s'étonne que tu n'écrives pas et te recommande d'être bien bien honnête. Gélz te remettra cette lettre, il sait parfaitement le hongrois, moi 3. mots, nem, igen, jo.

Chère Victoire!

Ofen ce 7. Novembre 1805.

J'ai entendû que la poste est arrivée, elle à apporté des lettres a notre bonne Maman et pas a moi de vous, je l'avoue chère Victoire que ç'a m'a fait bien de la peine puisque j'y reconnois la paresseuse Victoire; tu ne peux pas dire la même chose de moi qui en aurois eû plus de raison puisque j'étois fatiguée par le voyage de tous les jours et pourtant j'ai veillé le 1^{er} jour a Kitsée jusqu'à 9. heures $\frac{1}{2}$ pour t'écrire, et je l'ai fait a chaque diner et a chaque souper, j'aurois pû m'en dispenser mais le devoir de l'amitié m'a fait surmonter ma paresse et j'y ai trouvé mon compte en pensant que c'étoit a ma tendre amie que j'écrivais et qui me payeroit de retour — Reparation d'honneur, je vous ai fait tort et j'aime a en convenir,

Maman, dans le nombre n'avoit pas tout de suite trouvé tes lettres, je voudrois souvent dire comme Maman, j'aime a m'être trompée dans des choses semblables, j'ai eû bien de la joie, je t'ai embrassé 1000 fois en pensée, mets une autre fois la date pour qu'on sache d'ou ça est. Maman, étant tranquillisée, auroit bien dormi, si sa chambre n'étoit si froide. Je commence Rollin ici. En Italie Massèna a voulu nous repousser, on a perdû beaucoup de monde de part et d'autre, mais Massèna plus. Adieu, pardonne moi ma première gronderie et oublie la, aprésent que j'ai reçû tes lettres je suis contente comme une Reine.

Ofen entre 10—11 heures du matin, ce 8. Novembre 1805.

Chère Victoire!

J'ai eû tant de plaisir de recevoir ta lettre que je n'ai pas même pensé à y repondre, bête que je suis. Le seul défaut que je lui reproche est qu'elle est trop courte mais je t'excuse en pensant que tu auras dû empaqueter. Je prierai Monsieur Gelz de t'arreter s'il te voit venir et de t'apporter mes lettres. J'ai entendû que ton bon Papa est souffrant, j'en suis bien fâchée, c'est ce terrible voyage qui en est cause. Je crains bien que nous ne nous verrons pas du tout ici puisque votre quartier est eloigné de 6. minutes du château. Le Comte Würben dinera a ce que je

crois avoir entendû avec vous; il faudra que vous le cajoliez bien, car il est aussi excellent historien que la Comtesse son épouse, d'autant plus qu'aucun diner n'est a son gré. S'il y à des Extrablatt, me les envois car je voudrois tout savoir. Pour le lait du dejeuner vous serez mal, car si Maman ne permet pas que vous envoyez chez le confiseur du Palatin et que vous deviez l'acheter dans la ville, vous en aurez de buffles et Maman dit qu'il est dégoutant. Madame Herbert a fait dire que les filles électorales sont malades.

A 3. heures $\frac{1}{4}$ de l'après-dîner.

Quoique la 2^{le} colonne ne soit pas encore arrivée, je ne veux pas négliger de t'écrire encore une fois par Gelz, l'occasion est si bonne qu'il ne faut pas la manquer. J'ai étée justement promener dans le jardin du Palatin, qui est bien aggrandi et embelli depuis 8. ans. Il y à un charmant bain, une metairie, ou il y a pigeons, poules, oies, dindons et aussi des vaches, un ermitage, une cabane, 2. volières, 2. serres. Le jardin est forme angloise, va en descendant il y a une vigne ou des gens travailloient, un enfant étoit suspendu dans un drap maintenu par des cordes attachées a 2. pieux, fichés dans la terre, nous avons donné de l'argent a toute la famille. Nous avons vû partir 2. gros vaisseaux de Hochau, l'un étoit bien pesament chargé car il étoit tout a fait dans l'eau, peut-être de poudre a feu ou de farine, les 2. choses les plus pesantes.

N'est-ce pas, c'est joli que je te raconte tout, fais de même. Justement mon frère Joseph arrive, peut-être qu'il y a des lettres, je t'écrirai, s'il y en a, quoique personne doit le savoir mieux que toi.

Harschány ce 19. Novembre 1805.

Chère Victoire!

Nous attendons pour dîner le Comte Eszterházy et je te laisse ici un petit mot. Nous sommes arrivés en bonne santé et l'intention de Maman est de vous écrire a tous et de dire que vous couchiez ici, elle trouve les chemins trop mauvais pour aller plus loin avec de propres chevaux, le bon secrétaire Schmidt, les fatigue trop, ce qui est la manière de les faire crever. Elle a bien raison et votre bon Papa seroit mécontent si cela arrivoit quoique sans votre faute. J'espère que les enfans se portent bien, je les embrasse, 1000 choses a toutes les personnes. C'est dans le Posthaus que je t'écris. Maman a bien des inquiétudes pour Papa dont elle ne sait rien, elle dit que s'il étoit malade, il seroit de son devoir d'aller le soigner et qu'elle devrait être remplacée. Cela seroit terrible pour tous et surtout pour moi. Il faut que tu remercies bien joliment, nous t'avons envoyé 2. flambeaux hier soir.

Le 15. Novembre 1805. Leurs Majestés l'Empereur François et son épouse, l'Imperatrice Marie Thérèse avoient congédiés simultanément le Comte Colloredo, Ministre de Cabinet, et la Comtesse Colloredo, Aja de l'Archiduchesse Marie-Louise. Les détails, lettres etc. sont contenues dans un recueil fort intéressant, que nous publierons, peut-être un jour. Madame Faber, cameriste, et le Comte Joseph Eszterházy avoient été envoyés pour garder l'Archiduchesse.

ce 27. Decembre 1805.

A la Comtesse Colloredo.

Chère Amie!

Maman a eû la bonté de m'envoyer votre lettre ainsi que celle de Victoire. Elle m'a écrit 2. lettres fort gracieuses et m'a permis de vous répondre. Votre lettre m'a fait bien du plaisir. Je vous remercie des voeux que vous avez formés pour moi et je n'ai pas non plus oublié votre jour de fête. J'ai prié le bon Dieu pour vous et les vôtres. Agréez aussi mes voeux pour la nouvelle année ils sont sincères, j'espère qu'elle apportera plus de bonheurs que celle ci de malheurs. Je cherche a me conduire aussi bien que possible, ma chère Maman et Madame Faber pourront vous en assurer. Je m'occupe beaucoup et ne lis et ne lirai aucun nouveau livre, hors ceux que Maman me donne.

Je prie Dieu tous les jours, les Dimanches et fêtes nous entendons la messe. Je me porte bien, je suis bien aise que les enfans soient de même; j'écris a la bonne Victoire. Consolez vous ma consolation est de revoir bientôt mes chers parens, et que Dieu fait tout pour notre bien. J'espère que l'économie des terres et l'éducation de Caroline vous distrairont de votre tristesse. Je vous en conjure, conservez votre santé, vous en aurez encore besoin. Adieu chère Amie, je vous répondrai a chaque lettre selon la permission de Maman. Je suis pour la vie

Votre attachée amie

Louise.

ce 27. Decembre 1805.

Chère Victoire!

Je te remercie pour ton aimable lettre, elle m'est bien chère, Maman permet que je t'écrive. Je te souhaite une bonne nouvelle année, les voeux que je forme pour toi sont bien sincères et s'ils sont exaucés, tu jouiras d'un bonheur accompli. J'entends avec déplaisir que tu es changée et que tu pleures tant, j'y reconnois ton bon coeur mais par amour pour moi consoles toi et consoles Maman, crois-moi tout ce que Dieu fait est pour notre bien et qui sait si nous ne nous reverrons pas bientôt. Je ne t'oublierai jamais et je resterai la même pour toi. Tu trouveras les terres

de ton Papa fort belles. J'espère que François et Caroline se portent bien je les embrasse. Adieu, je suis pour la vie

Ton attachée Amie

Louise.

Skotschau ce 9. Janvier 1806.

Chère Amie!

Maman m'ayant permis de vous écrire, j'en use, c'est ma 2^{de} lettre. Je crois qu'elle ne vous trouvera plus a Cassovic, mais sur les terres de votre mari. Je vous assure que je prie soir et matin, pour celle qui a eû la bonté de me conduire et élever durant 10. années je ne l'oublierai jamais et je lui en serai toujours reconnaissante et attachée j'en parlerai souvent avec ma bonne et chère mère. Je suivrai celle-ci en tout ce qu'elle aura la bonté de me dire et cela sera mon plus doux devoir, je ne lui causerai jamais aucun chagrin. Elle a eû la bonté de m'écrire qu'elle vous enverra mes lettres. Je lis le Plutarque de la jeunesse, par Rollin. En fait d'ouvrages j'ai fini le fameux corset que je vous avois destiné et qui vous sera envoyé, avec la permission de Maman. Une dentelle tricotée pour ma bonne Maman, un cordon de sonnette et bientôt une bourse. Ma santé est bonne, nous allons promener quand c'est possible, Madame Faber et le Comte Joseph Eszterházy ont tant de soins pour moi

qu'il m'est presque impossible de devenir malade. Je vous prie en grace dites a la bonne Victoire de ne pas tant s'affliger, je souffre quand j'entend qu'elle est changée et que je ne lui écrirai plus. J'espère que Lini, Françon et ton mari se portent bien, je leur dis 1000 amitiés. Je suis pour la vie en vous priant de me repondre chère amie.

Votre très attachée Amie

Louise.

De Vienne je vous écrirai bientôt et plus.

Skotschau ce 10. Janvier 1806.

Chère Victoire!

Aussi souvent que j'écrirai a ta bonne Maman, tu recevras quelques lignes de ton Amie. J'espère que tu chercheras a consoler ta Maman au lieu de tant pleurer conserve ta santé tu la dois a tes parens, quel chagrin ne leur ferois-tu pas si tu devenois malade. Écris-moi de tes occupations, fais moi la description des terres de ton Papa, enfin, parles moi de toutes les santés. Si Tysbé et Zephine sont venus avec. Je me porte très bien, sous peu nous partons d'ici pour aller rejoindre ma chère Maman je ne puis attendre ce moment si précieux. Bien des Russes ont passé par ici, entr'autre l'Empereur et le grand Duc Constantin. Le château ou nous logeons appartient au Duc Albert, et le Ver-

walter, homme fort poli, à un charmant petit garçon. Je te prie chère Victoire, écris moi bientôt et de longues lettres, elles me font tant de plaisir, dis bien des choses a Adèle, François et Minette. Adieu je vous embrasse de tout mon coeur, je ne vous oublierai de ma vie.

Votre très attachée Amie

Louise.

ce 22. Janvier 1806.

Comtesse Colloredo!

Chère Amie!

Ta lettre m'a fait un si grand plaisir que la mienne a toi. Maman a eû la bonté de me la remettre aujourd'hui, avant diner, avec quel plaisir je l'ai lue. Oui sûrement je parlerai souvent de toi avec Maman elle l'entendra volontiers, elle verra par là un coeur tendre et reconnaissant, qui n'oubliera jamais les soins que tu lui a donnés pendant 10. ans. Je te promets de m'occuper continuellement, Maman a la bonté de dire qu'elle me donnera des livres, j'ai déjà lû le peu que j'avois avec, a l'égard du livre intitulé: moyen de plaire ou examen des qualités propres a se faire aimer et estimer, par Campe, il n'est pas ici, il doit être a Bade ou Pesth avec tous mes autres livres. Demain je commencerai a faire des extraits de Rollin, je l'ai lû avec grande

attention, après-demain je commencerai mes leçons, je travaille beaucoup écris et enlumine. Je commencerai un ouvrage pour Papa. Maman aura la bonté de me guider et conseiller et rien ne me sera plus doux que de suivre les avis d'une mère si adorée. Nous nous portons tous extrêmement bien, quel bonheur de revoir mes Parens si chéris, cela seul me console de ta perte, je suis hors de moi de les revoir, ils ont excellente mine, Leopoldine à beaucoup grandi depuis la rougeole. Je reconnois ma toujours chère Amie, dans les angoisses qu'elle a eû pour Maman j'en ai eû aussi de très vives, cela et les voyages m'ont fait grandir de 4. doigts. Les Bourgeois ont reçu Papa avec la plus grande joie, un touchant attendrissement et des vivats, selon que le mérite le meilleur des souverains. Je loge dans mon vieux quartier. J'écris aussi à la bonne Victoire et peux me figurer qu'elle passera tristement ce carnaval. Moi jusqu'au moment ou hier j'ai eû le bonheur de revoir mes parens, je n'ai pas eû de joie mais cela le remplace entièrement. Adieu, écrivez-moi toutes les semaines au moins une fois, je ferai de même, Maman a la bonté de me donner toutes vos lettres et moi je lui donne les miennes.

Vienne ce 13. Février 1806.

Il y a près de 3. jours que j'ai reçu ta charmante lettre. Tu sais qu'elles me font plaisir en général, mais

celles de Maman et les tiennes sont les plus chères a mon coeur. Oui, je le répète encore, je cherche a profiter des conseils de ma tendre Maman a imiter les exemples qu'elle me donne, je pense a ma chère Institutrice et me rappelle avec reconnaissance les soins et conseils que vous m'avez donné pendant 10. ans. Je cherche a lire beaucoup, parceque tu me l'as toujours recommandé comme nous instruisant et faisant passer le tems agréablement. J'ai lû aprésent après Rollin, des voyages bien intéressans de Zimmermann, en allemand, en Afrique et les Indes occidentales, ce seroit bon pour Victoire dis moi ce qu'elle lit? J'ai aussi brodé un portefeuille pour Papa dont c'étoit le jour de naissance hier, puis j'ai commencé un autre ouvrage dont je t'écrirai plus tard, car c'est une surprise pour Maman, le soir je tricote un jupon. Je te vois t'étonner, que l'impatiente Louise ait commencé un si long ouvrage, mais l'idée que c'est pour Maman me donne du courage. Dis-moi je te prie si la Christinenstadt est joli. Nous nous portons bien, mais en ville il y a beaucoup de malades, mais ne t'inquiète pas pour nous. Dieu veillera sur nos jours. J'ai fait mes dévotions la semaine passée. Quelle belle action tu as fait pour le Russe et sans Victoire ta modestie nous l'auroit cachée pardonne que je t'en gronde, Papa et Maman l'ont admirée avec moi. Tous les détails que tu me donnes me sont si chers, continue je t'en conjure, tout et tous qui te regardent m'intéressent. L'Archiduchesse est

arrivée ici. J'espère que la bonne Victoire aura encore quelqu'amusement en carnaval, elle a assez souffert a Kaschau. Mille amitiés au Comte, j'embrasse les enfans qui apprendront aprèsent qu'ils ont leur Maman. Je suis pour la vie vous priant de répondre

chère amie

Votre très attachée Amie

Louise.

Chère Amie'

Je vous remercie bien des fois pour votre lettre que j'ai reçue avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'apprend que vous jouissez d'une bonne santé ainsi que vos chers enfans. Nous nous portons aussi tous bien le petit voyage que nous avons fait ne nous a point fatigués, le Banat est vraiment une très belle contrée, la ville de Temesvár très jolie, elle me plait mieux que Bude. Ces petits voyages m'amuseent et m'intéressent extrêmement, parceque mon cher Papa a la bonté de m'enseigner une quantité de choses, mais a tous les endroits que nous sommes, tout nous rapelle la terrible perte que nous avons faite de notre chère Maman. Portez vous bien, et soyez assurée chère Amie que je suis et resterai toujours

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Bude ce 29. Mai 1807.

Chère Amie!

Je vous remercie 1000 fois pour votre aimable lettre et la part que vous voulez bien prendre a la perte que nous avons faite de notre cher frère Joseph. La seule consolation que nous avons est de penser que si même ou l'avoit guéri de cette maladie, si douloureuse, sa vie auroit été une continuelle souffrance, il est heureux, a retrouvé dans le Ciel notre chère Maman, dont la perte nous cause encore bien du chagrin. Pour nous nous jouissons de la meilleure santé, les bains de Baaden sont du meilleur effet pour mon Père. Nous profitons bien du beau tems, pour parcourir les belles promenades et forêts de Baaden, il y a beaucoup de monde ici et il en vient encore tous les jours. J'espère que vous ferez heureusement le voyage d'Hongrie, que les pluies n'aurent pas gâtées les routes et que vous retournerez en bonne santé. Soyez assurée que je suis et serai toute ma vie

chere Amie

Votre très attachée Amie

Louise.

Baaden ce 5. Juillet 1807.

Chère Amie!

Recevez mes sincères remerciements pour votre aimable lettre et l'intérêt que vous voulez bien prendre

a ma santé, elle est grâce a Dieu fort bonne et je ne me ressens plus du tout de la fièvre, l'air de Hetzendorf y a beaucoup contribué. J'espère que votre santé chère Amie n'a pas souffert par le mauvais tems qu'il a fait, je vous souhaiterois celui, si beau, que nous avons aprésent, surtout pour la vendange qui amusera François et Caroline. Nous faisons de longues promenades a pied, comme par exemple chez Boos, au jardin de Bretemayer, a Erla, elles ne nous fatiguent pas et si on l'est, la charmante compagnie de mon frère Ferdinand la fait oublier. Je crains bien que le tremblement de terre et le terrible vent que nous avons eû ici aura fait des dommages a votre joli jardin du Remnweg; a Schönbrunn et Laxenburg les dégats dans les jardins sont terribles. Portez vous bien chère Amie et soyez assurée des sentimens avec lesquels je suis

Chère Amie

Votre très attachée Amie

Louise.

Hetzendorf ce 7. Octobre 1807.

le 22.—23. Janvier 1809.

Chère Amie!

En revenant d'un déjeuner que Maman a donné pour célébrer le jour de naissance de ma soeur Léopoldine, je me mets a mon écritoire pour employer le petit moment de tems que je trouve pour vous

écrire. Je suis toute honteuse de répondre a 2. lettres a la fois, mais je crois que vous m'excuserez en faveur de la raison que j'ai nommée dans ma dernière lettre a Victoire. J'ai tant de choses a vous raconter après un si long silence, que je ne sais par ou commencer, mais comme je sais que la santé de Maman est ce qui vous intéresse le plus, je m'empresse de vous en donner en 1^{er} lieu les détails les plus exacts. Depuis que ses angoisses pour la maladie de l'Archiduc Ferdinand ont cessées, les accès de fièvre ont cessés, l'appetit et le sommeil reviennent peu a peu, elle reprend aussi une meilleure humeur et ne se livre plus a ces accès de melancolie qui nous rendoient si tristes, cependant je suis si persuadée qu'il ne peut jamais m'arriver de bonheur que je n'ose encore me réjouir. Voilà une éternité que je ne reçois pas de lettres de la Sicile, mais j'ai appris par une voie sûre le mariage de ma tante Amélie avec le Duc d'Orléans et le Prince Leopold doit épouser Mademoiselle d'Orléans qui a 15 ans plus que lui. Depuis le divorce de Napoléon, j'ouvre chaque gazette de Francfort dans l'idée d'y trouver la nomination de la nouvelle épouse, et j'avoue que ce retard me cause des inquiétudes involontaires, je remet mon sort entre les mains de la divine Providence, elle seule sait ce qui peut nous rendre heureux. Mais si le malheur vouloit, je suis prête a sacrifier mon bonheur particulier au bien de l'état persuadée que l'on ne trouve la vraie félicité que dans l'acom-

plissement de ses devoirs, même au préjudice de ses inclinations, je ne veux plus y penser, mais s'il le faut, ma résolution est prise, quoique ce seroit un double et bien pénible sacrifice; priez pour que cela ne soit pas. Vous ne me mandez pas si votre santé n'a pas souffert de l'effroi que vous aura causé le tremblement de terre. Nous l'avons aussi senti très violemment, et j'en ai été si effrayée que je me suis presque trouvée mal, j'étois pâle comme la mort et je n'ai repris la faculté de respirer qu'après qu'il eût cessé. Vous connoissez le phlégme de la Comtesse, a ma demande ce que cela pouvoit être, elle répondit tranquillement: »wahrscheinlich ein Erdbeben« et ne s'en occupa pas autrement. Je crois qu'il a été produit par l'éruption d'un volcan ou autre révolution dans les provinces méridionales, il a été senti généralement dans toute l'Hongrie, les clochers sont écroulés a Papa et les plus tristes détails viennent de Moor, cette pauvre ville a eû durant l'espace de 4. jours plus de 100. secousses et le tremblement de terre n'étoit pas fini, le château du Comte Lamberg et la plupart des maisons étoient déjà écroulées, les soldats obligés de camper en plein air et les habitans ressembloient plus a des spectres qu'a des hommes. Pauvres gens! Je les plains vivement ils avoient déjà eû tant a souffrir des maux de la guerre, Dieu sait pourquoi il l'a fait. Nous avons des nouvelles rassurantes des 2. Archiducs. Aujourd'hui pour célébrer le jour de naissance de Leopoldine qui

entre dans sa 14. année un âge ou l'on commence a devenir raisonnable, déjeuner et dîner en famille et le soir il y aura un petit bal, ou seront invités plusieurs personnes de la ville; ce sera je crois le 1^{er} bal, ou j'assisterai sans pouvoir danser, ayant si mal au pied que l'envie même m'en passe. J'ai bien peur que cette petite fête ne nuise a Maman qui est si foible.

Adieu je ne vous quitte qu'a regret, mais l'heure et mon maitre de dessein va venir.

Bude ce 29. Mai 1809.

Chère Amic!

Vos lettres m'ont fait grand plaisir, il m'est très agreable dans la malheureuse situation ou nous sommes de savoir ce qui se passe de nouveau avec les Français et je vous assure que c'est en tremblant que j'ouvre chaque lettre, tant nous sommes déjà accoutumés a de tristes messages. Puisque vous avez dû quitter Vienne, j'espère au moins que vous pourrez rester a Presbourg: je me figure l'angoisse que vous aurez eû cette fameuse nuit ou vous entendiez les canons français et je l'ai partagée. Quoique je crois que vous recevez toutes les nouvelles de l'armée plutôt que nous, je ne puis m'empêcher de vous donner des détails sur l'issue d'une bataille qui fût pour nous l'une des plus heureuses. Le samedi 21. l'armée française, a la tête, de laquelle se trouvoit Napoléon,

passa le Danube près d'Aspern sur 4. ponts, et nous fit une terrible attaque, ou nous eûmes un petit échec; la nuit sépara les combattans, le 22. matin Napoléon, a la tête de la cavallerie fit une nouvelle attaque et nous repoussa encore, mais dans ce moment l'Archiduc Charles harangua les grenadiers, prit le drapeau en main, après être descendû de cheval, et les mena ainsi contre les Français qui prirent la fuite et abandonnèrent Napoléon, qui leur cria qu'ils les feroient brûler avec le pont et tua de sa propre main 2. de ses généraux, sur cela ils retournèrent au combat, mais en vain, la fortune les avoient abandonnés, ils furent complètement battus. Le lendemain ils firent encore une plus forte attaque mais avec aussi peu de succès, de sorte, qu'ils se retirèrent et se jetèrent dans l'île de Lobau. C'est la 1^{re} fois que Napoléon a été battu en personne, il a perdû 22.000 hommes et 16.000 blessés ont été transportés a Vienne. Lannes est tué, Bessières à disparû, Doronnel, Espagne, sont prisonniers, 46. canons, 1500. hommes de pris sont les fruits de cette journée, nous n'avons perdû que peu de monde en proportion de sa perte. Mais nous avons 14.—15. généraux blessés, et dont 2. seulement dangereusement, mais beaucoup de colonels et d'officiers tués. L'Archiduc Charles étoit si en danger, que tous ses adjutants sont blessés et ses galopins tués. On dit que Papa criait a chaque moment: »voyez si mon frère vit encore.« Que Dieu conserve cet excellent Père, qui s'est aussi exposé

plusieurs fois, ce qui m'a fait frémir lorsque je l'ai entendû raconter. Le quartier général de Napoléon est à Inzersdorf, l'armée à Laab. Je vous envoie des bulletins et vous prie de ne pas raconter les détails que je vous écris, parceque sans cela on compose une quantité de choses sous mon nom, ce qui m'est désagréable. Qu'il faut remercier Dieu de cette victoire, c'est ce qui a été mon 1^{er} mouvement, il ne faut pourtant pas s'emmorgueillir de cette victoire et j'avoue que je suis déjà si accoutumée a de grands chagrins, que je n'ose pas encore espérer trop de bien. Je vous prie d'adresser encore a Bude toutes vos lettres nous voulons y rester aussi long-tems que possible. Je vous prie de m'écrire tout ce que vous entendrez de nouveau, car quand on est absent d'une ville, ou l'on est né et a passé des jours si heureux, tout ce qu'on entend d'elle intéresse, moi aussi je vous écrirai si je sais quelque chose, seulement ne le dites pas. Je suis si occupée qu'il ne me reste pas une minute de tems, le Conseiller Young m'enseigne journellement l'italien, mon maître de dessein est aussi venu a ma grande joie, du reste je suis chez Maman et nous tâchons de nous consoler réciproquement, nous allons aussi beaucoup promener, l'autre jour nous avons été dans l'île, qui est charmante, mais on y est mangé de cousins. Les jours de fête nous allons dans le jardin Orczy, ou il y a toujours beaucoup de monde, mais nous y avons un horrible spectacle, c'est de voir

flotter des Français a demi pourris et nûs. Je plains mes pauvres soeurs et François de devoir être a Grosswardein, ils en sont désespérés, il faut que je tâche d'adoucir l'amertume de leur absence par mon exactitude a leur donner de nos nouvelles et de tout ce qui ce passe. Je me porte bien, depuis que je bois du vin, l'air de Bude, qui est très vif, m'est salulaire, mais est nuisible a Maman. Adieu chère Amie, j'embrasse les enfans, n'oubliez pas

Votre affectionnée Amie

Louise.

Bude ce 2. Juin 1809.

Chère Amie!

J'ai reçu votre lettre aujourd'hui, de grand matin, qui m'a fait tant de plaisir que je ne puis le dire, parceque c'est par vous seule que je reçois des nouvelles de tout ce qui m'intéresse si vivement, car nous n'avons aucune relation, et si Maman n'étoit aussi auxieuse d'en avoir de ses frères, nous n'en aurions pas non plus de ce côté, et si vous m'écriviez des volumes ce ne seroit jamais trop et me causeroit une grande joie, j'ai lû et relû votre lettre bien des fois, pour ce qu'elle contenoit et parceque c'est de vous. Ménagez vous et ne vous inquietez pas trop sur les affaires d'aprésent, je vous assure que je suis déjà de pierre, tant j'ai déjà souffert par la guerre, la perte

de frères, soeurs et mère, il me semble que notre famille n'est pas faite pour avoir des jours heureux et pourtant Papa les mériterait tant; il faut espérer que Dieu, qui est si juste lui réserve une récompense et puis comme dit Maman la vie est si courte en comparaison de l'éternité qu'il est facile d'en supporter les revers. Je vous suis reconnaissante des nouvelles que vous avez bien voulu me donner de Presbourg, de Vienne et de l'armée et vous prie de continuer exactement. Comme j'entends que cette lettre passe l'autre rive du Danube, et qu'il est presque impossible qu'elle tombe entre les mains des Français, comme j'en ai eû la peur jusqu'ici, je vais vous raconter ce que nous savons, osant compter sur votre discrétion. Papa et l'Archiduc Charles sont encore a Wolkersdorf ce que je trouve très prudent, car celui qui a la rive du Danube au dos, a toujours le désavantage, je vous envoie quelque Extrablätter, on m'a perdu les autres et on ne peut plus les ravoïr. Nous avons eû aussi des nouvelles de Vienne, et une entr'autre qui m'a fait bien du plaisir, c'est que les officiers françois ont reçu l'ordre d'ôter la décoration de St. André et ne plus la porter, ce qui est un bon signe pour nous, c'est peut être une douce illusion que j'ai, mais au moins les Russes ne bougent pas depuis 6. semaines et restent sur les frontières, je crains que si nos affaires vont mal ils se tourneront du côté de Napoléon, d'autant plus que Caulaincourt a un pouvoir absolu

sur l'Empereur Alexandre. Je vous suis bien reconnaissante que vous partagez mes inquiétudes pour Papa, il est plus à craindre qu'il se hazarde trop que le contraire, la pensée seule me fait frissonner, prions Dieu qu'il le conserve de longues années, nous avons eû aujourd'hui d'excellentes nouvelles de sa santé, il ne quitte Wolkersdorf que pour visiter les hopitaux qui sont dans la contrée, ce qui touche tellement les blessés français, qu'ils lui ont promis de ne plus se battre contre lui. Mon unique souhait seroit de revoir mon père, mais comme le bien de l'état est attaché à cette séparation, je m'en prive volontiers. D'un autre côté nous avons de bien mauvaises nouvelles, mon Oncle Jean a quitté son poste près de Güns pour essayer de se conjuger avec le Palatin, ce qui étoit un excellent plan, mais Eugène, qui étoit à Stein am Anger, instruit par ses espions de cette circonstance, vint l'attaquer, pensez que la canonade dure depuis 3. jours et qu'on ne sait rien de décisif, je crains que mon Oncle qui n'a que 20.000 hommes et qui est valeureux et entreprenant, ne voudra, naturellement, pas prendre la fuite et qu'ainsi il sera entièrement détruit ou dispersé. Vous n'avez pas d'idée combien je souffre dans cette incertitude, d'autant plus qu'une nouvelle est venue, que le Vice-Roi veut surpasser l'Archiduc, qu'il cherche de venir à Papa pour venir dans le flanc ou le dos de l'insurrection, qu'il est presque impossible que l'Archiduc même avec une

marche forcée, arrive avant lui. L'ennemi peut être ici en un jour, naturellement a cette nouvelle nous partons tout de suite, car il ne leur seroit pas désagréable de faire la prise de la famille impériale qui leur vaudroit au moins un pays. Les dernières nouvelles décideront de notre départ, nous irons a Hatvan et y resterons aussi long tems que nous le pourrons, je ne sais pas ou nous irons après, a Groswardein, Erlau, Brünn, Maman n'est pas encore décidée là dessus, il est vraiment difficile de se former une résolution sur ce point. Dès que je saurai ou nous allons, pour sûr je vous l'écrirai. Je crois que je ne vous ai pas donné le meilleur conseil de rester a Bolerasz, quoique je ne crois pas que vous serez dans le cas d'avoir des Français de l'autre rive du Danube, et que surement il n'entre pas dans le plan de Napoléon d'aller ni a Tyrnau ni a Bolerasz, on ne peut pas prévoir ce qui arrive et si le malheur vouloit que ce soit, je vous prie pour l'amour de Dieu d'aller dans une ville, car ils se comportent d'une manière terrible dans les campagnes, ils brûlent, saccagent, outragent les habitants, ils ont fait des choses pareilles a Wolfsthal, Petronell, Hietzing, Penzing etc. et je crois qu'ils le feroient partout. Mais je ne vous conseille pas d'aller a Kremnitz ou Schemnitz, parceque les insurgés polonais font de fréquentes incursions dans les environs et qu'il n'y a pas de troupes pour les en empêcher. Vous pouvez penser que ni la santé de Maman ni la

mienne ne s'améliorent par ces continuelles agitations, elle est toujours souffrante et l'autre jour elle a eù l'idée de se faire saigner et nous a fait la proposition d'y assister, figurez vous que le vieil enfant, a la seule idée s'est trouvée mal, je ne pus me remettre toute la matinée de cette frayeur, je vous prie silence absolu sur cela, c'est bien honteux pour moi. Je suis charmée d'apprendre que les enfans se trouvent bien de l'air de la campagne, vous ne parlez jamais d'eux et cela me fâche, j'espère que ce reproche vous fera entrer une autre fois en plus de détails sur ces charmans petits personnages. Il pleut souvent et fait assez frais, ce qui m'enchanté pour les troupes. 1000 choses a Victoire je n'ai plus le tems de lui écrire. Adieu, comptez sur l'amitiéde

Votre très attachée

Louise.

Bude ce 10. Juin 1809.

Chère Victoire!

Votre lettre du 2. m'a rendue joyeuse et triste a la fois par les nouvelles que vous avez bien voulu m'y écrire, et je ne peux assez vous en temoigner ma reconnaissance. Je vous prie de prendre garde aux bulletins qu'on imprime, tantot de Kollowrat ou de Chatelaire, la plupart sont faux et l'Archiduc a donné les ordres les plus severes contre ceux qui ont l'effronterie de faire imprimer des mensonges.

Tranquillisez vous sur la Pologne, il y avoit des insurgés, mais pas de Galicie, de la partie qui appartient au Roi de Saxe, mais le Feldmarschall-Lieutenant Schaueroth les a repoussés. Les voleurs turcs, sous les ordres d'un maréchal français qui marchaient contre Peterwardein, l'ont aussi étés, après avoir commis bien du dommage et des cruautés, le Pacha, instruit de ce désordre, pour marquer la bonne intelligence qui régné avec nous a fait empaler de 200. hommes toujours le 5^{me} et paie pour chaque gros qu'ils ont pris, 4. pieces de 20. Vendredi nous eûmes la bénédiction des drapeaux du Torontaler Comitât a la tête de l'insurrection étoit le Général Csekonitz, nous étions sous une tente, il y avoit un terrible courant d'air après la messe que dit le Primas eût lieu la cérémonie, nous mîmes chacun un cloud, nous eûmes l'heure a 7^{1/2} et attendimes jusqu'a 10. nous trouvames ce tems mortel, car de 20. personnes que nous sommes a table, 18. avoient l'estomac derangé a la suite d'une cremonade que nous avions bû au souper précédent, vous jugez comme c'étoit agréable. En revenant Maman se fit porter la traine par le laquais, ce que voyant Alvinzi, plein de bonne volonté, se précipite, prend la traine par les plis, tire la robe et lui soulève les jupons jusqu'au gras de la jambe. Maman répétoit toujours: »aber was machen Sie, Alvinzi?« — »Nur meine Schuldigkeit« — war die Antwort, comme cela elle dut aller jusqu'a l'escalier, vous pensez comme

nous nous en amusions, il n'étoit pas possible de ne pas rire, pendant ce tems le vent se mit dans le manteau de l'Oncle Rodolphe et le tourna tellement qu'il dût s'accrocher au Comte Laurencin pour ne pas tomber de tout son long.

Adieu je n'ai plus le tems de vous écrire, a Maman bien des belles choses, croyez moi pour la vie

Votre affectionnée Amie

Louise.

Erlau ce 17. Juin 1809.

Chère Victoire!

Je ne vous écris que peu de mots, pour vous annoncer par une voie sûr que nous sommes arrivés ici hier soir, a 7. heures, en bonne santé par une raison bien triste, qui est la défaite de notre Oncle Jean, cependant elle n'est pas a beaucoup près aussi terrible qu'on le disoit, il a encore des troupes. Priez bien Dieu de nous accorder plus de bonheur, mon Père le mérite. Je remercie Maman de sa description de Bolerász, je l'ai lue avec bien du plaisir. mais je veux aussi savoir son ameublement, écrivez-le moi. Vous avez bien raison de plaindre les Viennois, ils auront bien souffert, n'auront pû se rejouir qu'en secret de notre victoire, ce qui me console c'est qu'on ne dis que du bien du Gouverneur Andréossi, il est poli,

bon et prend garde a ce que les habitans ne soient pas opprimés. Adieu, écrivez-moi bientôt, je suis pour la vie

Votre affectionnée Amie

Louise.

Erlau ce 28. Juin 1809.

Chère Amie!

Je vous remercie de toutes vos lettres, dont je relis chacune une douzaine de fois, j'avois si peur que dans la confusion de notre départ de Bude celle ou je vous écrivois que nous partions ne vous soit pas parvenue. Ayant si peu de tems a moi je suis privée du plaisir de répondre a chacune sèparément. Nous avons de bonnes nouvelles de Papa, mais pas autant de celles de l'Archiduc Louis, il a une maladie lente depuis plus de 6. semaines, insignifiante en elle-même mais qui pourroit devenir dangereuse, d'autant plus qu'il ne se ménage pas, reste toujours dans le camp, pour ne pas perdre d'être présent a une 2^{de} bataille comme celle d'Aspern. Je vous envoie des bulletins, ils pourront mieux vous expliquer que moi ce qui s'est passé a l'armée d'Hongrie la plupart ne disent rien, je vous les envoie seulement pour que vous restiez au courant, en avez vous lû un du Prince Albert? Comme vous, nous vivons dans les angoisses continues et je n'ose me fier a aucune nouvelle. Du reste tout est tranquille. Chatelaire a délivré le Tyrol, est

a Laibach, dans la Carniole, il n'y a pas de Français. Je vous assure que j'envie a ma soeur Leopoldine, le peu d'effet que lui font nos malheurs, elle en vivra d'autant plus long-tems, elle s'amuse a élever un Wiedehopf, il est superbe et très aprivoisé, elle le porte au jardin ou hier il étoit au moment d'être croqué par un chat. Mes frères et soeurs sont heureusement arrivés a Cassovie, les chemins étoient si mauvais qu'ils employèrent 8. heures pour faire une poste, que Dieu nous préserve de ce voyage. Je suis très bien logée et quoique je n'ai pas de maitres, éxépté celui de dessein, je ne m'ennuie jamais un moment. Les environs d'Erlau sont charmans, tout y est meilleur marché qu'a Bude la ville est assez jolie, il y a beaucoup d'églises, un Lycée et un Observatoire astronomique, il y a plusieurs antiquités, comme la vieille forteresse, un bain turec et la tour d'une mosquée, sur laquelle je me propose de monter. Cependant Erlau me paroît être pour nous, ce que la Sibirie est pour les Russes, nous y sommes relegués, n'entendant que peu de nouvelles du reste du monde, de ce qui nous intéresse, et qui employent des siècles pour nous parvenir, ce qui manque, ce sont les livres heureusement que j'en avois apporté de Bude. Il y a eû une petite allarme a Bude, on craignoit qu'un petit corps de Français y viendroit mais tout est de nouveau tranquille. Quoique Maman soit toujours souffrante et foible, ce qui ne pourroit changer que

s'il venoit de bonnes nouvelles, nous avons le soir grand jeu et appartement chez elle, 3.—4. tables a jeu, les personnes sont: la famille, toutes les dames et cavaliers, je crois que c'est fort bon pour nous, que nous nous y accoutumions. Adieu chère amie, Madame Schweiger qui part veut se charger d'une lettre pour Papa. Croyez a l'amitié sincère de votre

très attachée Amie

Louise.

Erlau ce 8. Juillet 1809.

Chère Amie!

C'est avec bien du plaisir que j'ai lû les nouvelles que vous m'apprenez par votre lettre du 25., je vous prie de continuer de cette manière et elles seront les bienvenues. Je trouve aussi que nous sommes dans un état fiévreux, j'en ai tous les jours un paroxisme et je vais vous en citer un exemple. L'autre jour l'Oncle Rodolphe et moi regardons par la fenêtre, nous entendons un grand bruit des claquements de fouets, une voiture très pesante, attelée de 6. chevaux entre dans la Cour, nous nous écrions: voilà l'Oncle Renier, il apporte la nouvelle d'une grande victoire, tout le monde court, s'agite, quelqu'un descend l'escalier et qu'est-ce qu'on voit? La voiture de voyage du Prince Kaunitz qu'on éssaye, au lieu de mon Oncle 2. sales postillons étoient assis au fond du carosse,

je vous assure qu'à moitié j'enrageois et à moitié je pleurois. J'attends avec impatience une lettre de vous ou de Victoire avec des détails sur le bombardement de Presbourg dont je plains les habitans. d'autant plus que leur ruine est l'effet d'une pure malice qui n'est en rien avantageuse à leurs ennemis. Papa et mes Oncles y étoient dans le moment du bombardement, le 27; je crois que les Français le savoient et c'est pourquoi il a eû lieu. On nous a écrit de tout, excépté de Papa, pensez l'angoisse dans laquelle je me suis trouvée, comme la nuit qui a suivi ce triste jour m'a parû mortellement longue, enfin on a sù depuis qu'un moment avant qu'une bombe de 62. livres ait percé la chambre de Papa, il étoit allé au jardin du Primas, que l'Oncle Jean étoit rentré dans la ville et que l'Archiduc Louis, qui étoit aussi à l'entrevue et est sérieusement malade depuis des semaines, étoit retourné au quartier-général. Je souhaite que votre prophétie se réalise et que la maison d'Autriche se relève de la décadence dans laquelle elle est plongée dans ce moment, mais je ne sais quel instinct secret m'en fait douter et j'ai déjà eû plusieurs fois envie de croire que nous approchons de la fin du monde et que celui qui nous opprime est l'Anti-Christ. Je vous prie de vous moquer de moi mais tant et toutes sortes de pensées m'obsédent. Vous me demandez si j'ai le même logement qu'il y à 4. ans, je l'ai regardé de près et vous dirai qu'oui, mais il est plus mal meublé, mes

femmes ont une grande chambre et moi celle qui est toute de boiserie, j'y dors et m'y tiens toute la journée, tout mon ameublement consiste en une table, ou je travaille, écris, dessine et une autre que la Comtesse transporte ou elle va, un lit, 2 canapés déchirés et 4. chaises, tout rempli de bien vilaines punaises. Leopoldine a tout comme moi. Maman et mon frère qui sont au 2^e étage sont un peu mieux logés, mon Oncle Rodolphe a pour lui seul 10 chambres qui n'ont qu'un seul inconvénient c'est qu'il n'y a qu'une table qu'il traîne toujours avec lui et quand ses chambellans doivent écrire quelque chose, c'est sur le piano ou par terre. Je vous assure que pourtant je suis contente si nous restons ici, c'est comme une maison de campagne; a 3. heures on est réveillé par les cochons qu'on mène au paturage et au grenier de la maison ou habite l'Oncle, il y a bal toute la nuit. Nous faisons journellement de belles promenades, l'Archevêque nous a menés dans une de ses terres nommée Jarkan, ou il y a des étangs de truites et une cascade naturelle, je trouve que ce vallon ressemble a celui de Baden, seulement il faut s'y promener sur des rochers presque impraticables ou dans le ruisseau, la Comtesse choisit ce dernier, ma soeur, l'Archevêque et moi le premier. D'autres fois nous allons dans les vignes et comme je suis devenue tout a fait hongroise je puis parler avec les paysans, j'achete des cerises. Adieu, dans vos instans oisifs, pensez a celle qui ne cessera d'être

Votre affectionnée Amie

Louise.

Erlau ce 13. Juillet 1809.

Ma chère Victoire!

Je vous remercie bien des fois pour vos chères lettres du 1. et 5. d. c. qui m'ont fait bien du plaisir. j'y aurois répondu plutôt mais l'incertitude dans laquelle nous flottons m'en a empêché, bien qu'à mon grand regret. Je vous avoue que la peur que mes lettres tombent au pouvoir des Français m'a aussi retenu, car bien que je n'écrive pas de secrets de Cabinet, l'exemple de la Reine de Naples m'a frappé, car vous saurez que toutes celles qu'elle a écrit a ma tante Totó, ont paru dans le Moniteur et elles ont été sûrement bien changées, car elles ne contenoient que des injures contre l'Empereur Napoléon, ce que Grandmaman n'a sûrement pas écrit. Je suis bien fâchée que vous ne receviez pas toutes mes lettres et ne sais y remédier, car je n'ai d'autre occasion que la poste qui part journellement et j'ai tout lieu de me plaindre du maitre de poste, on ne peut risquer de lui envoyer une lettre l'après-diner, il est toujours ivre et j'ai eû la maladresse de le faire plusieurs fois. Vos détails et copies de lettres m'ont vivement intéressée, surtout celles de Presbourg, cette pauvre ville m'intéresse tant par son malheur. Les bombes qui sont tombées dans la ville ont causé a Monsieur Eszterházy-Roisin la perte de son plus jeune enfant. Sa nourrice l'alloitoit, lorsque la bombe tomba dans la chambre,

elle en fût si éffrayée que l'enfant prit des convulsions et mourût. On nous a écrit de Vienne que la pauvre Comtesse Kaunitz a perdû ses 2. frères, le général et le Colonel Weissenwolf, le premier, est resté sur le champ de bataille et le 2^a est mort a la suite de sa blessure, qui étoit très légère, mais il a eû la Mundsperre. Madame d'Inzaghi et la pauvre Toni Hohenwarth ont aussi perdu un frère et le beau-frère de la Tapp, le Baron Colonel Fürstenwärther est mortellement blessé. La lettre de l'Ambassadeur d'Espagne m'étoit déjà connue, et je vous avoue que je n'y ai pas grande confiance, car Monsieur Guardachi a dit des choses si extraordinaires a Bude, des prodiges de valeur de ses compatriotes, que je le soupconne de mentir. Il y a près de 8. jours que nous ne savons si Tyrnau est occupé par les Français ou non, si la bataille est gagnée? Cette nuit Rudnyansky est arrivé et a apporté d'assez bonnes nouvelles, je ne sais si elles sont sûres, mais quoique je crois que vous les saurez, je ne puis m'empêcher de vous les écrire. On raconte, que le 9. il y a eû une nouvelle affaire, ou nous avons battû totalement les Français, que nous les avons repoussés dans la Lobau, que le Comte Magdebourg avoit par sa nouvelle machine brulé le pont qui est entre la Lobau et le Danube, et qu'ils sont enfermés dans l'île, je trouve la chose si miraculeuse, que je n'ose y croire; je n'ai appris cette nouvelle que ce matin, car ayant fait mes dévotions,

Maman n'a pas permis qu'on me le dise, parcequ'elle m'auroit causé une terrible distraction. Nous attendons avec grande impatience la confirmation de la victoire, car cette nouvelle avoit été apportée à Pesth et Komorn par 3 estaffettes de particuliers, qui les ont envoyées de Presbourg. On dit que les Français ont été bloqués a Holitsch, je ne voudrois pas que ma lettre leur tombe en main, c'est pourquoi je ne l'enverrai que demain. Je crois qu'ils seront punis, car ils s'attirent vraiment par leurs cruautés et sacrilèges la malediction du Ciel. Vous saurez qu'en Tirol ils ont jeté les prêtres au feu et qu'a St. J . . . ils ont jeté les hosties afin voler le ciboire et lorsque le Curé vint pour les ramasser, ils les écrasèrent avec les pieds; c'est inoui. Je déplore extrêmement la perte que nous avons faite dans la bataille du 5. de Nordmann, c'étoit un de nos plus valeureux généraux, il est resté mort ainsi que Peterl Vecsey. Le Comte Metternich étoit au moment d'être tué par les Français, ils voulurent le remettre a notre cour près de Neman, ils l'accompagnèrent avec ses 3. voitures et un escadron de dragons et cuirassiers; l'insurrection crût que c'étoit une attaque, on commença a tirer, de sorte que 2. balles tombèrent très près de sa voiture. On a eû quelques nouvelles de Vienne, qui racontent quelque chose de drôle, on parloit un moment d'emmener le Prince Metternich comme ôtage. Il dormoit encore lorsqu'on vint lui annoncer un Officier français qui l'aborde en lui

disant: Monsieur vous partez en une heure pour Paris, il ne vous arrivera rien, on connoit vos mérites, vous avez souvent rendu de grands services, comme général, a la maison d'Autriche, on connoit vos talens, votre esprit, vos campagnes. L'autre s'excusoit en disant: je n'en sais rien, je ne l'ai jamais été; fausse modestie, étoit la réponse, et je ne sais comment il fit mais le Prince resta a Vienne. Je trouve que ce discours est bien plaisant pour ceux qui connoissent la personne dont il est question. Il y a Opéra italien a Vienne, Crescentini y est de même que Talma, la Tomeoni chante dans la Molinara et elle fait fureure, il y a aussi des farces françaises ou tout se porte, mais je ne le trouve pas agréable, car au manége et dans les salles de redoute il y a des hopitaux. Nous avons de bonnes nouvelles de mes soeurs et de Papa, il étoit a Ernstbrunn avec mes Oncles Louis et Antoine. Je voudrois que l'insurrection et l'armée de mon Oncle Jean délivrassent Vienne, j'en aurois une extrême joie, ce seroit une emplâtre pour toutes les afflictions qu'il a souffertes et son âme y trouveroit sa plus douce récompense. A 8. heures nous sommes toujours en compagnie chez Maman, elle consiste en: Maman, mes deux Oncles, nous trois; le Comte et la Comtesse Alheim, Julie, la Comtesse Lazansky, Edling, Kaunitz, Hager, Laurencin, Pálffy, Nadasdy, Joseph Eszterházy, Schweiger et Troyer, nous jouons toujours a l'hombre et causons. Maman a fait cet arrangement pour nous

distraire et j'en suis charmée. Charles Schwarzenberg étoit déjà a la dernière affaire, vous pouvez vous figurer la joie qu'il en a eû. Maman est toujours souffrante, elle prend continuellement des vésicatoires ce qui l'affoiblit sûrement trop, je vous assure que quoique j'ai eû mal aux yeux a Bude et ici pendant 4. semaines, je n'en ai rien dit, car si j'avois lâché une seule parole a Thanhauser sur ce sujet, paf, voilà le vésicatoire appliqué derrière l'oreille et sur la nuque. Leopoldine fera Dimanche sa première communion, c'est un grand jour dans la vie, c'est Maman qui l'y prépare. Elle nous rend bien heureux car elle a décidé aujourd'hui de faire venir François et mes soeurs de Cassovie, j'en suis bien charmée après une si longue séparation, et puis mes coffres reviendront, ou il y a mes livres, j'en manquois tout a fait, comme de toutes sortes de choses; mais surtout l'Oncle Rodolphe qui n'avoit qu'un seul habit. J'entend le Comte Edling m'appeller pour diner, répondez moi bientôt. Je suis a jamais

Votre affectionnée Amie

Louise.

d'Erlau le 30. Juillet 1809.

Très chère Amie!

Je vous suis bien reconnaissante de toutes vos lettres dont le Nr. 17. m'est aussi parvenu par un Courier qui venoit de Komorn. Je deplore comme

vous cette trêve, justement dans ce moment où l'on n'en avoit pas besoin, elle nous donne un petit moment de repos, on dit la paix sure et on assigne l'endroit où se rassemblera le congrès, mais comme ce sont des nouvelles de Pesth, je n'y attache pas foi, je souhaite seulement qu'il soit éloigné de l'endroit où Maman et nous séjournons, car je craindrois alors une visite et je vous assure que de voir cette personne me seroit un supplice pire que tous les martyres, et je ne sais si cela ne lui viendrait pas en tête. Je souhaiterois que le bruit soit vrai que nous avons été à Teschen voir Papa, hélas il ne s'est pas réalisé et vous pouvez vous figurer la douleur que j'ai d'en être séparée pendant près de 4. mois, n'ayant pas de chance (si la paix ne se fait pas) de le revoir de sitôt, d'autant plus que Maman qui est allée le rejoindre, m'a ôté la dernière espérance à ce sujet, par son voyage. Cette dernière séparation m'a extrêmement coûté, j'avoue que je n'en avois jamais conçu la moindre idée, elle formoit ma seule consolation durant ce triste tems, je me suis fâchée, attristée sur ce projet et dois pourtant reconnaître qu'à sa place j'aurois absolument agi de même. J'ai eû de ses nouvelles de Hatvan, elle se portoit assez bien et avoit trouvé des chemins horribles, elle comptoit arriver hier à Komorn. Tous les états autrichiens doivent payer aux Français une contribution de 200 millions, c'est énorme, le Comté de Görz doit donner un million, et sur les

instantes prières des pauvres habitans Napoléon a eù la générosité de leur en donner 100.000 livres de sorte que leur malheur est le même. Je suis charmée que votre terre ne soit pas dans la ligne de démarcation, car elle auroit étée intièrement ruinée; la Comtesse Traun-Altheim est presque ruinée, les Français ont pillé Bockfliess, brûlé Schweinbarth et Bisamberg, je la plains bien. ceci est sur, car elle l'a écrit elle même a quelqu'un d'Erlau, je trouve cela une vraie guerre a la manière des Huns. Je ne suis pas votre conseil de chercher de bons chemins, et je vais faire ma confession. Comme je vais toujours dans les vignes sans que ni la Comtesse ni moi ne connoissions le chemin, il arrive quelquefois que nous venons a des rochers escarpés, de sorte que ma soeur et moi sommes tombées dans un fossé, sans nous faire de mal. L'autre jour il est arrivé quelque chose de plus drôle encore Maman et mon Oncle sont allés promener dans le petit jardin au clair de la lune, de la fenêtre ou nous étions nous les voyons tout a coup disparoitre, au bord d'une colline, nous y courons et que voyons nous! L'Archiduc et Maman etendus sur le nez, qui n'avoient pas vû la colline et étoient roulés sur le gazon, il s'entend qu'ils ne s'étoient rien fait, le gazon étant mou, il a fallû chercher les souliers de Maman qui avoient volé par dessus sa tête, cette aventure de même que la suivante, nous a bien fait rire. Je veux entrer dans le salon, m'embarasse dans ma robe et au

lieu de saluer toute la compagnie, je me trouve sur mes genoux; j'ai le bonheur de ne jamais me faire bien mal. Erlau est si solitaire qu'un désert. Demain nous aurons un petit gouter que nous donne l'Archevêque sur une de ses terres a une 1/2 lieue d'ici, toute notre famille y sera rasssemblée. Je rend graces a Dieu que vous vous êtes décidée a aller a Tyrnau vous y serez mieux qu'à la campagne. Je suis heureuse que mes frères et soeurs soient ici, après une absence de 2. mois, je les ai trouvés tous maigris, il me semble que l'air de Groswardein qui est très malsain, en est cause. Leopoldine a fait sa 1^{re} communion avec la plus grande ferveur, Marie la fera prochainement, ceci a interrompû les leçons, que nous allons reprendre, la Comtesse le français, moi le clavecin, que droit Kozeluch, s'il le savoit? Il croiroit que je suis une maitresse bien impatiente, et bien il se tromperoit j'ai beaucoup de sang froid et si même je perd, quelquefois la patience, du moins je ne lui presse pas les doigts comme il me le faisoit. Nous avons eû une visite charmante, la Comtesse Casimir Eszterházy est venue de Komorn ou elle étoit allée de Presbourg pour nous voir, nous sommes si exilés ici, que c'est une grande joie de voir quelqu'un qui nous distrait. Mille choses aux enfans, j'écrirai a Victoire, croyez moi pour la vie

Votre très affectonnée Amie

Louise.

Erlau le 8. Août 1809.

Chère Victoire!

Je comptois déjà vous faire des reproches sur la négligence que vous mettez a m'écrire lorsque j'ai reçu 2. lettres a la fois qui m'ont fait grand plaisir, me prouvant que vous ne m'avez pas oubliée. Nous nous portons aussi bien, c'est a dire que nous végétons entre l'inquiétude et l'ignorance profonde de ce qui arrive. Je vous remercie pour la liste des contributions, je pourrois vous en citer une plus terrible encore. Les postes vont si mal que les lettres de Maman se perdent, ce qui me fâche d'autant plus qu'elles sont intéressantes. On n'a pas remis le Tirol aux Français, n'en croyez rien, car tout le pays est libre, et armée, j'en suis bien aise. Le Marechal Soult a dû capituler a Oporto avec 16 milles hommes, les braves Espagnols renaissent comme sous la cendre. Ne vous inquietez pas a cause de Bellegarde, il se porte fort bien et est auprès de Papa, je ne sais rien de votre Oncle. J'envie peu aux Dames de Presbourg de danser avec Son Altesse le Vice-Roi. Autant que j'ai eû de plaisir de recevoir tout a coup des lettres de Vienne autant j'en ai aussi de désagréments, mon maitre d'histoire me les ayant apportées qui me prend 2. heures par jour, outre que je dois faire des extraits pour lui. J'ai été bien reconnaissante a ma bien aimée Maman de m'avoir fait venir mon maitre de

dessein, mais pas Monsieur Riedler je m'en serois bien passée; il m'a raconté bien plus que que vous ne saurez. Le pauvre Curé de la Cour est mort a la suite d'un diner chez le Général Andreossy celui-ci se marie avec la fille de Madame de Beroldingen, il occupe mon quartier celui de mon Oncle Regnier et les grands appartemens; les aides de camp sont chez Leopoldine, le quartier de Papa et Maman sont vides; l'Amalienhof est habité; le Prince royal de Bavière logea dans l'appartement du Primas, le Vice-Roi chez le Duc Albert. L'Empereur Napoléon s'est montré une seule fois a Vienne, en passant la ville au galop, il loge a Schönbrunn, c'est là qu'on peut le voir a tous les jours de grande parade il est toujours entouré de ses gardes et on dit le spectacle imposant. Il fait représenter au théâtre de Schönbrunn des tragédies, l'autre jour Phèdre qu'il à écouté avec beaucoup d'attention, Brokman, lui a surtout beaucoup plû, la Weisenthurn a déplû généralement. Au théâtre de la Cour est une troupe française, dont on dit que les acteurs sont pires que ceux de la Leopoldstadt. Toute la ville est pleine de bléssés, il y en a 69.000 et 35 généraux, les Saxons ne veulent plus combattre. Tous les couvens et les hopitaux, de même le Bourg impérial, tout est rempli. Le Provincial des Servites est mort d'une blessure que lui ont fait les Français. A la Schwechat ils ont arraché la barbe aux Capucins, 3 en sont morts à Lanzensdorf, ils ont depouillés et deshabillés les

Franciscains et ainsi nus, les ont chassés avec l'épée a travers tout le Calvaire. Ils se comportent tranquillement a Vienne, on continue a louer Andreossy, il donne toujours ses diners dans le Spiegelsaal, lui assis dans un fauteuil tous les autres sur des tabourets. Jean Liechtenstein est allé a Vienne et a a ce qu'on dit, dit nettement la vérité a Napoléon, qui l'a invité a diner et Champagny a dû servir a table, ceci est sûr. Napoléon a offert une province au Prince Liechtenstein, qui l'a refusée, voulant rester fidèle a Papa, ce que je trouve touchant. Les Espagnols ont pris Madrid, Soult a capitulé avec 16.000 hommes. Ici on parle beaucoup de la paix, je voudrais déjà le savoir officiellement, on dit que nous gardons nos états si nous payons 200 millions, comme c'est une nouvelle de Pesth, je n'y ajoute pas fois, car dans cette ville on me maria avec le Prince de Bavière et personne du quartier général n'en sait quelque chose. Je plains le pauvre François d'avoir tant de dommage, mais personne n'en est exempt, le Prince Eszterházy dépense 3000 francs par jour pour entretenir ces Messieurs.

11. Tous ces jours ci j'ai été empêchée de finir ma lettre, tous les jours j'écris a Maman aprésent que j'ai des occasions, souvent a mes tantes a Palerme, je suis vraiment toute honteuse, et je crains que vous serez fâchée de mon silence. Notre compagnie diminue encore, mon Oncle est parti pour quelques jours il va a Bude voir ses frères ce qui est bien naturel, nous

sommes très délaissées, et pour surcroît de malheur ne pouvons promener, le tems étant beaucoup trop humide. Je suis toute la journée dans ma petite chambre ou je m'occupe continuellement pour ne pas tomber dans de tristes réflexions. T'app vous remercie de votre bonté de lui envoyer des lettres. N'ayant plus rien a vous marquer, je vous répète ce que vous savez déjà, que je suis

Votre affectionnée Amie

Louise.

Erlau ce 16. Août 1809.

Chère Victoire!

Je vous remercie infiniment pour 2. lettres du 5. et 9., soyez sûre que je partage vos angoisses a l'égard de votre Maman, je fais des voeux pour son heureux retour de Vienne, ou l'appellent ses affaires, mais je suis persuadée qu'il ne lui arrivera rien, les Français laissent entrer quiconque veut, et il faut dire que le Général Androssy est très juste et complaisant a cet égard. Ainsi consolez vous sur ce point, quoique je ferois comme vous en pareil cas. Votre mère vous apportera des nouvelles bien intéressantes, mais tristes de vos amis, que je plains les pauvres Viennois, qui sont si incertains sur leur sort, aussi ils écrivent des lettres lamentables. Le Comte Harrach a dû donner un bal a Bruck le 15. et les Français lui ont deman-

dé 16.000 fl. Les Suédois n'ont reconnu l'Empereur de Russie comme successeur du Duc de Sudermanland, mais ont choisi le Duc d'Holstein Sonderburg Augustenburg, gendre du Roi de Danemark; on dit qu'il y aura des Russes au congrès, on nomme même Kourakin, mais comme cette dernière est une nouvelle de Pesth, je ne suis pas encore obligée de la croire. Le 14. le congrès a commencé a Altenburg, le 12 Bubna a été envoyé pour féliciter Napoléon, je suis sûre que celui là fera par politesse, féliciter aussi Maman pour son jour de nom. J'espère, quoique je souhaiterois la voir, qu'elle ne sera pas encore ici, car la colère me dévoreroit si je devois dîner avec un de ses maréchaux. Je crois que vous avez eû Charles Schwarzenberg ces jours-ci a Tyrnau, au moins son quartier-général a dû y être, le 12 ou 13. Votre nouvelle de la mort du Duc Albert ne m'a ni étonnée ni éffrayée, je m'attendois a ce qu'elle soit fausse, mais a son âge et après un coup aussi dur que la dèmission de mon Oncle, elle ne m'auroit pas surprise. le 17. Je n'ai pas eû le tems de finir ma lettre hier, je m'empresse de le faire aujourd'hui pour que vous ne soyez pas inquiète d'un trop long silence. Maman et Papa se portent bien, la première engraisse dans cet air malsain de Komorn, je ne m'en rejouis pas trop, car c'est un signe que sa poitrine n'est pas justement la meilleure; nous nous portons très bien et j'engraisse aussi; l'air d'Erlau me donne un appetit

dont je n'ai jamais eû de pareil. J'ai si peu de tems pour lire que je lis encore toujours la pitié de Delille, qui est belle et touchante les tragédies de Racine Esther, Athalie et Iphigenie je trouvé la 2^{te} la plus belle de toutes. Mais si vous avez des insomnies lisez : Familiengemälde de Lafontaine et vous dormirez, je ne connois pas de roman plus fade, que celui-là. L'Archevêque nous donne des fêtes champêtres, l'autre jour il nous a menés à Tarkau, cette belle promenade avoit déjà une fois échoué et le jour en étoit fixé pour le 15. lorsque nous vimes paroître de gros nuages, la foudre et les éclairs se multiplioient, le tonnerre grondoit, tout menaçoit de gâter notre partie de plaisir lorsque Leopoldine et le Ciel plein d'angoisses commencèrent au même moment a fondre en larmes; la pluie dura jusqu'à a 1. heure. l'Archevêque qui avoit déjà fait tous ses arrangemens étoit au désespoir, enfin le soleil parût et notre caravane se mit en route a 3. heures. Elle étoit composée de 6. voitures; nous trouvâmes le chemin horrible en arrivant a notre but nous dûmes passer un petit ruisseau bordé de tous côtés d'énormes masses de rochers. Tout d'un coup 3. voitures sont arrêtées dans leur marche et les chevaux ne veulent plus tirer, il n'y avoit plus d'autre moyen que de grimper sur ces belles montagnes et je vous assure que j'en ai beaucoup ri. L'Archevêque nous proposa de faire une promenade dans la prairie, mais elle étoit si mouillée que nous

dûmes rebrousser chemin; j'aime mieux marcher sur un chemin glissant que de fatiguer les chevaux, et malgré les instances de tout le monde, j'allois à pied jusqu'à l'endroit où on avoit préparé une pêche pour François, qui s'y amusa à merveille, nous goûtâmes sous un berceau et retournâmes, non sans maintes frayeurs, à la maison. Notre compagnie diminue journellement et n'en devient pas plus gaie. Maman est absente, l'Oncle Rodolphe est à Bude pour voir l'Archiduc Louis, il ne nous reste que Hager et Laurencin. Julie nous a quitté pour toujours elle épouse le Comte Hartig, petit fils de votre feu beau père, on dit que c'est un jeune homme bien solide, j'en suis charmée car il aura une femme remplie de talents, d'esprit et d'une douceur inaltérable. Il ne me reste plus que le tems de vous assurer que je suis à jamais.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Erlau ce 27. Août 1809.

Chère Victoire!

Je vous suis bien reconnaissante de vos vœux pour ma fête et vos 2 lettres, puisse le bon Dieu les exaucer, car alors ces tems orageux finiroient, je vous assure que je n'ai pas encore passé un jour de non si tristement que celui-ci, il est vrai que les bons

habitans d'Erlau et a leur tête l'Archevêque, m'ont donnés de charmantes fêtes, mais comment peut on se réjouir dans ce moment ou notre sort est si incertain et puis, j'aime bien être ici, et j'ai une vraie passion pour la Hongrie et sa langue si harmonieuse, je suis touchée de la manière dont on nous traite, mais pourtant mon coeur penche vers Vienne, le séjour de mon heureuse enfance, j'en suis attirée; tout ce qui me vient de là me cause une douce joie et quoique je ne sois pas minéralogue, j'ai acheté une pierre que l'on m'apporta et qui est une petite pièce du pavé de cette chere ville.

Je suis bien fâchée que votre chère Maman soit empêchée de retourner auprès de vous, mais si la nécessité et son bien être l'y engage, il faut se soumettre vous voyez, je suis dans le même cas, et je ne crois pas revoir, la mienne avant la fin de l'armistice, je m'en prive quoiqu'à regret pour céder mon bonheur a Papa qui en a été séparé si long tems. Je vous prie d'ouvrir mes lettres a Maman, vous y trouverez une a vous de la Tapp et une lettre a la Martin, ayez la bonté de l'envoyer a Maman et de lui écrire mes comissions, je ne voudrois pas que par hazard mes lettres passent dans les mains des Français. D'après les dernieres nouvelles de Vienne le 15. s'est passé assez tranquillement, personne ne regardoit par la fenêtre, il n'y avoit pas de foule dans les rues, aucune voix ne cria vivat. Toute la généralité

est allée a cheval, et il est arrivé le malheur que le Prince de Hessen-Darmstadt est tombé de cheval et les autres allant au galop, ne l'ont point vû et l'ont foulé aux pieds, on le croyoit mort mais il n'a eû que la jambe fracassée. L'illumination étoit superbe, a la Wieden on a illuminé une maison et l'un a fait l'inscription suivante les 1^{res} lettres de chaque mot étoient rouges : »Zur Weihe An Napoleons Geburtsfest« je vous prie de les lire ensemble, en outre il y avoit sur les maisons illuminées quantité de devises qui montroient l'attachement des Viennois pour leur Souverain, par exemple : »Es lebe der Kaiser« sans dire lequel ! O Napoléon, wie gross ist Dein Glanz, lass uns aber unsern lieben Kaiser Franz«. Il y avoit aussi table de 600 couverts, l'État en aura eû une jolie dépense, tous ces Messieurs vivent aux frais de Papa. Un seul excepté, le Prince royal de Bavière qui forcé de loger dans le Burg, s'est fait venir le diner du traiteur, ne pouvant le manger on l'a servi de la Cour ce qu'il à voulu payer, comme on l'à refusé, il a donné 3000 fl. convention aux gens de la cuisine, il se dit toujours malade, on peut s'imaginer pourquoi je voudrois qu'il y eût beaucoup de princes qui ont tant de caractère. Je ne puis rien vous dire des Russes, car je ne sais rien de positif sur ce point, le congrès dure toujours, mais malgré que les 8. jours, dont vous parlez, sont passés, nous ne savons encore rien des résultats. Papa et Maman sont allés s'établir a Totis.

la garnison venant a Komorn et l'air y étant si malsain. Le Primas est aussi malade, j'espère que ce ne sera pas de conséquence. Je vous assure que si les contributions continuent de cette manière, tous les particuliers seront ruinés, j'espère que Dieu prendra pitié de nous tous et finira nos maux, je plains aussi votre Maman qui en souffre aussi tant. Je plains le pauvre Kozeluch de voir son fils blessé, je vous assure qu'il me manque et que je regrette ses leçons, j'essaie aprésent de composer des variations mais comment elles réussiront, je crois qu'elles seront horribles. Il commence a faire froid, et depuis hier, pleut continuellement, je suis bien aise que ce tems n'ait commencé qu'après la fête que m'a donnée l'Archevêque la veille de mon jour de nom et qui étoit charmante. Mous allâmes a une lieue d'ici a Keretsen dans une belle faisanderie qui lui appartient, l'escadron de volontaires du Heveser Comitât étoit en gala, mon frère qui avoit l'uniforme de l'insurrection, leur fit faire plusieurs évolutions qu'ils exécutèrent fort bien. Après le gouter nous revinmes au clair de la lune et trouvâmes, quelle charmante surprise, tout le jardin attenant a la maison illuminé. Il est formé de plusieurs collines sur la plus basse étoit un temple avec le portrait de Maman et des vers; les prairies et les arbres étoient bordés de lampions, 2. pyramides au milieu; sur la plus haute colline étoit un temple avec mon portrait et une superbe harmonie; la fête

formoit un charmant coup d'oeuil, tout le beau monde d'Erlau et des environs se promenoit dans le jardin, j'y restais, contre ma coutume, jusqu'a minuit. Que j'aurois souhaité que vous et tout ce qui m'est cher fût présent. Le jour de la St. Louis mon frère me donna un déjeuner il y eût grand-messe en l'honneur de Maman, nous dinâmes en compagnie, a midi je reçûs les félicitations de la noblesse d'Erlau et après diner je fis une promenade avec mes soeurs, vous voyez comme j'ai été fêtée si mon coeur avoit été tranquille, j'aurois pû bien m'amuser. Je vous plains d'avoir si peu de promenades, nous en abondons, hier l'Archevêque nous a menés a un lieu de dévotion, nommé Saloc, qui est dans les montagnes et charmant, puis il nous a donné un petit gouter dans les vignes. Je suis persuadée que les enfans profitent beaucoup de vos leçons, vous aurez plus de patience que moi, chaque Dimanche je donne encore une leçon de clavecin a Leopoldine mais c'est tout ce que je puis faire. Je chante beaucoup avec Wiesenthal, ce qui me procure d'agréables soirées, rien n'est plus beau que d'entendre le Comte Edling chanter: »che farò senza Euridice,« je souhaiterois que vous l'entendiez. J'entend Riedler qui vient me donner sa leçon de logique. Adieu pour une autre fois.

Erlau ce 10. Septembre 1809.

Très chère Amie!

Je reçois dans ce moment vos 2. lettres du 30. Août et 2. Septembre, comme la poste va inexactement j'en reçois presque toujours 2. a la fois, elles ne m'en font pas moins plaisir et j'attends avec une bien vive impatience chaque jour de poste. Je suis heureuse de vous savoir revenue de Vienne tant pour vos enfants que pour vous, étant sûre que votre santé aura souffert a force de chagrins. Dans ce moment vous saurez déjà la perte que nous et le pays avons fait de mon cher Oncle le Primas, qui est mort le 2. a 9. heures du matin. Il faut vraiment admirer la patience, résignation avec la quelle il est mort, il souffroit horriblement, il avoit une fièvre putride de la plus maligne espèce, gagnée dans l'hospital de Tyrnau, comme il souffroit dans son enfance des nerfs, il a repris d'horribles convulsions qui ont durées par intervalles jusqu'à sa mort, a 22. ans c'est bien triste, quitter tous ceux qu'on chérit. Je craignois que cette perte nous en feroit faire une seconde sous peu, car le Primas étoit le frère favori de Maman, celui avec lequel elle étoit le plus dans son enfance; la seule pensée de ce malheur me fait frémir, mais Dieu qui protège les pauvres enfans et entend leurs innocentes prières a retenu en vie une mère si chérie, je considère comme une grande grace que Maman étoit précisément

malade et alitée lorsque son frère est mort, ce qui l'a empêchée de le soigner dans cette maladie si contagieuse, la pourpre étant sortie après la mort. Partout où il y a des soldats régner de si affreuses maladies, à Totis il y a 2. hopitaux seulement des gens de la Cour, surtout de l'écurie, c'est éffrayant. Je suis inquiète pour votre santé, Victoire me mandant qu'il y a des hopitaux à Tyrnau, sortez bien vite de ce lieu infeste et préservez vous des maladies. Jusqu'aprèsent nous sommes épargnés, on parloit d'établir des hopitaux aussi à Erlau, même dans la maison où logeoient mes soeurs, mais on l'a défendû. Nous nous portons bien et vivons tristement, ce qui est analogue aux tems présens, je ne chercherais même pas d'avoir d'autres amusemens que la promenade. Je voudrois que Monsieur de Champagny pense comme il parle, mais j'en doute fort, car il est reconnû pour être extrêmement faux et rusé, ce qu'il cache sous le manteau de la simplicité, j'avoue que j'ai une aversion pour lui. Je vous remercie d'avoir pris des informations sur mon quartier, je suis bien aise qu'il soit vide, je crois qu'Andreossy pense bien pour nous et je compte beaucoup plus sur lui que sur Champagny. C'est encore une preuve, de l'excellent caractère de Madame de Kuenburg d'avoir refusé le billet d'entrée à l'Opéra, on dit qu'aucune Dame n'y va, mais en revanche beaucoup de la 2^{de} noblesse. On écrit depuis quelques jours de Viemme, que la disette augmente

de nouveau, les habitans manquent souvent de pain, la garnison a été renforcée de beaucoup. Je suis charmée qu'on ait diminué la surcharge de la maison de votre fils; le pauvre Archevêque a été ruiné, on lui a pris son argent, sa vaisselle, ses vins, de sorte qu'il n'avoit absolument rien, mais Nathan Arnsteiner lui a offert de lui prêter autant d'argent qu'il voudroit, refusant d'en prendre des intérêts, c'est bien beau. Je suis bien fâchée de ne pouvoir vous procurer une occasion pour la Sicile mais je n'en ai moi même aucune, les ports de mer étant au pouvoir des Français. Les Anglois font beaucoup de débarquemens et d'éruptions en Allemagne, et a Naples, et les affaires d'Espagne vont mal pour Napoléon, c'est tout ce que je peux vous mander, car ici nous sommes très ignorans dans les nouvelles politiques. J'apprend que vous allez a Vienne, avec plaisir et peine, vous y êtes en cas d'hostilité tranquille, mais si vous y allez, je n'oserai vous y écrire, a moins que la paix ne se fasse, de peur que mes lettres restent en mains ennemies, s'égarerent. Je vous prie de me mander bientôt votre arrivée a Vienne, et si c'est possible, par une voie sûre, de m'envoyer ce que j'ai commandé a Toinette, si vous trouvez des occasions très sûres, écrivez moi de mon côté, si quelqu'un part pour Vienne, je le ferai aussi. J'ai appris que vous n'aviez pas eût de bonne moisson sur vos terres d'Hongrie j'en suis bien fâchée, celle d'Erlau a été excellente, la plupart des épis contenoit

au delà de 30. grains, ce qui est enorme pour ce pays, mais le vendange n'offre pas un si beau coup d'oeuil, il pleut continuellement, ce qui fait pourrir les raisins, quoiqu'il fasse bien chaud. Je trouve bien naturel que le clavecin n'ait pas été dépaqueté, Victoire jouira bientôt du plaisir de reprendre des leçons du bon Kozeluch, tandis que je joue sur un clavecin, a se casser les doigts, je voudrais que l'utilité de ses leçons rejaillisse sur moi; n'est-ce pas trop d'égoïsme? Adieu ma chère amie, je vous quitte pour aller a mon occupation favorite, écrire a Maman. Croyez que si aussi je ne puis vous écrire ni recevoir de vos lettres, et en quelque lieu que vous soyez, je penserai toujours a vous et serai pour la vie avec la plus tendre amitié!

Votre très affectionnée amie

Louise.

Bude ce 24. Ottobre 1809.

Chère Amie!

Vous me gronderez un peu de ce que je vous remercie si tard pour vos chères lettres, dont je n'ose prononcer le nombre, mais je ne puis m'excuser que par les raisons que je vous ai mandées dans ma dernière lettre et que vous aurez sûrement approuvées, soyez sûre que je m'en dédomagerai d'autant plus aprésent que la poste est rétablie, et que j'emploierai le moindre petit moment libre pour vous écrire. Que

Victoire aussi me pardonne, et tourne toute sa colère contre les Français qui m'ont empêché de lui répondre, ce que je ferai incessamment. J'ai partagé bien vivement tous vos chagrins et inquiétudes, rapport a vos affaires et a l'affreuse incertitude dans laquelle vous avez vécu. Je ne cesse de rendre graces a Dieu de nous avoir rendu la paix, quoique je sois persuadée qu'elle est désavantageuse, mais quand on est préparé et résigné pour tout, elle procure pourtant un peu d'adoucissement. J'ai été bien inquiète pour votre santé, et n'ai pu être tranquillisée que par les nouvelles que m'en a donné Victoire, oserais-je renouveler le reproche que vous n'en parlez que trop peu. Vous saurez déjà que Maman est a Bude depuis 15. jours, mais hélas sa santé est loin d'être aussi bien que mon coeur le souhaiteroit, il n'y a aucun danger, elle ne souffre pas de la poitrine mais des nerfs, surtout depuis la mort du Primas, qui lui en a causé de forts accès, ainsi que des évanouissemens, elle ne veut rien prendre pour les calmer, depuis quelques accès de fièvre tierce, sa santé s'est améliorée, le medecin qui reconnoitroit son mal seroit bien habile, car il est très compliqué, un jour elle est si foible qu'elle ne peut pas faire 3. pas sans se trouver mal, et hier elle dansa une écossaise qui dura plus d'une 1/2 heure. Lors de mon arivée a Bicske, je suis bien frappée de la maigreur et foiblesse de Maman. Vous vous étonnerez de la phrase: »lors de mon arivée a Bicske«;

oui j'y étois chère amie, et c'est encore elle qui sait rendre heureuse tout ce qui l'entoure, qui me procura cette joie, car j'y aie vû le meilleur des pères. Pensez qu'il ne savoit pas que je viendrois, et je ne me doutois pas de son arrivée, aussi mon bonheur fût au comble, lui m'aura trouvé bien maïse, car au lieu de lui répondre, j'ai commencé a pleurer, le saisissement m'avoit coupé la parole et toutes nos souffrances passées se présentèrent a mon esprit en le revoyant. J'espère que nous aurons le bonheur de le revoir bientôt a Bude, et que la paix, qui réunira tous les individus de chaque famille, nous aménera les nôtres. Lors de mon arrivée je ne trouvois que mes soeurs, et mes Oncles Rodolphe et Reniér, ces jours ci vint l'Oncle Antoine de Totis, il y a peu de semaines Maman, que je n'osois voir qu'après les 6. semaines de contumace et l'Oncle Louis qui vient pour rétablir sa santé qui a extrêmement souffert de la guerre. Nous nous portons tous bien, grâces a Dieu, hormis des rhumes que nous gagnons par la variété des températures, car la chaleur qui régne dans les chambres de Maman est, si je dois me servir de l'expression de François: »wie in einem Ziegelofen, wo das grosse Feuer brennt.« Je suis charmée que vous vous portez bien, je crains que nous ne nous reverrons pas de cet hiver, il y a peu de probabilité que nous retournions a Vienne avant le printemps, car le Burg ayant été habité ne sera pas propre et puis on dit qu'il y a

tant de malades, il est vrai que nous en avons ici au delà de 15.000, et que l'on rencontre partout des chariots avec des soldats morts, ce qui est un bien triste spectacle.

Il faudra nous dédomager de cette longue séparation par notre exacte correspondance. J'ai eû bien du plaisir d'entendre que Victoire a recommencé à dessiner, pensez que mes Oncles qui sont d'excellens peintres et mon maître m'ont tellement tourmentée, que j'ai dû prendre la résolution de peindre a l'huile, j'y ai tout de suite pris du goût, je peins un paysage bien triste, qui me plaît par cette raison, c'est le lieu de sépulture de la Palatine.

Elle est dans un caveau obscur, éclairé par une petite lampe, au dessous du tombeau est une chapelle, ou on célèbre l'office divin les jours de fêtes; le Palatin y entretient un Pope, qui est russe, le trésor y est très beau et les ornats sont faits des robes de feue la Palatine, la chapelle est entourée d'un petit jardin, cultivé par le prêtre, est situé entre des collines arides, ce qui augmente la tristesse du lieu. Lorsque j'aurai achevé ce tableau, je peindrai un portrait, celui du Comte Edling, je vous vois dire: l'original n'est pas beau, et je répond que c'est justement dans le laid qu'on peut bien étudier l'art de la peinture. Je crois aussi que le séjour de Baden n'aura pas été brillant cet été et je suis parfaitement d'avis avec vous, que la connaissance que vous y avez faite est charmante,

car Madame Nogarolla et sa fille Appony le sont, et de très instruites et distinguées personnes, j'ai aussi entendû beaucoup de louanges sur la Reine de Bavière et la vice-reine, et je voudrois vraiment les connoitre, je trouve que cette dernière a un bien triste sort et une triste perspective, ce qui me la rend doublement intéressante. J'espère, que votre maison n'aura pas souffert de l'explosion, toutes les vitres auront été cassées, au bourg la Reichskanzlei a beaucoup souffert. Je vous prie de dire de ma part a Kozeluch qu'il me manque bien, mais que je suis persuadée qu'en pensant a nous, il se figure que j'ai oublié tout ce que j'ai appris pendant 10. ans et que je ne regarde même pas le clavecin. Mais il se trompe; car je joue tous les jours 1 heure et même plus, et j'ai étudié toutes les sonates de la Comtesse Uhlefeld. Je le remercie de son souvenir et le prie de m'envoyer, avec les autres commissions, quelques unes de mes notes qu'il a chez lui, je lui en laisse le choix, et de m'acheter, »Jadin« duo pour 2. Pianoforte, dédié a Madame Bonaparte, je crains que ce dernier nom l'empêchera de le faire, malgré cette dédicace je ne puis que trouver la composition charmante. Il s'etonnera que je demande quelque chose pour deux pianos, mais il faut que je l'explique a tous deux, nous avons presque journellement musique, quelquefois j'accompagne l'Oncle François qui chante, d'autres fois nous jouons a 2. clavecins, l'Oncle Rodolphe et moi, ou je joue a 4. mains avec

l'Archiduc Louis, et j'ai joué, je me hazarde de le dire, avec succès, la grande sonate de Heibelth, pour le Piano et la harpe. Je ne comprend pas comment je puis faire tout cela sans maitre, mais je l'attribue a la peine qu'il s'est donné avec moi. Maman aime beaucoup que nous fassions de la musique chez elle, trouvant que cela calme ses nerfs. Toutes mes promenades se bornent au jardin et au rempart, le reste du tems que me laissent mes leçons, je le voue a Maman, ce qui est une occupation bien douce pour moi. Il ne me reste qu'a vous assurer des sentimens avec lesquels je serai toujours etc. (suit la liste des commissions).

Votre très affectionnée amie

Louise.

Bude ce 18. Septembre 1809.

Chère Victoire!

Si ma lettre du 2. de ce mois a pû vous faire plaisir, vous pouvez être persuadée que celle dont le Kammerheizer de mon Oncle a été le porteur, ne m'en a pas causé un moindre, quoiqu'elle fût de bien vieille date. La 1^{re} pensée qui me vint a l'esprit, après en avoir fait la lecture, fût malicieuse et si je ne connoissois pas votre patience et indulgence, je ne me hazarderois pas de vous l'écrire, c'est; Victoire aura été bien jalouse que le bonhomme Hossas n'ait

apporté qu'une lettre pour sa maman et aucune pour elle, mais n'attribuez pas a ma négligence qui auroit pû produire cette petite jalousie, mais aux mauvais chemins et courriers, car je vous avois écrit le 1^{er} et a votre chère Maman le 7. La maladie de mon Oncle François nous a séparés de Maman, qui le soigne, vous saurez qu'il a la rougeole, quoique ce mal n'est pas dangereux, ayant déjà perdu un frère, Maman s'agite pour celui-ci. Tout le monde qui la voit s'accorde a dire qu'elle va mieux et qu'elle sent l'horrible chaleur qui regne dans ses chambres, ce qui, a ce que je crois, est un signe de guérison. Papa jouit de la meilleure santé, il me mande dans sa dernière lettre qu'il va de Totis, ou il est, a Stuhlweissenburg, il y est déjà depuis Jeudi, ou toute l'insurrection de la Theiss fera des manoeuvres, si l'horrible tems qui est, depuis 2. semaines, ne l'en empêche, après cela elle sera dissoute et chacun retournera dans son comitat. Je crois que vos voeux seront exaucés et que Papa viendra bientôt a Vienne, mais je vous prie de ne pas encore le croire car je ne fais que répéter le bruit qui en court a Pesth et Bude, si vous avez le bonheur de voir Papa plutôt que nous, je vous envierai bien, car je crains qu'il ne viendra de sitôt a Bude. 21. Ma lettre n'étant pas partie, je la rouvre encore une fois pour m'entretenir avec vous. Aujourd'hui Papa est attendû a Presbourg. Je voudrois assister invisiblement a son entrée dans Vienne et voir toutes

les marques d'attachement que les bons Viennois rendront a leur Souverain qui le mérite aussi tant. On dit qu'il se fera aprésent une grande reduction dans l'armée et que l'on dissoudra 18 régiments; ce ne sont que des on dit. Il régne ici beaucoup de maladies épidémiques et il y a 30.000 soldats malades, vous pouvez vous figurer comme ils infestent la ville, on prend des mesures sérieuses pour empêcher la propagation des fièvres putrides et autres maladies. Dans ce moment je reçois votre lettre du 16. novembre, que j'ai lue avec bien du plaisir et par laquelle j'ai appris avec peine que vos maisons étoient encore tellement surchargées de Français, j'espère que dans ce moment vous en serez entièrement délivrés, car tout le monde s'accorde a dire qu'ils sont partis avant hier. Je voudrois pouvoir, comme vous, garder le silence, toute ma vie, sur la politique, car j'ai entendû assez et même trop sur cette matière pendant cet été, mon coeur forme des voeux pour que mon souhait se réalise, j'ai trop souffert cette année pour être capable de supporter encore de pareils coups. J'ai reçu aujourd'hui de bien fraiches nouvelles de Papa, car mes Oncles arrivent dans ce moment de Stuhlweissenburg et l'ont encore vû ce matin, je ne puis vous décrire la joie que j'en ai ressenti. Les manoeuvres ont eû lieu le 17. et 19. et ont reussi a merveille, l'insurrection étoit au nombre de 18. a 20000 hommes, malheureusement le mauvais tems a gâté le spectacle,

la crotte étoit telle que les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre. Je crains que le brouillard ne nuise d'autant plus a la santé délicate de Papa que les Archiducs Louis et Antoine sont revenûs avec la fièvre. Le Comte Alheim est aussi sérieusement malade, il a une violente érépelle aux nez qui l'empêche de sortir. Pour ce qui concerne le bon Edling il est en bonne santé mais radote plus que jamais, si vous le voyez, lorsque je joue du piano, debout et pleurant derrière ma chaise, vous mourriez de rire, ainsi que si vous entendiez tout ce qu'il raconte, aussi le pauvre homme est tourmenté de tout coté. Nous avons eû pendant 2. semaines une bien brillante foire a Pesth, je n'y ai pas été en étant empêchée par le tems et mon rhume, mais on m'en a fait une description charmante, en revanche Papa m'a envoyé toute une garderobe de celle de Totis, et de celle de Pesth on m'a fait cadeau d'une magnifique figure, qui casse les noix, et qui a force de laideur est d'une rare beauté. Vous dites que le carnaval m'empêchera de penser aux Viennois, croyez que ce ne sera jamais et que leur souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, mais je crois d'ailleurs qu'il ne sera pas brillant pour moi, Maman ne pourra aller au bal et personne, a ce que j'entend, n'a envie de danser, comme vous j'en prend mon parti et m'en prive volontiers, pourvû que nous conservions la tranquillité que la paix nous a rendue, d'ailleurs je ne pourrais

compter sur d'autres danseurs que mes 2. frères, dont l'un danse plus mal que l'autre, et mes Oncles dont je peux et ne veux pas dire la même chose, l'Archiduc Louis, qui danse le mieux, a pris la résolution de ne pas danser. Je crois aussi que nous n'aurons pas d'autre musique que le clavecin, ou malheureusement le tour de jouer tombe toujours sur moi. Je suis bien charmée qu'Adèle¹⁾ ait trouvé un si bon parti, je suis sûre que par ses bonnes qualités elle rendra Monsieur de Vincent très heureux. Adieu chère Victoire! le Baron de Löhr va partir et se charge de cette lettre, il faut que je finisse, il ne me reste plus que le tems de vous assurer de mon sincère attachement.

Votre affectionnée amie

Louise.

ce 4. Decembre 1809.

Chère Amie!

Mille et mille pardons que je n'ai pas répondu plutôt a votre lettre du 27. mais une indisposition passagère que j'ai eû ces jours-ci m'en a empêchée, elle m'a forcée a rester au lit pendant 3. jours et je serai contrainte a rester encore pendant la moitié de l'hiver au grand régime. C'est avec bien de l'attendrissement que j'ai lû le détail que vous avez eû la bonté de me faire a la hâte, de l'arrivée de Papa, oh! que n'ai je pû être présente a ce touchant spectacle et que

¹⁾ Comtesse Adèle Bellegarde.

n'ai je pû mêler mes larmes a celles des bons Viennois. C'est avec bien de l'impatience que j'attend de nouvelles lettres ou vous continuerez votre récit. Je trouve qu'il est bien doux de voir, après tous les revers que les pauvres sujets out souffert, les preuves de leur constant attachement a leur excellent souverain. A peine que nous sommes quittes des chagrins que nous a fait souffrir, pendant si long-tems, la malheureuse guerre, que nous en éprouvons de cruels sur la santé de Maman. J'avoue que je désespère plus que jamais, elle a eû plusieurs accès de fièvre qui durent toujours plus de 20. heures et qui étant journalières, ne lui laissent qu'un repos de 4. heures, j'aimerois bien pouvoir la nommer fièvre tierce, mais j'ai peur qu'elle soit une fièvre lente qui la mine. Par une faveur singulière, Maman a abrégé la contumace que nous aurions dû observer pour mon frère Ferdinand, après que celle pour mon Oncle François étoit a peine achevée, il s'est avisé de prendre la rougeole, notre maison ressemble aprésent a un hôpital, Léopoldine est au lit depuis 3. semaines d'une fièvre rhumatique et quoiq'elle s'est appliqué un vésicatoire, elle n'est pas mieux, l'Oncle Louis qui pendant 6. mois déjà ne cesse d'etre souffrant, ma pauvre Maman, pour moi j'ai fait le comencement. Recevez mes felicitations sur le départ de vos hôtes, j'unis mes souhaits aux vôtres pour qu'ils ne reviennent jamais. Le Prince de Würtemberg a été bien mal, il a voulû guérir une ébullition qu'il avoit, par un

bain, ce qui l'a mis aux portes du tombeau. L'Avent a mis fin aux bals que Madame de Sándor donnoient déjà 3. fois par semaine a Bude, on dit qu'ils étoient très agréables. Je lis aprésent un livre que vous m'avez recommandé l'été passé a Baden, l'esprit de l'histoire par Monsieur Ferrand, quoique je n'ai fait que le commencer et (selon ma mauvaise habitude) le feuilleter, il me paroît être bien beau, avant cela j'ai lû les poètes allemands, le poeme du printems de Kleist m'a beaucoup plû et ses épigrammes sont charmans. Beaucoup de maladies épidémiques règnent ici et ce qu'il y à de singulier, c'est que la contagion n'est pas propagée par les hopitaux militaires, mais par les troupes saines qui sont venues de l'armée. Il ne me reste qu'a vous prier de me croire pour la vie

Votre affectionnée Amie

Louise.

Bude ce 23. Decembre 1809.

Chère Victoire!

Je vous remercie mille et mille fois pour vos 2. lettres 50. et 51. et surtout pour les voeux que vous voulez bien former pour mon jour de naissance. Ah! souhaitous ensemble qu'ils se réalisent et surtout celui de voir Maman rétablie. En même tems recevez les voeux les plus sincères qu'une amie puisse faire

a l'occasion de votre jour de nom et du nouvel an. Puisse le Ciel vous combler de toutes ses faveurs. Vous pouvez facilement vous figurer que j'ai passé le 12. Decembre bien tristement, et je ne le souhaitois pas autrement, car les tems ne sont pas faits pour que je cherche de bruyans amusemens. Éloignée d'un père chéri, voyant Maman si souffrante, j'étois charmée de pouvoir vouer ce jour, entièrement comme les autres, aux soins de la tendresse filiale. Toute la famille dina ensemble, et l'on voulut boire a ma santé (pensez mon embarras), mais sur la réponse que je fis a celui qui me le proposait que, s'il le permettoit, j'en ferois autant pour son jour de naissance qui est proche, il trouva un prétexte pour que l'offre fut rejetée. Ce trait vous prouvera que la ruse que j'avois dans mon enfance, ne m'a pas encore quittée. Je suis charmée d'apprendre que Kozeluch a pû marier sa fille, ce sera une consolation pour ce pauvre homme qui est déjà si chagriné par tous les événemens passés. Je ne peux plus toucher du clavecin car le mien est entierement gâté et doit être réparé, je crois que c'est une juste punition de Dieu, car tous ces jours-ci j'ai tourmenté Edling en lui jouant ombra adorata en prenant l'accord de 3. Kreuzeln de la main gauche et 5 b de la droite, il est vrai que l'harmonie étoit superbe. Je me réjouis de jouer les variations de Jelinek, que vous me promettez, d'autant plus qu'elles me viennent de vous. Je peins aprésent un

enorme tableau qui représente Ste Barbe debout, et m'exerce dans un art aussi diligemment que dans l'autre. Je vous prie de n'ajouter foi qu'à ce que je vous écris à l'égard de nos santés, j'a entendû et ri des faux bruits qui couroient dans la ville de Vienne, je sais que l'on m'a dit morte ou au moins mal, on a fait une confusion entre moi et mon Oncle qui étoit sérieusement malade. La quarantaine de mon frère Ferdinand n'est pas encore finie, et quoiqu'il habite à côté de moi, je ne suis pas encore attaquée de la rougeole. J'ai été bien fâchée d'entendre que votre Maman a la fièvre rhumatique, j'espère que dans le moment où je vous écris elle est passée, que ne puis je en dire autant de la mienne. Croyez chère Victoire que quoique je sois entièrement insensible à force de malheurs et de voir des personnes malheureuses, mon âme est cruellement agitée en pensant à l'état de la meilleure des mères. Quoiqu'elle est mieux depuis quelques jours, elle conserve cependant une fièvre lente qui la détruit peu à peu, elle est moins triste et abattue, il me semble, et même ayant diné chez elle, il y a deux jours, j'ai remarqué qu'elle avoit un peu d'appetit. Malgré toutes ses souffrances, toujours la même douceur et calme, et pourtant je suis sûre que mieux que personne, elle connoit son état. Nous cherchons de notre mieux à la distraire, nous rassemble tous les soirs chez elle, avant-hier mon Oncle François proposa de danser un balet, et commença

le premier, voyant que cela l'amusoit, nous nous mimes toutes a danser, et elle nous parût assez gaie, mais vous pouvez vous figurer avec quelles tristes pensées nous dansâmes, un léger espoir nous ranima en la voyant se lever et marcher lestement, mais la nuit d'hier à aujourd'hui nous rejeta dans la plus affreuse inquiétude, cependant le médecin et nous tous espérons encore dans son âge et les étonnantes forces qu'elle a. Pardonnez moi tous ces détails, mais un instinct secret me dit que vous prendrez part a mes peines. Madame de Saurau est bien a plaindre de la mort de sa fille mais je trouve ses 3. enfans, en bas âge, encore plus dignes de pitié. Il fait si chaud que si je ne voyois pas Maman et mes Oncles, je me croirois en Amérique, tant le climat et la culture des indigènes du pays a de ressemblance avec les descriptions que font les voyageurs de ce pays. Je souhaite d'autant plus de retourner dans ce cher Vienne, ou j'ai passé tant d'années heureuses. Je lis aprésent un livre bien sérieux mais aussi utile que votre Eraste, que je ne connais pas, la pluralité des mondes, par Fontenelle il faut pourtant laisser aux Français l'avantage que les Allemands n'ont pas, c'est de donner a toutes les sciences le plus abstraites et sérieuses, une tournure si agréable, quelle plaît même aux femmes, ce qui est le cas pour Fontenelle. Je vous promet de vous montrer mes extraits de Riedler, dans des tems plus heureux, mais le griffonage est encore pire que celui de mes lettres.

On m'appelle pour la danse, adieu chère Victoire,
pensez à

Votre très affectionnée Amie

Louise.

le 24. Quoiqu'encore fatiguée des nombreuses valse que j'ai dansé hier, je rouvre ma lettre pour vous dire que Maman a eû une meilleure nuit, quoiqu'elle à beaucoup toussé.

Bude ce 24. Decembre 1809.

Ma chère Amie!

C'est avec bien de la reconnaissance que je prend la plûme pour vous remercier de plusieurs lettres, en même tems que pour toutes les commissions que vous avez eû la bonté de faire et les beaux billets de nouvel an que vous avez bien voulû m'envoyer, je les ai placés sur ma table a écrire, et toutes les fois que je les regarde, je pense avec un nouveau plaisir a vous, mais ne croyez seulement pas qu'il me faut une chose qui me le rappelle, alors vous vous tromperiez car les sentimens de reconnaissance que je vous ai voués pour toutes les peines que vous vous donnâtes avec moi, sont si gravés dans mon coeur, que je ne les pourrois oublier un moment. Je vous offre mes félicitations pour votre jour de nom et le nouvel an, je souhaite que vous en viviez

encore un grand nombre, pour le bonheur de vos aimables enfans, puisse t-il ne pas être rempli d'un si grand nombre de malheurs que le passé. Aujourd'hui j'ai plus particulièrement pensé a vous et je regrette de ne pouvoir être a Vienne, pour vous offrir en personne mes voeux. Je vous assure que si j'étois une simple particulière je me ferois gloire d'être une Autrichienne, car c'est surement le peuple, qui par son attachement inviolable a son souverain, mérite sur cet article le premier rang, dans les peuples d'Europe. En lisant vos descriptions, je me sentis attristée en pensant que je ne pouvois partager le bonheur des Viennois et être en même tems qu'eux, aux pieds du meilleur des pères. J'ai déjà fait tant de sacrifices, que si celui ci peut contribuer au bonheur de ses sujets, je le fais volontiers. Tous les malades qui sont dans notre famille, se rétablissent peu a peu. Maman paroît aussi être mieux depuis 3. jours au moins les accès de fièvre ont été moins violens, Dieu fasse que ce soit pour long tems. Dès qu'une de mes soeurs reprend un peu de rhûme, nous sommes dans des transes continuelles qu'elle ne prenne la rougeole et que la quarantaine prolongée nous empêche de voir Papa sitôt que mon coeur le souhaite. J'ai entendu que le Duc Albert viendra bientôt a Vienne accompagné de mon Oncle Charles, et je crois que successivement mes Oncles s'échapperont de Bude et laisseront Maman et nous seules dans cette triste et morne ville. Enfin

j'ai un meilleur clavecin et j'en profite beaucoup, je vous prie de le dire a Kozeluch, j'accompagne journellement l'Archiduc François quand il chante et outre cela je joue encore un heure chez moi, mais je peins encore plus long tems ayant une vraie passion. Votre indulgence me rend hardie, voici de nouvelles commissions etc. Bien de choses a Victoire; j'attends avec une vive impatience la lettre qu'elle m'a promise. En renouvelant mes vœux je me dis pour la vie

Votre très attachée amie

Louise.



*• Marie Louise
• Imperatrice des Français.*

Gravé par F. Bouché Paris

• Hélie, graveur n. 7. Bleichinger Wien



1810—1847

Ce 10. Janvier 1810.

Mille remerciemens chère Victoire pour la charmante description de la fête et les notes que vous avez bien voulu m'envoyer, j'aurois été charmée de vous les entendre exécuter. Je vous trahirois volontiers auprès de Kozeluch, sur votre infidélité, mais je n'ose, car j'en aurois bientôt commise une semblable, j'étois cependant plus raisonnable que vous et je m'en suis encore empêchée. Je le vois parler sur la séparation de Napoléon avec son épouse, je crois même entendre qu'il me nomme pour celle qui la remplacera, mais dans cela il se trompe, car Napoléon a trop peur d'un refus et trop envie de nous faire encore du mal pour faire une pareille demande, et Papa est trop bon pour me contraindre sur un point d'une telle importance. Maman est toujours bien souffrante, Dieu fasse que son triste état se change bientôt au mieux. Je désire bien vivement revoir Papa, après une si longue absence, on dit qu'il a bonne mine. Serait-ce être trop indiscreté si je vous priois de vouloir m'envoyer une description plus étendue des charmans

proverbes que vous avez joué, je crois que j'aurai aussi bientôt l'occasion de vous en faire une, car nous méditons un grand projet, mes soeurs ont une nouvelle dame, Madame de Rehbach née Cristallnik qui joue a merveille la comédie, et je crois que nous essayerons notre génie théâtral, le mien est le plus mauvais qu'on puisse imaginer. Mes frères et soeurs se portent fort bien, elles grandissent et changent a leur avantage, Caroline et Leopoldine embellissent de jour en jour, la seconde reste cependant très petite pour son âge et devient très forte. François est d'une vivacité et gentillesse extrême, je le vois presque journellement chez Maman, et il a une manière si charmante de prier, qu'il a sù tirer de ma table a écrire, sans que j'aye pû lui resister, plusieurs des jolis billets que Maman m'a envoyés. Adieu portez vous bien répondez bientôt a

Votre attachée amie

Louise.

Bude ce 10. Janvier 1810.

Très chère Amie!

Je vous prie de vouloir bien envoyer les 2. lettres dont je vous anonçois, déjà dans ma dernière l'arivée, dans la chancellerie d'État, afin qu'on les expédie pour leur destination, quoique pressée je n'ai pû me refuser le plaisir de vous remercier pour votre lettre du 1^{er} Janvier

Vous saurez déjà les nouvelles plus rassurantes que nous avons de la santé de l'Oncle Ferdinand, j'en suis bien charmée pour ma bonne Mamau que ce coup auroit mis au tombeau, cependant sa santé ne s'améliore pas, elle est toujours dans le même état, abattue, souffrante, mélancolique, et tous nos efforts pour la distraire sont superflus, souvent elle ne veut voir personne et nous chasse tous, c'est désespérant! Si Papa venoit seulement une fois, mais son départ est différé de jour en jour. Je crois que toutes les villes se ressemblent. Bude est comme Vienne et l'on ne parle que du divorce de Napoléon. Je laisse parler tout le monde et ne m'en inquiète pas du tout, je plains seulement la pauvre Princesse qu'il choisira, car je suis sûre que ce ne sera pas moi qui deviendrai la victime de la politique. Les novellistes de Bude nomment la fille du Prince Maximilien de Saxe et la Princesse de Parme. Adieu, l'on demande ma lettre.

le 23. Janvier 1810.

Chère Victoire!

Je suis bien aise de savoir que vous avez reçu exactement mes 2. lettres du mois courant, et qu'elles vous ont fait plaisir, la vôtre du 15. ne m'en a pas causé un moindre, d'autant plus puisqu'elle m'apprend que le tremblement de terre, n'a produit aucun effet

nuisible pour votre santé. Nous en avons eû un semblable le même jour, entre 6. heures $\frac{1}{4}$ et 6. heures $\frac{1}{2}$. qui, si je crois mon sentiment, a duré au dela d'une minute, j'étois justement occupée a travailler et la Comtesse me faisoit la lecture, lorsque nous entendons un horrible bruit, les portes se meuvent et les volets s'ouvrent, je mes sens remuer avec mon canapé, la Comtesse se lève et me dit: Es ist ja nur ein Erdbeben; j'en fûs si horriblement éffrayée que j'en ai perdu l'appetit. Par bonheur il n'a pas eû d'influence sur la santé de Maman, parce qu'elle conserve sa présence d'esprit dans les cas les plus désespérés, aujourd'hui elle est moins bien, ce qui est une suite de la petite fête qu'elle nous a donnée hier, elle a 6. vésicatoires a l'insû des médecins, c'est incompréhensible. Maman invita hier la famille Sándor, les jeunes Szechény-Clamm avec leur fils, la petite Szapary, Madame Leopold Nadasdy et sa famille, Madame Semsey et Tonel Almásy etc. Je vins a la soirée avec la ferme résolution de ne pas danser, voilà que l'Archiduc Louis vient m'engager, lui qui est toujours souffrant, j'eus honte de ma douilleterie et a 11. heures je me trouvois avoir dansé 4. valeses, 1. écossaise et 1. quadrille, aujourd'hui je l'éxprie car mon pied est enflé! Nous avons eû hier de charmantes valeses composées par L. Schécheny, j'en ai aussi composé 6. mais je ne puis les produire. Kozeluch s'en scandaliseroit trop. Il n'y a encore aucun indice du retour de Papa! On

parle beaucoup ici du mariage de Pauline Metternich avec le Prince de Wurtemberg. Est-il vrai qu'il se fait déjà le mois prochain? Je sais que l'on me marie déjà a Vienne avec le grand Napoléon, j'espère que cela en restera au discours et vous suis bien obligée, chère Victoire, pour votre beau souhait a ce sujet, je forme des contre-voeux afin qu'il ne s'exécute pas et si cela devoit se faire, je crois que je serai la seule qui ne s'en réjouiroit pas. Vos soirées doivent être charmantes, nous en avons aussi quelquefois chez Maman, nous jouons, car nous avons trop peu d'individus pour faire de la musique, nos deux Oncles nous quittent aussi Lundi pour aller a Vienne, notre société devient de cette manière encore plus petite. Je ne puis aussi rien vous écrire de mes essais dramatiques, car ils sont jusqu'aprésent restés a la belle résolution, et j'espère qu'ils y resteront, car je suis la plus horrible comédienne que l'on puisse s'imaginer. La pauvre Wiesenthal vient de perdre sa soeur qui étoit l'unique ressource de leur mère, je la plains bien vivement. Adieu chère Victoire; j'entend la voix des Archiducs qui viennent pour diner. Je suis à jamais

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Compiègne ce 24. Avril 1810.

Chère Victoire!

Je vous suis bien sincèrement reconnaissante pour les voeux que vous me faites dans votre lettre du 26. Mars a l'occasion de mon mariage. Le Ciel les a éxaucés, puissiez vous jouir bientôt d'un bonheur pareil a celui que j'éprouve et que vous méritez tant, vous pouvez être persuadée que personne ne vous le souhaite plus que

Votre attachée Amie
Marie Louise.

Middleburg ce 11. de May 1810.

Chère Victoire!

Croyez que j'ai eû bien du plaisir en apprenant par votre lettre du 1^{er} Avril, le choix que vous avez fait d'un époux aussi digne que l'est le Comte de Crenneville. Je forme des voeux bien sincères pour votre parfait bonheur et je suis persuadée que votre Oncle vous rendra aussi heureuse que vos bonnes qualités vous font mériter de l'être. Je trouve bien naturel de vous voir si affligée de vous séparer de la meilleure des mères, je ne l'ai aussi que trop éprouvé, mais croyez que l'attachement que l'on porte a son Époux adoucit, je dirai fait presque cesser ce chagrin. Il me seroit bien agréable de pouvoir vous revoir une

fois dans ma vie, a Paris ou a Vienne, et qui sait si je ne pourrais avoir une fois ce plaisir. Peut-être que dans ce moment vous êtes déjà mariée, vous goutez un bonheur aussi inaltérable que le mien. Je suis charmée que vous vous mariez dans le même mois que moi, je souhaite que comme tout se réunit pour faire se ressembler nos mariages, vous deveniez mère d'un joli enfant en même tems que moi, j'en ai déjà eû des espérances, mais trop peu fondées pour que l'on puisse en parler. J'ai demandé a l'Empereur la permission de signer votre contrat de mariage, il y a acquiescé tout de suite, avec cette grace, cette obligeance qui lui est si naturelle, et je me fais une fête de pouvoir vous démontrer par là, que je vous conserve toujours cet attachement que je vous ai voué depuis mon enfance. Ma santé est toujours bien chancelante, et je souffre beaucoup d'une entorse que je me suis donnée au pied droit, a bord d'un vaisseau de guerre. J'ai vû hier pour la 1^{re} fois l'Océan, qui m'a causé un bain de mer, la Reine de Westphalie et moi, ne prenant pas garde a nous, en ramassant des coquillages, nous fûmes attrapées par la marée et mouillées de la tête aux pieds. Nous ferons un voyage par tous les ports de mer et l'Empereur ne retournera qu'au commencement de Juin a Paris, ou il y aura de grandes fêtes. Mille choses a Caroline et François, j'admire le courage de la première. Si vous voyez Tapp, je vous prie de lui dire que je me souviens

toujours d'elle. Adieu, soyez persuadée que rien ne me fera changer les sentimens avec lesquels je suis

Votre très affectionnée Amie

Marie Louise.

De Havre ce 29. May 1810.

Chère Amie!

Vos 2. lettres me causèrent bien du plaisir, surtout en y apprenant l'assurance du bonheur de Victoire, je forme des vœux pour sa continuation, je vous souhaite bien sincèrement le bonheur de devenir bientôt grand mère, je suis persuadée que Madame de Crenneville à le même souhait que moi, mais je ne sens que trop qu'il faut de la patience, j'ai déjà été plusieurs fois détrompée dans mon espérance et plus on y croit, plus on est malheureuse de l'avoir imaginé. Je pense que dans ce moment vous serez déjà séparée de Victoire, je partage votre douleur. Ma santé est assez bonne, le voyage a été un peu fatiguant mais je l'ai fort bien supporté. Nous partons demain pour Rouen, et serons le 1.—2. Juin à St. Cloud. Il y aura plusieurs fêtes, celle chez la Princesse Pauline doit être charmante. Je vous prie de dire mille choses à vos aimables Enfans et de me croire pour la vie

Votre affectionnée Amie

Louise.

St. Cloud ce 5. Septembre 1810.

Chère Amie!

Excusez si je n'ai pas répondu plutôt a toutes les obligeantes lettres que vous avez bien voulu m'écrire; mais si vous voyiez mes nombreuses correspondances, et le peu de tems que j'ai a y mettre, vous me le pardonneriez, surtout si je vous assure que j'ai pensé a vous. Je vous suis bien reconnaissante des voeux que vous formez a l'occasion de mon jour de nom, je suis sûre qu'ils me porteront bonheur. Je suis charmée d'apprendre que les bains de Baaden vous ont fait du bien. Soyez persuadée que je prends une bien vive part a l'espoir de la grossesse de Victoire, j'espère que j'apprendrai bientôt qu'il ne reste plus aucun doute sur un événement qui est aussi heureux. Ma santé est assez bonne, malgré que j'ai les mêmes espérances que Victoire, je tâche de la maintenir en faisant beaucoup d'exercice, et me promenant beaucoup a pied, a cheval et en calèche. J'en ai d'autant plus l'habitude que nous avons 3. fois la semaine grande chasse. Nous avons eû les mois passés des fêtes qui se sont toutes très bien passés, et ont rivalisé par leur beauté et magnificence. Je vous prie de dire mille choses de ma part a vos enfans et de me croire pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Ce 1. Janvier 1811.

Je vous suis bien reconnaissante ma chère Victoire de toutes les lettres que vous m'avez adressées depuis 2. mois par différentes occasions et j'ai été bien fâchée de ne pouvoir vous répondre plutôt. Les voeux que vous m'adressez pour mon jour de naissance me touchent vivement, je vous connois trop pour ne pas être persuadée de leur sincérité, mais je vous prie aussi de croire que j'en forme aujourd'hui de bien ardens pour votre bonheur. J'espère que le cours de cette année se passera aussi heureusement pour vous que mon cœur vous le désire et je ne puis former un meilleur souhait pour vous, qu'en vous désirant un bonheur pareil au mien, et votre délivrance d'un enfant qui puisse rémir un jour toutes vos aimables qualités. Je suis bien charmée d'apprendre que vous jouissez d'une bonne santé, je me porte aussi assez bien, mais suis bien contrariée par le mauvais tems qui m'empêche de promener. Vous pouvez vous figurer que nous ne manquons pas d'amusemens dans une aussi grande ville que Paris, mais les momens que je passe le plus agréablement, sont ceux ou je suis avec l'Empereur, et ou je m'occupe toute seule. Le Carnaval sera assez triste, ce qui m'est fort égal, ayant entièrement perdu le goût de la danse qui a été remplacé par celui de l'exercice a cheval. Je vous prie de croire que je ne cesserai d'être avec les sentimens d'un sincère attachement

Votre très affectonnée Amie

Louise.

Aux Tuileries ce 4. Janvier 1811.

Je vous suis bien reconnaissante ma chère Amie, pour les voeux que vous avez formés a l'occasion de mon jour de naissance et du nouvel an, de même que pour toutes les lettres que vous m'avez écrites. Ne trouvant aucune occasion sûre pour vous expédier celle-ci j'ai été retardée jusqu'aprèsent pour vous y réprendre, mais je vous prie d'être persuadée que je n'en ai pas moins pensé à vous surtout le jour de votre fête et celui du renouvellement de l'an, qui j'espère ce sera écoulé pour vous dans le plus parfait contentement. Je vous adresse en même tems mes félicitations sur la grossesse de Victoire, qui m'a causé une sensible joie. J'espère que sa santé n'en souffrira nullement et qu'elle accouchera fort heureusement. Ma santé est excellente, j'approche de plus en plus du moment de mes couches, et pas sans un secret mouvement de crainte, car vous connoissez mon peu de courage. Nous avons depuis quelques jours un froid très rigoureux, ce qui est a ce qu'on dit très extraordinaire a Paris. Je me figure que vous gelez a Walpersdorf et que vos aimables Enfans a qui je vous prie de faire mes complimens, désireront bien retourner en ville. Je vous prie d'être persuadée de toute l'étendue des sentimens avec lesquels je suis

Votre très affectionnée Amie

Louise.

ce 23. Janvier.

P. S. Ma lettre n'étant pas encore partie, je la rouvre pour vous remercier des 2. dernières lettres que vous avez bien voulu m'écrire, et des détails que vous me donnez sur toute votre famille. Je suis charmée d'apprendre que votre santé n'ait pas souffert des fatigues d'un voyage fort désagréable dans cette saison. Je vous prie de présenter mes complimens a votre chère mère.

ce 6. Mai 1811.

Chère Amie!

Recevez en même tems mes remercimens pour vos 2. lettres du 28. Mars et 27. Avril, et mes plus sincères félicitations sur l'heureuse délivrance de Victoire. J'ai pris la plus vive part a cet événement qui doit vous combler de joie, et une d'autant plus vive, que je goute moi même toute l'étendue de ce bonheur, dont il faut jouir pour s'en former une idée. J'ai été bien touchée des voeux que vous formez a cette occasion pour mon fils, j'espère qu'ils se réaliseront et qu'il fera un jour comme son père: le bonheur de tous ceux qui l'aprocheront et connoîtront. J'ai cependant un reproche a vous faire, celui de me donner trop peu de détails sur les souffrances de Victoire, sur sa santé et celle de son enfant. La mienne est excellente, quoique je me remets assez lentement,



Le Duc de Reichstadt.

ma tête est encore foible, cependant je ne puis pas me plaindre, me trouvant encore heureuse de me porter aussi bien après des souffrances aussi fortes et longues comme l'ont été les miennes. Mon fils est étonnant pour son âge, il a l'air d'avoir 3. mois et rit déjà aux éclats, il ressemble beaucoup à l'Empereur. Je me figure votre agitation pendant les souffrances de Madame de Crenneville, je connais trop votre tendresse pour elle pour ne pas être persuadée qu'elles furent terribles, je désire que votre santé n'en ait pas souffert. Je suis depuis le 20. Avril a St. Cloud ou je fais de grandes promenades a cheval, vous voyez que je n'ai pas suivi la loi de nos grand-mères qui exigeoient que l'on restat 6. semaines chez soi, car je me suis promenée avant 4., a pied et en voiture, je crois bien que c'est imprudent, mais je m'en suis bien trouvée. Je vous prie de croire a la sincerité des sentimens avec lesquels je suis

Votre très affectionnée Amie

Marie Louise.

Chère Victoire!

Recevez mes plus sincères félicitations sur votre heureuse délivrance d'un fils, je forme des voeux pour que vous jouissiez bien des années de ce bonheur et pour qu'il rénnisse en lui toutes les vertus et l'esprit de sa mère. J'espère que votre santé sera entièrement

rétablie dans le moment ou je vous écris, je ne puis vous en souhaiter une meilleure que la mienne, j'ai repris toutes mes habitudes depuis plus de 3. semaines, Mon fils est aussi fort et beau, l'air de St. Cloud que nous habitons depuis un mois, lui fait grand bien. J'attends avec une vive impatience le moment ou je recevrai de vous même des détails sur votre santé et celle de votre fils, donnez m'en beaucoup car je sens trop combien il est doux de parler de son bonheur. Je vous prie de croire aux sentimens d'attachement avec lesquels je suis

St. Cloud ce 8 de May 1811.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

J'ai reçu avec bien du plaisir les deux dernières lettres que vous m'avez écrites par le Courier passé, et vous suis bien reconnaissante des voeux que vous formez pour le bonheur de mon fils et le mien, soyez persuadée que je fais de même pour vous et votre intéressante famille. Je suis charmée d'entendre que votre santé et celle de Victoire sont bonnes. La mienne et passable mais mon fils profite a vue d'oeuil, il devient charmant, et je crois même lui avoir déjà entendû dire Papa, mon amour maternel veut au moins s'en flatter. Mes cheveux sont tombés et tombent encore, je crois que cela tient aux peu de ménagemens dans mes couches. J'ai fait différentes courses,

tant a Rambouillet qu'a Trianon, dont je me suis très bien trouvée. Le tems est superbe et permet que je promène beaucoup a cheval, on m'a ordonné cet exercice qui me fait grand bien. Je vous prie de faire mes complimens a vos Enfans et d'être persuadée de la sincère amitié avec laquelle je suis

Votre très affectionnée Amie

Louise.

reçue le 2. Septembre 1811.

ce 22. Novembre 1811.

Chère Amie!

J'ai reçu avec bien du plaisir vos trois dernières lettres, a très peu de jours de distance. Soyez persuadée que je pense encore souvent a vous et a tous les soins que vous avez bien voulu prendre de moi pendant mon enfance. Vous avez eû raison de croire que j'aurai bien de la joie a retrouver mon fils après un voyage de 2. mois, l'émotion que j'éprouvais peut être sentie mais pas exprimée. Je l'ai trouvé bien fortifié, ayant 4. dents et disant Papa, mais maigri et pâle, ce qui provient de la dentition. J'ai fait un voyage superbe et bien intéressant, mais le tems ne nous a pas favorisés, il pleuvoit a verse. J'en suis revenue cependant très bien portante et même engraisée. Je désirerois bien faire la connaissance de votre petit-fils, je suis sûre que c'est un enfant

charmant, je suis bien contente que Victoire l'a sevré, elle n'est pas assez forte pour soutenir une longue nourriture. Le froid vous aura déjà fait quitter depuis longtems Walpersdorf, nous sommes toujours a St. Cloud quoiqu'il gèle a pierre fendre. Je promene toujours beaucoup, de differentes manières, ce qui me donne un excellent appetit. Je vous prie de continuer a me donner de vos nouvelles et de croire etc.

Votre très affectionnée Amie

Marie Louise.

J'ai eû bien du plaisir de voir par votre dernière lettre, ma chère Victoire, que votre santé, ainsi que celle de votre fils continue a être bonne. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez a la mienne, mon voyage en Hollande l'a, entièrement remise et je me porte aussi bien qu'avant mes couches. J'ai retrouvé mon fils bien portant, il avoit beaucoup gagné pendant les 2. mois ou j'ai été absente, il a percé 4. dents de la manière la plus heureuse. Vous pouvez vous figurer qu'il ne m'a pas reconnue, mais peu de jours après mon retour j'avois déjà très bien renouvellé connaissance avec lui. J'ai été très contente de la beauté des pays que j'ai parcourus, et surtout des bords de la Meuse qui sont délicieux, le mauvais tems m'a empêchée malheureusement, de faire autant de promenades que j'aurois désiré. L'hiver nous a fait rentrer en ville, j'ai eû de la peine a m'habi-

tuer au bruit de la capitale, mais le froid m'a bientôt fait oublier les regrets que j'avois témoigné en quittant St. Cloud. Je vous prie de me donner bientôt de vos nouvelles et de croire que je serai toute ma vie

Votre très affectionnée Amie

Marie Louise.

Paris ce 8. Decembre 1811.

Prague ce 11. Juin 1812.

Quoique l'Empereur m'a dit que vous viendrez sous peu de jours, je ne puis m'empêcher de vous dire moi même tout le plaisir que j'aurai de vous revoir et de vous assurer de toute mon amitié et de la vive reconnaissance que je vous dois. Je n'osois vraiment espérer d'avoir de sitôt cette satisfaction, il s'y mêle pourtant un regret, celui de ne pouvoir voir Victoire. Je vous prie de lui dire que c'est une grande peine pour moi, cependant je suis contente de la savoir bien portante, je lui écrirai sous peu de jours. Je vous remercie de toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis 2. mois, si je n'y ai pas plutôt répondu, ce n'est pas par paresse, mais vous concevrez que les préparatifs d'un si grand voyage, et les tourmens que je devois éprouver en pensant a une si cruelle séparation que celle que j'éprouve aprésent, ne me laissent pas un moment de tems libre. Je suis charmée de vous savoir bien portante, ainsi que vos

Enfans, j'espère que vous les amenez, afin que j'aye le plaisir de les voir. J'ai d'excellentes nouvelles de l'Empereur et de mon fils, le premier se trouve a merveille de toutes les tournées qu'il a fait depuis quelque tems et le second est sévré. Vous pouvez vous figurer le bonheur que je ressens d'être au milieu de ma famille, car vous savez comme je l'aime, cependant il est troublé par le chagrin de me trouver séparée de l'Empereur, je ne puis être heureuse qu'auprès de lui. Je vous prie d'être persuadée de tous les sentimens d'amitié et d'estime avec lesquels je suis

Votre très attachée

Marie Louise.

Ma chère Victoire!

Je vous suis bien reconnaissante des 2. dernières lettres que vous m'avez écrites, elles m'ont fait un bien grand plaisir puisque j'y vois que vous pensez souvent a moi. J'espère que vous êtes assez convaincue de mon amitié pour être sûre des regrets que j'ai éprouvés de ne pas vous voir ici, il m'auroit été si doux de pouvoir vous rappeler tous les jours que nous avons passés ensemble. J'ai été bien éffrayée d'apprendre la maladie de Monsieur de Crenneville, comme elle a dû vous causer des angoisses, je fais de voeux pour sa prochaine guérison. Vous ne me donnez pas assez de détails sur le voyage,

sur votre fils, ce n'est pas bien ma chère Victoire, vous oubliez de parler de votre santé, vous savez que j'aime tant à lire vos lettres. J'ai de bonnes nouvelles de mon fils, il est sêvré et à 13. dents, marche tout seul et son intelligence se développe journellement, on dit que je trouverai bien du changement en lui. J'aurois pû être si heureuse dans ce moment, entourée de ma famille, qui me témoigne la plus touchante tendresse, auprès d'un père que j'aime si tendrement, mais l'absence de l'Empereur suffit pour troubler tout ce plaisir, je ne serai contente et tranquille que lorsque je le reverrai: Que Dieu vous préserve jamais d'une telle séparation, elle est trop cruelle pour un coeur aimant et si elle dure long-tems je n'y résisterai pas. Ma santé se trouve fort bien de l'air de Prague, nous y faisons de grandes courses dans les environs et le soir nous sommes en famille, cependant je m'arracherai bientôt de ce séjour pour retourner en France, un intérêt bien cher m'y rappelle, et qui seul est capable de me consoler un peu de l'absence de son père. J'ai vû Madame de Colloredo, elle se porte à merveille, j'ai été bien contente de la revoir, pour lui témoigner toute ma reconnaissance des soins qu'elle m'a rendûs dans mon enfance, et que je n'oublierai jamais. François et Caroline sont bien aimables et ont aussi bien grandi, je les ai invités à un bal d'Enfans que je donne demain, et où j'espère qu'ils danseront bien. Je vous

prie de me donner bientôt de vos nouvelles et d'être persuadée etc.

Votre très attachée

Marie Louise.

Prague ce 28. Juin 1812.

Ma chère Victoire!

Je vous remercie bien de toutes les lettres, que vous m'avez écrites depuis mon départ de Prague, j'ai été bien fâchée de n'avoir pas pû vous y répondre plutôt, mais il n'est pas parti de courrier jusqu'à ce moment et je vous assure que j'ai été bien contrariée de ce contretems, qui m'a empêchée d'avoir le plaisir de m'entretenir plutôt avec vous. J'espère que vous ne doutez pas de tous les regrets que j'ai éprouvé de ne pas pouvoir vous voir a Prague avec Madame de Colloredo, vous savez toute l'amitié qui m'a liée a vous depuis notre plus tendre enfance, et ce qui me console c'est de penser que vous en avez été aussi affectée que moi. Je vous suis bien reconnaissante de tous les voeux que vous formez pour ma fête, Dieu veuille qu'ils soient bientôt exaucés. Vous avez bien raison de penser que j'ai passé le 25. Août moins gaiment que les années précédentes, vous me connoissez assez pour savoir que quand j'ai un chagrin, il est bien cruel et que malgré cela, je ne le montre pas, aussi vous pouvez juger celui que doit me causer l'absence de

l'Empereur et qui ne finira qu'à son retour, je me tourmente et m'inquiète sans cesse. Un jour passé sans avoir de lettre, suffit pour me mettre au desespoir, et quand j'en reçois une, cela ne me soulage que pour peu d'heures. Il se porte très bien et j'espère que les brillans succès qu'il a eû dans cette campagne, nous le ramèneront bientôt couvert de nouvelle gloire a Paris. La seule consolation que j'ai dans ce moment est mon fils, qui devient tous les jours plus aimable, et qui grandit et embellit beaucoup. Le plaisir de venir le retrouver, à beaucoup diminué le chagrin que j'ai éprouvé en quittant mes Parens, et 3 mois ont suffi a produire un changement si favorable en lui que j'aurois eû de la peine a le reconnoitre; il marche très bien, mais il est retardé pour la parole, comme le votre. Je voudrois que vous me donniez plus de détails de votre fils et de tout ce qui vous intéresse, car j'y prends une bien vive part. Je joins a cette lettre des modèles de la manière dont on habille ici les Enfans, comme je sais que vous aimez l'ouvrage, j'ai pensé que vous seriez contente d'en voir afin de les imiter. J'aurois désiré pouvoir vous envoyer de nos modes, mais il n'y a pas de place cette fois-ci pour des caisses, et j'ai réfléchi que vous faites peu de toilette dans le lieu que vous habitez, j'ai pensé qu'un shawl de cachemire seroit plus a propos dans les montagnes froides de Gyöngyös, que nos robes de tulle et de

gaze, je désire que celui que je vous envoie ait votre approbation et je me féliciterai, pensant que je vous ai garanti de quelques rhûmes. La saison est on ne peut plus mauvaise, il pleut, il fait tantôt froid tantôt chaud, je tâche malgré cela de promener beaucoup pour trouver un peu de distraction, et je fais de belles courses dans les bois de St. Cloud qui, sans être aussi pittoresques et agrestes que les vôtres, n'en sont pas moins jolis. Ma santé ne me contente pas, je crois que les inquiétudes sont cause que je suis souffrante, il ne se passe pas 3. jours sans que j'aye un accès de fièvre la nuit, mais je ne peux pas me plaindre, car je ne prend rien pour me guérir. Ecrivez-moi bientôt ma chère Victoire, et comptez sur toute ma tendre amitié.

St. Cloud ce 1. Octobre 1812.

Votre très attachée

Louise.

J'ai reçu avec bien du plaisir ma chère Amie les lettres que vous m'avez écrites depuis mon départ de Prague, et je vous remercie bien des vœux que vous avez fait pour moi à l'occasion de ma fête, il y en a un que je voudrais surtout voir bientôt accompli, celui du retour de l'Empereur. Il faut espérer que les brillantes victoires qu'il a eû il y a peu de tems, nous le ramèneront bientôt, et ce n'est qu'alors que je serai parfaitement contente. J'ai été charmée

d'apprendre que votre santé et celle de vos Enfants est bonne, je pense toujours au plaisir que j'ai senti en vous revoyant a Prague, et vous témoignant toute mon amitié. J'ai été très fâchée de ne pouvoir vous réitérer ces assurances avant ce moment, mais il n'y a pas eût de Courier et je n'ai pas même eût des nouvelles de mes parens depuis mon départ, ce qui m'inquiete beaucoup. Je n'ai pas oublié les promesses que j'ai faites a François et Caroline, et a peine arrivée ici, je m'en suis occupée, et leur envoie, au premier la montre, et a la seconde la poupée avec son trousseau. Je crains seulement que Caroline ne trouve que je l'ai traitée trop en enfant, je vous prie de leur dire mille choses de ma part, j'écris a Victoire par cette occasion. J'ai été bien contente de me retrouver auprès de mon fils, et au milieu d'un peuple que j'estime tant que les Français. C'est cette idée et la présence d'un chagrin bien plus violent que celui que j'ai éprouvé en quittant ma famille, qui m'ont fait supporter plus facilement mon départ de Prague. J'ai retrouvé mon fils embelli et grandi, il est si intelligent que je ne me lasse pas de l'avoir près de moi, mais malgré toutes ses graces, il ne peut pas parvenir a me faire oublier fusse-ce pour quelques instans, l'absence de son père. Ma santé s'est très bien trouvée du voyage, qui ne m'a pas fatiguée, mais depuis que je suis revenue, elle n'a pas pû résister a ce qu'éprouve mon âme

et j'ai été pendant long-tems bien souffrante je suis mieux aprésent, sans avoir rien pris car quand je demandois conseil aux médecins, ils me répondoient toujours en demandant quelque chose d'impossible : tâchez d'être raisonnable et tranquille et nous vous guérirons après. Je proméne beaucoup a pied, a cheval ou en caleche, et m'occupe tantôt de mon fils et tantôt de la musique ou de l'ouvrage. Je vous prie de me donner bientôt de vos nouvelles et de croire a tous les sentimens avec lesquels je suis

St. Cloud ce 2. Octobre 1812.

Votre attachée amie

Louise.

J'ai reçu avec bien du plaisir ma chère Amie vos dernières lettres et vous remercie bien des voeux que vous formez pour mon jour de naissance. Vous ne vous doutiez guères en me les écrivant qu'ils seroient éxaucés de sitôt et que je serois assez heureuse de me retrouver a Paris, avant la fin de l'année avec l'Empereur. Je suis sûre que vous partagerez le bonheur que j'ai éprouvé de le revoir après une séparation de plus de sept mois. La nouvelle année ne pouvoit commencer sous de plus heureux auspices pour moi. J'espère que vous êtes persuadée de la sincérité des voeux que je forme pour vous a cette occasion, vous connoissez mon amitié et ma reconnaissance pour vous, pour n'en jamais douter. Un des

plus fervents est celui que Victoire donne bientôt le jour a une jolie petite fille qui ressemble a sa mère, sous tous les rapports. J'écris moi-même a François et Caroline, je suis enchantée de voir que les joujoux que je leur ai envoyés, leur ont fait plaisir. Mon fils se porte a merveille et devient tous les jours plus aimable, il ne fait qu'augmenter le bonheur dont je jouis en voyant l'Empereur mieux portant et pas fatigué. Ma santé est meilleure, je n'en suis cependant pas contente, mais elle va devenir bientôt plus forte que jamais, puisqu'il n'y a plus de chagrins qui seroient propres a la détruire. Je vous quitte, car le départ du Courier exige que j'écrive encore a plusieurs personnes. Croyez a la sincérité des sentimens de celle qui se dit pour la vie

Paris ce 27. Novembre 1812.

Votre très attachée

Marie Louise.

Ma chère Victoire!

J'ai tardé bien long-tems a répondre a vos aimables lettres. Je suis sûre que vous me rendez assez de justice pour ne pas en accuser l'oubli mais le peu de tems que j'ai eû a moi. Aussi veux-je m'en dédomager aujourd'hui en vous écrivant une longue lettre. Soyez sûre que je pense bien souvent a vous et que je désirerois bien pouvoir trouver l'occasion de vous assurer

de vive voix de toute mon amitié. Je suis enchantée que vous soyiez contente des modèles de petites robes et du shavl que je vous ai envoyé, mais je vous prie ma chère Victoire de m'expliquer comment il est possible que vous ayez mis les bonnets que je vous ai envoyé pour votre second enfant, car ils n'ont que la grandeur d'une tête d'Enfant de deux ans, et il faut alors que votre tête soit rapetissée depuis que je ne vous ai vue, ce qui me paroît un peu difficile. Je vous plains bien d'être enterrée l'hyver dans ce vilain Gyöngyös on il n'y a pas la moindre société, je suis sûre que la mauvaise santé de votre petit Charles vient de l'air malsain qu'il respire et que dès qu'il changera de climat, il se portera mieux, je trouve que vous ne m'en donnez pas assez de détails, et j'espère que dans votre prochaine lettre, vous réparerez ce tort. Je vous félicite de votre grossesse, je suis presque tentée de vous en porter envie et de désirer que cela ne fût pas, parceque je n'ai pas le même bonheur, mais je vous vois fâchée de cette phrase et pour vous reconcilier, je vous déclare que je ne veux pas que votre enfant ait d'autre marraine que moi. Mon fils se porte a merveille, il n'a jamais été un instant sérieusement malade, depuis sa naissance, et il a toutes ses dents, depuis 3. mois, mais sa langue ne veut pas se délier et s'il ne disoit pas Papa, je craindrois qu'il ne soit muet. J'ai des rhûmatismes qui me font beaucoup souffrir, et me font attendre avec

impatience le printems, parce qu'alors on me promet d'en guérir. Je n'ai pas beaucoup profité du Carnaval, je n'aime plus la danse. Si vous voulez des livres pour vous désennuyer dans votre solitude je vous prierai de me l'écrire, et je vous en enverrai autant que vous voudrez. Donnez moi bientôt de vos nouvelles et croyez a l'attachement de celle qui se dit pour la vie

Paris ce 28. Février 1813.

Votre très affectuonnée amie

Louise.

Vous avez dû trouver que j'ai tardé un peu long-tems a répondre a votre dernière lettre mais n'en accusez pas l'oubli chere Amie, mais le peu de tems qu'il me reste pour suivre ma correspondance. J'espère que vous êtes toujours bien persuadée que je pense très souvent a vous et avec reconnaissance pour les soins que vous avez donnés a mon éducation. J'ai été bien touchée de l'intérêt que vous m'avez témoigné a l'occasion du retour de l'Empereur. Je suis bien heureuse depuis ce tems, et surtout de le voir bien portant après toutes les fatigues qu'il a éprouvées. Je suis enchantée de voir que vos Enfans ont été contents des cadeaux que je leur ai envoyés. Je viens de commander les robes de Caroline, il y en aura une blanche et une rose, je désire qu'elles réussissent. J'ai appris avec plaisir la grossesse de Victoire et surtout

qu'elle ne souffre pas de maux de coeur. Je n'ai qu'à me louer de la santé de mon fils, il embellit et se fortifie a vue d'oeuil, c'est un enfant charmant. Ma santé est meilleure, et j'espère que la belle saison fera disparaître entièrement mes rhûmatismes. Si je dois reprocher quelque chose a vos lettres, c'est de ne pas assez parler de la vôtre et de tout ce qui vous concerne, vous savez qu'il n'y à personne qui y prend plus d'intérêt que moi. Donnez moi bientôt de vos nouvelles, et croyez a tout l'attachement de celle qui se dit pour la vie

Trianon ce 12. Mars 1813.

Votre très attachée amie

Louise.

Madame la Comtesse de Crenneville, je vous remercie de m'avoir donné de vos nouvelles et de celles de vos deux enfans, j'apprend avec bien de l'intérêt que vous êtes heureusement rétablie et que vos couches n'ont eû aucune mauvaise suite.

Je suis fort aise d'être marraine d'un aussi joli enfant que l'on dit qu'est le petit Louis. Je vous prie de l'embrasser en mon nom. Je vous aurois écrit de ma main, si je n'étois au moment de partir pour Mayence ou je vais voir l'Empereur. Je ne vous parle pas de ma joie, vous en jugerez facilement, vous qui avez toujours pris part a ce qui m'intéresse. Je vous

renouvelle toujours avec un nouveau plaisir l'ass.
des sentimens d'amitié que je vous ai vouée

St. Cloud le 22. Juillet 1813.

Votre affectionnée Amie

Marie Louise.

Madame la Comtesse de Colloredo, vos bonnes lettres du 2. et 5. Août m'ont été bien agréables. J'ai lû avec un nouveau plaisir les expressions de votre intérêt et attachement. Je suis bien-aise que vous ayez un portrait et que vous l'avez trouvé ressemblant, la pensée que je serai toujours présente au milieu d'une famille qui a tant de droits a mon affection a quelque chose qui me flatte infiniment. Je suis satisfaite d'apprendre que votre santé se soutient au milieu de vos sujets de peine, l'intérêt que j'y prend est bien sincère et vous n'en pouvez douter. Je me plais a vous en renouveler l'assurance, ainsi que les sentimens d'estime et d'ancien attachement que vous me connoissez.

à St. Cloud le Août 1813.

Marie Louise.

Madame la Comtesse de Crenneville, j'ai lû avec une douce satisfaction vos deux lettres du 30. Juillet et 6. Août, l'expression de vos sentimens m'a sensiblement touchée. Ceux que je vous ai voués depuis

long-tems ne sont pas de nature a souffrir de l'altération et je me flatte que vous le croyez. Je suis bien-aise d'apprendre que mes cadeaux vous aient été agréables et que le don de mon portrait est celui auquel vous attachez le plus de prix, vous rendez en cela justice a mon amitié. Je vois avec plaisir que vos enfans viennent bien. Je vous engage a soigner et bien menager votre santé. La mienne est assez bonne malgré quelques petits nuages passagers. Mon fils prospère et fait chaque jour des progrès qui me causent une grande joie. Tout ce que vous me dites de vos peines de famille m'afflige réellement. Je désire tant vous voir heureuse. Veuillez Madame la Comtesse Cremeville, ne jamais douter de mon intérêt et des sentimens affectueux avec lesquels je ne cesserai d'être

A St. Cloud le 21. Août 1813.

Marie Louise.

Je ne vous écris pas moi-même, parceque je n'ai pas eû un moment de tems pour moi et que j'ai eû si mal a la gorge et la fièvre pendant toute la semaine, qu'il a été impossible de m'appliquer, vous n'en serez pas fâchée n'est ce pas, car je vous aime toujours malgré cela de même. Je vous embrasse ainsi que vos Enfans.

Madame la Comtesse de Colloredo, j'ai reçû avec plaisir vos 2. lettres, et mon cœur a été touché des témoignages d'attachement qu'elles contiennent. Il me sera doux de pouvoir dans quelques jours, vous en remercier de vive voix. J'ai eû lieu bien souvent, d'apprécier tous vos bon sentimens pour moi, mais j'en sens le prix encore plus vivement dans cette circonstance. Je méne avec moi mon fils, vous serez contente de sa bonne mine, je me porte moi-même assez bien. Veuillez recevoir les nouvelles assurances d'estime et de parfait attachement avec les quels je suis

Salsbourg le 17. Mai 1814.

Votre très affectionnée amie

Marie Louise.

Madame la Comtesse de Crenneville, j'ai reçû vos 2. lettres. Je ne veux point remettre a mon arrivée a Schönbrunn pour vous en remercier, j'y serai sous peu de jours. Il me tarde de pouvoir vous y exprimer combien j'apprécie les assurances de votre affection que j'ai si souvent éprouvées. Je me fais une fête de voir vos jolis enfans. Vous verrez mon fils que j'aurai bien du plaisir a vous montrer. Ma santé est assez bonne, la votre et celle de vos fils sera sûrement parfaitement rétablie. En attendant que je vous la renouvelle moi-même, recevez l'expression

Salsbourg le 17. Mai 1814.

Votre très affectionnée Amie

Marie Louise.

Ma chère Victoire!

Je ne vous écris que bien peu de lignes pour vous remercier de vos 2. aimables lettres parceque j'en ai encore beaucoup a écrire par ce Courier. Dans peu de jours je vous donnerai plus en détail de mes nouvelles, je suis sûre que vous apprendrez avec plaisir que je compte retourner a Vienne vers le commencement d'Octobre, tâchez de prolonger votre séjour jusqu'a ce moment, vous me ferez bien plaisir par là. Ma santé se trouve assez bien de mon séjour des eaux, je baigne régulièrement, cela fortifie beaucoup ma poitrine, j'espère que vous me trouverez mieux portante a mon retour. Embrassez vos aimables Enfans en mon nom et croyez moi pour la vie

Aix ce 18. Août 1814.

Votre très affectionnée amie

Louise.

Ma chère Victoire!

Je ne vous écris que quelques lignes parceque les visites me prennent tout mon tems, mais je veux vous prouver que je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite de vous donner exactement de mes nouvelles. Comment avez vous fait votre voyage, en quel état avez vous trouvé votre petite famille. Avez vous pû vous rhabituer a la monotonie du séjour d'Oedenburg, après le tumulte bruyant de la capitale?

Voilà des questions auxquelles vous répondrez, j'espère par le prochain Courrier, car je serai contente de vous savoir heureusement arrivée. Ma santé et bonne, mon fils a été un peu souffrant des dents, ce qui l'a rendu fort grognon, mais aujourd'hui sa santé et par conséquent sa gaieté est revenue. Je vous prie de croire a toute la sincérité de ma tendre amitié.

ce 28. Octobre 1814.

Votre très affectionnée amie

Louise.

Ma chère Victoire!

Pardonnez-moi si je ne vous ai pas répondu avant aujourd'hui, mais prenez vous en a ma paresse qui a été invincible tous ces jours et ne croyez pas pour cela que je vous ai oubliée, je pense au contraire souvent a vous et je fais bien des voeux afin que vos affaires vous permettent de revenir bientôt voir les solitaires de Schönbrunn, car je puis bien nous donner ce titre, après la manière dont nous vivons ici, au milieu d'un monde tout occupé de fêtes et de bals, et qui ne pense qu'a s'amuser et a se réjouir. Je suis charmée de voir que vous soutenez aussi bien votre grossesse, je désire bien que ce soit une petite fille, mais Madame de Colloredo à peur autant que je me rappelle, que ce soit encore un garçon. Je vois souvent Madame votre Mère, elle se porte a merveille

et me donne toujours de bonnes nouvelles de vous. Mon fils m'a inquiétée pendant quelque jours il a un peu de fièvre et un gros rhûme, et comme le croup règne, je me suis de suite figuré qu'il alloit l'avoir, et je me suis cruellement tourmentée sans raison, mais c'est une foiblesse bien pardonnable a une Mère. Ma santé a aussi un peu souffert, en général toute le monde est malade, les uns de fatigue de tous les plaisirs qu'ils ont goûté depuis quelque tems, les autres d'ennui, et mon monde, parce qu'il n'est pas encore habitué au climat et aux poêles. Les fêtes continuent toujours, a ce que l'on me dit, car je ne m'en informe guères, je ne les regrette pas, je suis même contente que ma position m'empêche d'y aller. Il y a un siècle que je n'ai eu de vos nouvelles, j'espère que vous m'en donnerez plus exactement en attendant croyez etc.

ce 3. Decembre 1814.

Votre très affectionnée amie

Louise.

Monsieur de Beausset m'a fait votre commission hier au soir, je serois au moins aussi fâchée que vous, si je ne pouvois pas avoir le plaisir de vous voir ces jours, puisqu'il me dit que vous serez occupée Samedi. Si vous voulez venir demain Jeudi, ou après demain dans la matinée, entre midi et une heure, ou, ce qui seroit encore plus aimable, venir déjeuner a 11. heures $\frac{1}{2}$ un de ces 2. jours avec moi, vous me

ferez bien plaisir. J'espère que Caroline n'aura pas gagné de rhûme de sa représentation d'hier au soir, et que vous avez été contente de ses succès. Je vous prie de croire aux sentimens de sincère amitié avec lesquels je suis toujours

ce 21. Decembre au matin 1814.

Votre très affectionnée amie

Louise.

Je vous remercie de l'exactitude que vous avez mise a m'envoyer le cordon de canne, c'est a vos soins que mon père devra l'ouvrage que je lui donnerai! Je vous prierai de me dire quand vous aurez une occasion pour écrire a la D^{se} d'Orleans, je veux décidément vaincre ma paresse pour écrire a cette bonne Tante, quand on est malheureux le coeur sent bien plus toutes les marques d'amitié et les siennes m'ont touchée profondement. Madame Brignole m'a donné bien des inquietudes, je suis cependant plus rassurée aujourd'hui, pourtant je ne recevrai pas demain, je vous prierai de faire une excéption a la regle chère Amie, et si cela peut vous faire plaisir je vous engage même a venir diner avec nous. En attendant croyez a toute mon amitié,

ce 10. Février 1815.

Votre très affectionnée

Louise.

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit ma chère Victoire, mais ne doutez pas pour cela que j'ai pensé bien souvent a vous et que j'ai beaucoup parlé de vous et de votre charmante petite famille avec Madame de Colloredo. La maladie de Madame Brignole est aussi un peu cause de mon silence, cette excellente Amie nous donne, depuis 3. semaines de bien cruelles inquiétudes, d'autant plus que sa maladie est extrêmement obstinée a ne pas vouloir quitter les entrailles, et elle est si foible que je crains tout. Je vois avec plaisir que vous avez passé fort gaiment le carnaval a Oedenburg, peut-être un peu trop, car selon les mauvaises langues, vous n'avez pas manqué de danser a tous les bals, je ne sais si c'est fort prudent, quand on compte d'accoucher dans 3. semaines, au reste il ne me sied pas de prêcher, après toutes les folies que j'ai faites en pareille occasion, aussi en ais-je été sévèrement punie et je forme des voeux pour que la naissance de votre fille ne vous fasse pas éprouver mes souffrances. Je n'ai pas plus entendû parler de fêtes a Schönbrunn, que si nous n'avions pas eû cette illustre réunion de Souverains. Cette vie tranquille me reussit bien, vous savez ma chère Victoire, que je n'ai jamais aimé le grand monde et je le hais aprésent plus que jamais, je suis heureuse dans mon petit coin, voyant beaucoup mon fils qui embellit journellement et devient de plus en plus aimable, je ne l'ai jamais vû aussi frais et bien portant. Ma santé est très bonne

et seroit encore meilleure, si la maladie de Madame Brignole ne me tourmentoit pas. On a bien tort de vous dire que je néglige la musique, j'en fais encore souvent, je commence même a jouer de la guitare, il est vrai très mal; vous allez dire, encore un nouveau talent, mais le nombre est toujours le même, car a mesure que je veux en apprendre un nouveau, j'en oublie un ancien, et cette fois-ci c'est le dessein qui est la malheureuse victime. Je vous prie d'embrasser vos petits enfans en mon nom et de croire a toute mon amitié!

Schönbrunn ce 3. Mars 1815.

Votre très affectionnée

Louise.

Je suis bien contente chère Amie, de pouvoir vous donner de meilleures nouvelles de Madame de Brignole le moindre mieux me donne de l'espoir. Point de nouvelles plus récentes, vous pouvez vous figurer comme je suis tourmentée, je suis toute découragée et si Dieu ne m'aide pas je n'aurai bientôt plus de forces morales ni physiques pour tout supporter. Je vous prie de venir déjeuner demain avec moi, car la triste cérémonie d'hier, a fait que je vous ai vue pour ainsi dire sans vous voir. Je vous prie de croire a toute mon amitié.

ce 12. Mars 1815.

Votre très affectionnée

Louise.

Ma chère Victoire!

Je ne vous écris qu'un petit mot, j'ai appris avec grand plaisir votre accouchement et je vous prie de croire a tous les voeux que je forme pour le bonheur du nouveau né. Maman se charge de vous donner les détails qui pourroient vous intéresser sur moi, je vous écrirois sans cela une lettre bien triste, et cela ne vaut rien pour une nouvelle accouchée, qui aura sans cela bientôt une nouvelle émotion a soutenir. Il faut espérer que cela finira au mieux, je suis au moins contente de vous savoir bien, et d'espérer que vous revenez a Vienne, je ne vous serai pas d'une grande consolation, car je suis moi même bien triste. Vous saurez la perte que j'ai fait de ma pauvre amie Brignole, qui est morte si vite, que nous ne pouvions nous y attendre, c'est un nouveau chagrin qui se joint a tant d'autres qui m'assaillent depuis si longtems, cela m'a rendû plus sensible le départ du Général Neipperg, car me voilà positivement sans conseil, et a mon âge et dans ma situation, on en a encore besoin. Je voudrois au moins voir mes Amies heureuses et bien portantes, il faut donc que je me borne a faire des voeux pour qu'après cette lutte nouvelle, chacun reste tranquille chez soi et que vous n'ayez pas de sujets de tourmens. Adieu, j'embrasse vos enfans ainsi que leur mère.

ce 11. Avril 1815.

Louise.

Je vous remercie de la lettre que vous m'avez envoyée chère Victoire et des détails qu'elle contient, je vous la renvoie. Le Général Neipperg ne m'a pas donné signe de vie depuis 18. jours, de sorte que je ne connois que les détails du bulletin mais je me rejouis avec tout le monde des bonnes nouvelles qu'il contient. Je suis contente que vous ne soyez pas venue a Schönbrunn car je déjeune en ville après avoir manqué mourir cette nuit, mais je vais mieux aprésent. Adieu croyez a toute mon amitié

Mai 1815.

Je vous renvoie ma chère Victoire vos lettres et les proclamations, j'ai tout lû avec un grand plaisir, Monsieur de Crenneville est vraiment le modèle des Maris, et vous devez en être contente, aussi si je reviens dans ce monde ce ne seroit qu'un pareil qui pourroit, peut-être, me décider a reprendre un esclavage pareil. Mille belles choses a Maman.

ce 28. Mai 1815.

Je m'empresserai de dire a Madame Scarampi ce que vous avez bien voulu me dire a cause de son affaire. Je suis bien fâchée de ce que nous n'avons rien pû obtenir dans le moment pour François, mais disposez de moi pour tout ou je pourrois vous être utile. Je vous renvoie la lettre de Madame Lu-

chesi. J'ai reçu des nouvelles de mon père, mais aucune de la politique. Je vous prie de croire a toute mon amitié.

Baaden le 21. Août 1815.

Je n'ai pas encore reçu de vos lettres chère Victoire, mais heureusement de vos nouvelles par Madame Colloredo, j'au^rois été sans cela bien inquiète pour votre santé. — C'est donc moi qui serai la moins paresseuse et qui romprai le silence pour vous adresser mes voeux les plus sincères a l'occasion de votre fête et de la nouvelle année. Puissiez vous la passer aussi heureusement que c'est possible dans ce misérable monde, et puissiez vous en vivre encore beaucoup d'autres entourée de votre Mari et des trois enfants, qui vous rendent bien heureuse voilà le voeu de l'amitié, j'espère que Dieu l'exaucera. Je vous envoie a cette occasion une bague antique, elle n'est pas très jolie car vous savez que le goût de nos ancêtres n'étoit pas fort bon, mais puisse-t'elle vous rappeler l'amitié de la personne qui vous l'offre. Quel voyage que celui que vous venez de faire avec toute votre petite famille, je crois que j'aurai pareil sort sous peu, excepté que moins heureuse que vous je serai obligée de laisser ici ce que j'ai de plus cher au monde ; mais je m'armerai de courage et l'idée que ce voyage sera nécessaire a ses intérêts m'en

donnera. Ma santé est assez bonne malgré que le grand froid se fait cruellement sentir dans notre solitude. On y a célébré mon 24. jour de Naissance par un concert charmant, qui étoit une surprise que je savois depuis quinze jours, mais une qui en étoit effectivement une, et qui m'a fait plaisir étoit l'arrivée de Neipperg qu'est venu en trois jours et trois nuits de Venise. J'ai été contente de le revoir, car c'est un de mes bons Amis et ils sont bien rares dans ce monde pour moi. Je regrette bien de ne pas vous avoir vû a Venise car c'est par lui que je sais que vous y avez été car vous ne donnez pas signe de vie, et j'ai bien envie de vous en gronder. Mes complimens au Comte Crenneville. Je finis car c'est a un retour de spectacle que je vous écris et je suis lasse, mais croyez en tout tems a ma sincère amitié.

ce 18. Decembre 1815.

Louise.

Bien bonne nouvelle amée ma chère Amie, je n'ai pas besoin de vous répéter combien je forme de voeux divers pour vous et toute votre famille, car vous connoissez mon amitié et ma reconnaissance, et mon coeur ne changera jamais, je n'ajoute donc que celui de vous savoir heureuse dans la nouvelle union que vous allez contracter. Je joins ici un almanach que je viens de recevoir, et qui m'a parû assez joli pour vous être offert. Je crains que vous ne puissiez

lire mon griffonage, car j'ai la chambre pleine de visites. Croyez a toute ma sincère amitié.

ce 31. Decembre 1815.

Votre très affectionnée

Louise.

Je n'ai que le tems de vous écrire deux lignes ma chère Victoire par Stift qui se chargera de cette lettre pour vous remercier de la part que vous avez bien voulu prendre a toutes les inquiétudes que nous avons éprouvés depuis quelques jours, cela m'a été une nouvelle preuve de votre amitié et la mienne vous en a été bien reconnaissante. — L'Impératrice est sauvée pour le moment présent, l'amélioration continue au delà des esperances des médecins et Alietti répond presque d'elle si elle veut rester pour quelque tems a Strà et suivre ses conseils. — Fasse le Ciel quelle veuille s'y décider. Mon épidemie aux yeux est terminée mais tout le monde en a été atteint successivement, je voudrais que votre santé devienne meilleure elle m'inquiète vivement, soignez la bien et si elle ne va pas mieux consultez Alietti si vous venez a Veronne. Je reste ici jusqu'au Mercredi de Pâques pour tenir compagnie a l'Empereur et a l'Impératrice — et je vous avoue que ce n'est pas un sacrifice, j'aime tout autant rester a Véronne que d'aller a Parme dont on me fait tous les jours de plus vilains tableaux. — Le croirez vous je n'ai pas

encore eût le tems d'écrire a la Princesse de Lorraine dites lui bien des choses de ma part et croyez a toute mon amitié.

ce 9 Avril 1816.

Louise.

Je vous demande bien pardon ma chère Amie, si je n'ai pas rempli plutôt la promesse que je vous ai faite de vous donner de mes nouvelles, mais mon tems a été partagé entre les voyages, courses et de tristes inquiétudes, mais je n'en ai pas moins pensé a vous et pris un bien vif intérêt a tout ce qui pourroit vous toucher. Victoire est dans ce moment a Venise, sa santé est presqu'entièrement rétablie, et j'ai d'autant plus de plaisir a vous dire cela, qu'a mon arrivée a Vicence, j'en ai été vraiment inquiète. — Nous faisons toutes les après diners nos courses ensemble, et en revenons toujours enchantés, car il y a tant de belles choses a voir a Venise. Mon Père est aussi moins abattû, et je m'en réjouis, car nous avons tous été bien affligés de la mort de cette pauvre Impératrice; elle a toujours été si parfaite pour moi, que je la regrette infiniment et puis je me suis encore plus attachée a elle depuis sa maladie. Il paroît que le mois d'Avril m'est fatal, j'y ai éprouvé de grands chagrins, quelques pertes bien douloureuses, et quoique l'on ne devrait pas être superstitieux je ne puis jamais l'envisager sans crainte. La mort de

Madame de Wratislaw m'a aussi fait de la peine, car elle étoit bien attachée a ma mère. Ma santé a aussi un peu souffert de toutes ces secousses et j'ai été presque toujours plus ou moins indisposée, pendant les 3. semaines que j'ai été a Verone. Je compte être le 20. a Parme, ou ma vie ne sera pas fort agréable, il n'y a que l'idée que je fais mon devoir en sacrifiant tout a mon fils, qui me soutienne. Je vous prie de faire mes complimens au Prince et de dire mille amitiés a vos aimables Enfans. Donnez moi souvent de vos nouvelles, car tout ce qui me vient de vous me fait grand plaisir. Croyez a toute la sincère amitié avec laquelle je serai toujours

Venise ce 14. Avril 1816.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

J'ai eû tant d'affaires depuis quelque tems ma chère Amie, que je n'ai pas eû les moyens d'écrire, vous ne m'en voudrez pas, car vous savez que l'amitié et la reconnaissance restent toujours invariables. Comme Karacsay est une occasion sûre, je ne veux pas le laisser partir sans vous donner de mes nouvelles et vous en demander des vôtres. Je vous envoie aussi une petite bague en forme de crucifix, faite a Parme, et qui tient en même tems lieu de chapelet, dites en quelques dizaines a mon intention, car j'en ai besoin.

Je me trouve bien ici, car j'ai un beau pays, une bonne maison, de bons peuples, mais je trouve tout en désordre et en confusion, et au lieu de tout ce qu'on m'avoit promis d'ôter de désagréable, avant mon arrivée, on me l'à tout laissé et c'est moi qui en ai l'occupation. La société est nulle, aussi la vois-je aussi peu que possible, et je me borne a celle du peu d'amis que j'ai emmené avec moi, du reste tous mes soins et mes regards sont portés sur les manières propres a soulager la misère des peuples, que je voudrois pouvoir rendre bien heureux, et a ménager un heureux avenir a mon fils. — Sans cela, quoique bien jeune encore, j'ai un degoût horrible du monde et je vous assure qu'en entrant dans un couvent il me prend toujours l'idée d'envier ceux qui y ont cherché le repos, car plus je pénètre dans les replis de ce monde, et plus j'aquiers la triste certitude de sa perversité. Vous me trouverez bien misantrope, mais les affaires ne m'égayent pas. Ma santé n'est pas bonne, mes yeux me font surtout beaucoup souffrir. J'attends Victoire vers la moitié de Juin, je lui ai écrit de venir quand je serai a la campagne, pour pouvoir en jouir plus a mon aise et puis elle y sera aussi plus agréablement logée. Donnez moi bientôt des nouvelles des vôtres, a qui je vous prie de dire mille choses de ma part. — Dites-moi aussi comment vous allez, je voudrois tant le mot bien pour réponse et je crains tant le contraire, au moins soyez per-

suadée que je vous plains de tout mon coeur; et croyez que ni le tems ni l'absence ne feront changer mon amitié.

Parme ce 2. Juin 1816.

Votre très affectonnée amie

Louise.

Livourne ce 9. Août 1816.

Vous devez m'accuser de paresse ma chère Victoire de ce que je ne vous ai pas encore écrit depuis mon arrivée a Livourne il me semble et je l'avoue a ma honte que le climat d'Italie et les bains de Mer m'ont rendue encore plus paresseuse, mais je pense a vous, nous parlons beaucoup de vous et même si je n'ai pas donné signe de vie la bonne amitié pour la compagne de l'enfance existe toujours. Mais vous êtes vraiment bien paresseuse de ne pas encore être accouchée — je crains bien que vous ne vous soyez trompée d'un mois, a l'heure que je vous écris j'espère que tout cela sera passé heureusement, et je vous prie de dire milles belles choses de ma part a la petite fille de même qu'a toute la famille. Ma santé se fortifie journellement depuis que j'ai pris le courage de me plonger dans les ondes et je crains que je ne revienne avec une figure semblable a celle de la pleine lune, ce qui me fâcherait beaucoup. Du reste je suis heureuse et tranquille et je me félicite chaque jour davantage de ma nouvelle situation. Vous avez deviné

juste en disant que nous nous promenons sur le bord de la mer, c'est là ou nous allons tous les jours tant a cheval qu'en voiture et nous y rencontrons toujours la charmante et belle Miss Couth avec son frère, cette première fait toujours rougir le Général et je crois que lorsque vous le reverrez Miss Ransden sera a peu près effacée de la mémoire de ce preux chevalier, j'espère que vous l'en raillerez lorsque vous me viendrez voir a Parme. La Toscane est un vrai paradis et toute l'Italie doit paroître un affreux désert en comparaison, je compte rester a Livourne jusqu'au 18. et a Florence jusqu'au 2. de Septembre. Il y a beaucoup d'Anglois et d'étrangers ici et une grande quantité de beaux magasins dont je vous envoie un échantillon, je désire qu'il vous plaise. Nous allons tous les soirs au théâtre tantôt a Aureliano tantôt a Tancredi, la musique est superbe, mais la chaleur est un excellent somnifère! Demain je vais faire une course dans les montagnes pour aller voir un superbe aqueduc que le grand Duc a fait construire et aux moyens duquel la ville de Livourne a de l'eau excellente, un grand bienfait qui éternisera la mémoire de mon bon Oncle. — Je joins ici une lettre a vous qui m'est venue a Livourne, je crois que les nouvelles ne sont guères fraîches. Donnez moi des détails sur tout ce qui vous regarde, alles grüsst Sie, et croyez moi pour toute la vie votre amie

Louise.

Colorno ce 20. Septembre 1816.

Je crains bien ma chère Amie que la lettre que je vous ai adressée de Livourne, ne soit perdue n'ayant pas de vos nouvelles depuis long-tems. Je suis seulement contente de savoir par l'entremise de Victoire que vous vous portez mieux, et vous savez trop l'intérêt que je prends a tout ce qui vous regarde pour ne pas être sûre que je m'en suis réjouie du fond de l'âme. J'ai été aussi émerveillée de l'idée que vous êtes devenue assez courageuse pour monter a cheval ce qui est sûrement une grande preuve de complaisance de votre part. J'attend Victoire d'un jour a l'autre, nous lui avons écrit a deux reprises de venir, mais comme les postes vont si bien en Italie, j'ai bien peur, que la reponse ne se soit égarée. — Ma santé, ainsi que celle de tous mes alentours, souffre de la chaleur d'un climat auquel nous ne sommes pas habitués, mais l'année prochaine nous nous porterons a merveille. Je suis a la campagne depuis 8. jours, je plante des jardins anglais et des vergers, je m'occupe de tous les plaisirs et amusemens d'une campagnarde, et j'en suis heureuse, le soir on fait la lecture. Je reçois de tems en tems des visites, j'attend mon Oncle Renier, et je viens d'avoir eû celle du Ministre d'Angleterre a Florence, et de sa femme (Lord Burg-hers) que j'aime beaucoup tous deux — Ils sont venus pleurer chez moi la mort d'un enfant unique et bien chéri, et j'espère que la tranquillité de ce séjour aura

adouci leur profonde douleur. Elle m'a fait souvent penser a la séparation d'avec mon fils, et a la fragilité de la vie d'un enfant et depuis ce tems toutes mes idées noires sont revenues. Mille amitiés a tous les vôtres, écrivez-moi bientôt et croyez a toute mon affection et reconnaissance, car n'est ce pas a vous et a vos soins que je dois ce que je suis, ce que je n'oublierai jamais.

Parme ce 28. Decembre 1816.

J'étois toujours dans de bien cruelles inquiétudes sur votre santé chère Amie lorsque vos lignes sont venues me rassurer. Le retour de vos forces me donne l'espoir d'une prompte guérison, ce sont au moins les voeux que je forme pour votre fête et la nouvelle année. Je voudrois pouvoir prier aussi le Ciel d'éloigner toutes les causes m o r a l e s qui donnent lieu a vos maux physiques, mais je crois que c'est vous seule qui pouvez les éloigner et j'espère beaucoup pour cela dans le voyage d'Italie qu'on nous dit que vous ferez le printems prochain, j'espère que vous viendrez seule avec vos aimables Enfans et que tous ceux qui pourroient vous causer du chagrin seront retenûs a Vienne, je le répète, je crois que c'est le moyen le plus efficace de vous guérir. Venez alors aussi chez moi pour quelque tems, tous ceux qui

m'entourent ainsi que moi, vous aiment, vous plaignent, et tâcheront de vous distraire par tous les moyens possibles. Le Général Neipperg m'a fidèlement répété la conversation qu'il a eû avec vous, elle m'a touchée profondément, et quoique j'espère que Dieu rétablira votre santé, et vous accordera la force nécessaire pour supporter tous vos maux, comptez toujours sur une amie qui vous a voué toute sa reconnaissance et qui rendra a vos enfans ce que vous avez fait pour elle. — Ne soyez en tout cas jamais inquiète pour Caroline, elle peut compter de trouver en moi un appui, j'espère d'ailleurs que mes voeux seront éaucés et qu'elle conservera son excellente Mère. Vous me feriez bien plaisir, lorsque vous écrirez une fois a la D^{sse}. d'Orléans, de lui mentioner une lettre que je lui ai écrite il y a quelque tems, j'ai peur qu'elle ne l'ait pas reçue et je ne voudrois pour rien au monde passer dans son esprit pour n'avoir pas répondû a la sienne qui est aimable et bonne comme elle. Dieu sait quand je viendrai faire une visite a Vienne, cela tient a tant de circonstances différentes, qu'il n'est pas possible d'en prévoir l'époque. Je n'ai pas de nouvelles de Victoire depuis quelque tems, nous rivalisons de paresse dans les correspondances, et je m'étonne moi-même lorsque je pense au tems ou, quoiqu' encore bien petite, j'étois si écrivassière, cela a bien changé depuis en tout; en bonheur et en tranquillité, mais heureusement que mon caractère n'a pas changé c'est bien a vous

que je le dois. Le Général se rappelle a votre souvenir, il partage bien tout ce que vous éprouvez et m'en a parlé à plusieurs reprises, les larmes aux yeux. Bien des choses a vos enfans, que Caroline ne m'en veuille pas de ne lui avoir pas répondû, mais la paresse!!! Je lui envoie une petite bagatelle qui m'est justement arrivée de Paris — et a vous je désire bien du bonheur, j'espère que vous n'en douterez jamais, car vous connoissez toute ma constante et sincère amitié.

Parme ce 17. fevrier 1817.

Vous m'accuserez de paresse ma chère Amie, en recevant si tard mes remerciemens pour vos 2. lettres de Decembre et Janvier; mais vous m'excuserez aussi, en pensant qu'un pareil retard n'est pas causé par l'oubli, mais bien par les nombreuses affaires et correspondances, qui me tourmentent depuis quelque tems. Outre l'amélioration de votre santé, ce dont mon amitié pour vous s'est le plus réjoui a été le départ du Prince, je conçois qu'il a dû vous être désagréable par rapport aux clabandages que cela a pû occasioner, mais c'étoit le seul moyen de vous guérir moralement et physiquement, et vous permettrez a vos vrais amis, dont certainement je fais partie, de faire des voeux afin qu'il ne remette plus jamais le pied chez vous. J'espère que l'air de la campagne et le voyage d'Italie

vous remettront entièrement, j'opine pour ce dernier parcequ'alors j'aurai le plaisir de vous revoir, ainsi que vos aimables Enfans a qui je prie de dire mille choses de ma part. Je n'ai pas de nouvelles de Victoire depuis un siècle, mais je conçois qu'elle désire quitter l'Italie, n'y trouvant nulle ressource pour y faire élever ses garçons. — Ma santé est bonne, je ne sais vraiment quand je pourrai revenir faire une visite a Vienne, je veux attendre ma soeur Leopoldine ici et si les circonstances le permettent, je l'accompagnerai jusqu'a Livourne, pour lui adoucir les derniers momens d'une séparation bien douloureuse pour elle. Vous saurez déjà que Madame Scarampi est accouchée, il y a 3. semaines, d'un beau et gros garçon ils se portent bien tous deux, mais elle se rétablit selon moi lentement, car je courois déjà les champs au bout de ce tems.

Notre vie est toujours la même, le Carnaval a été assez animé et je le finis aujourd'hui en donnant le dernier bal chez moi. C'est ce qui me force de finir, le Général vous présente ses respects et moi je vous prie d'être assurée de ma sincère et tendre amitié qui ne finira qu'avec ma vie

Votre très affectionnée amie

Louise.

Sala ce 20. Mars 1817.

La poste partant sous peu, ne me laisse que le tems de vous tracer quelques lignes ma chère Amie pour vous remercier ainsi que Caroline de vos lettres du mois passé. Croyez que vous ne pouvez me donner de nouvelles plus agréables qu'en m'assurant que votre santé se fortifie journellement. — Croyez-moi, le meilleur remède qui vaut mieux que tous les changemens d'air et toutes les médecines, est le départ du Prince de la maison, il a dû vous inquiéter au commencement a cause du quand dira t'on, mais vous avez dû en être contente depuis, avec un homme qui ne montre ni bon coeur ni égard, lorsque sa femme se trouve a l'extrémité, il n'y a plus rien a espérer, et vous devez rendre graces a Dieu d'être délivrée de ses importunités. Il me paroît que Victoire va nous quitter au mois de May, j'espère qu'elle viendra encore me voir lorsque je serai établie a Colomo, sa nouvelle grossesse me désespère, et vous devriez bien user de vos droits de Mère, pour la gronder ainsi que son Mari, de leur peu de raison. Je suis depuis 6. jours a une petite campagne dont la maison il est vrai, est une miniature, mais qui a des environs charmans, bois, montagnes, même montagnes de neige, qui rappelle enfin tout a fait la patrie. Madame Scarampi est encore a Parme pour quelque tems, elle a beaucoup de peine a se remettre, mais son fils est bien beau et fort. Le coeur me saigne lorsque je

pense qu'il y a plus d'un an que je n'ai vû le mien et Dieu sait combien de mois s'écouleront encore avant que j'ai ce bonheur, mais ce pays est épuisé par les guerres; les maladies qui régnet dans ce moment augmentent aussi beaucoup la misère, je ne puis donc en aucune façon penser a le quitter aprésent. Mille belles choses a vos Enfans, donnez-moi bientôt de vos nouvelles, et soyez persuadée qu'il ne pourra jamais rien vous arriver d'heureux, que mon coeur ne le partage vivement, car vous ne pouvez jamais douter de mon ancienne et sincere amitié

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Sala ce 11. Avril 1817.

J'ai reçu avec bien du plaisir votre lettre du 22. Mars et je profite du 1^{er} moment que mes affaires laissent libre, pour y répondre quelques lignes. Tout ce que vous me mandez tant a cause de votre santé que sur ce que mon père vous a dit a l'égard du Prince me fait grand plaisir car vous ne douterez jamais j'espère, de tout l'intérêt que je prends a tout ce qui vous concerne, mon amitié doit vous en être garant. Victoire a de nouveau été malade ainsi qu'un de ses enfans, cela retardera donc le plaisir que j'aurai de la voir chez moi, sa cinquième grossesse me désespère, il me parait que sa santé est affoiblie, de-

puis ses dernières couches. Je prévois aussi que je n'aurai guères qu'au mois d'Août la satisfaction de vous voir; le voyage de ma soeur étant un peu retardé, mon père m'avoit fait offrir de venir passer les mois d'Avril et May avec lui, mais le pays est si misérable et les maladies qui y regnent l'ont tellement épuisé, que j'ai crû de mon devoir de ne pas l'abandonner dans cet état de pénurie, j'ai donc courageusement fait le sacrifice de mon voyage et je n'irai guères avant le mois d'Octobre a Vienne, moment ou l'on dit que mon père retournera en Galicie. Vous qui savez comme j'aime mon fils, jugerez facilement de la peine que j'éprouve de retarder le moment de l'embrasser, car il y a aprésent 13. longs mois que je l'ai vû. — Tout le monde est enchanté du choix que l'on a fait de Nani Kuenburg pour grande maitresse de ma soeur Leopoldine, elle ne pourroit trouver une meilleure société pour son long voyage. L'air vif des montagnes m'a entièrement remise, vous ne croiriez pas que dans la contrée que j'habite, il vient de tomber une épaisse neige aujourdhui, et qu'au milieu de cette belle Italie, on pourroit aller promener en traîneau; je compte malgré cela rester dans ce petit recoin, jusqu'au moment de l'arrivée de Leopoldine, ou il faudra que j'aïlle habiter Colorno, cette maisonette étant si petite, que je ne pourrais même donner une chambre. Tout le monde se rappelle a votre souvenir. Le petit Scarampi prospère a vue d'oeuil, et peut

être appelé un enfant superbe, mille choses a François et Caroline. Je vous quitte pour aujourd'hui, car je suis terriblement pressée, croyez en attendant que nous nous revoyons, a ma sincère amitié, que ni le tems ni l'absence ne sauront affaiblir.

Votre très affectionnée amie

Louise.

Parme ce 4. Septembre 1817.

Milles et milles remerciements ma chère Victoire pour vos trois lettres et les voeux que vous formez pour ma fête, qui m'ont fait plaisir comme tout ce qui me prouve votre amitié. J'ai a me reprocher bien de la négligence envers vous car depuis que vous êtes partie de Padoue je n'ai pas pris une fois la plume, mais pendant mon séjour de Florence vous m'excuserez car je n'avais pas un moment de tems et depuis que je suis retournée ici je n'ai pas eu un bon jour la fièvre double tierce m'ayant pris tous les soirs a cinq durant jusqu'a minuit, enfin voilà deux jours qu'elle m'abandonne et je profite du premier moment d'humeur un peu plus gaie qui me revienne pour vous donner de mes nouvelles. — Pour finir ma confession je vous dirai que j'ai égaré certain petit billet que vous m'avez envoyé pour Madame Scarampi, ainsi il faut ma chère Victoire que vous mettiez aussi cela sur le compte de l'absolution générale. — J'ai envoyé à

Maurice Dietrichstein une petite caisse à votre adresse que je lui écris de vous faire parvenir, elle contient la soie et la chaise que vous m'avez demandée, un exemplaire de Cour que je vous offre ainsi qu'une mousseline anglaise et quelques ceintures de rubans que je vous ai rapportés de Livourne pour vous prouver que même si je suis un peu paresseuse en écrivant je ne pense pas moins aux amis absents. Je me réjouis que vous allez à Vienne pour que la réconciliation ait lieu avec la Princesse, aprésent je commence à croire que votre mari ne se repentira pas du parti qu'il a pris pourvu que vous ne trouviez pas le malheureux Prince et qu'il ne fasse plus de promenade car vous n'avez pas d'idée comme on s'est moqué de la dernière dans tout Vienne et cela me fait de la peine pour votre Mère. — J'en veux à Sala de manger votre basse eour, on dit qu'il y a un remede infailible, qui est : qu'au premier meurtre vous lui pendiez le poulet égorgé à la queue et le lui laissez ainsi jusqu'à ce qu'il se gâte, on dit qu'alors le chien ne revient plus une seconde fois à la charge. — Jarba est devenu affreux avec ses longues oreilles il fait cependant le bonheur de Mademoiselle Geoffrey dont l'hymen avec Monsieur Lang qu'on appelle ici l'Ange se célébrera dans 15 jours. — Tout le monde va bien dans la maison; Madame Scarampi avance heureusement dans sa grossesse qui date du jour de l'estafette, son petit Louis seroit joli, s'il avait un

nez, mais je crains que les lions de Colorno ne lui eussent vraiment fait tort. — Alexandrine et Annette vont accoucher dans 3 mois, enfin la maison se peuple d'enfants. Ma tendresse est partagée entre Lovely et un perroquet nommé Margharitina, que ma soeur m'a donnée avant de partir. Je suis bien inquiète pour ma pauvre Leopoldine, je sais par des nouvelles bien sûres qu'elle est débarquée à Cagliari à la suite d'une forte bourrasque, mais pourquoi voilà ce qu'on ignore est-ce par raison de santé, ou les bâtiments ont ils souffert, voilà ce que tout le monde ignore et voilà ce qui me tourmente à l'excès, en général je ne serais tranquille que lorsque j'aurais la certitude qu'elle peut être heureuse, et je bénis le Ciel qu'elle ait ses Dames avec elle les Portugais dont elle est entourée étant des figures de l'autre monde sans éducation et l'étiquette, étant si roide qu'il ne manque pour la compléter que de faire la génuflexion lorsque le rôti de la Princesse royale passe (comme cela se pratique en Espagne.) Mon voyage a été charmant et j'y ai été bien heureuse ayant passé cinq semaines avec mes deux soeurs mais il m'empêchera de faire le voyage de Vienne pour cet automne ayant dépensé tout l'argent destiné a ce sujet et ne voulant par rien au monde toucher à celui qui est pour les economies. Ce sera donc pour le printems, en attendant l'avenir est réglé pour sûr et signé par toute les puissances, j'aurai donc beaucoup moins d'inquiétude à avoir et

je suis sûre que vous êtes assez bonne pour vous en féliciter avec moi ma chère Victoire. — A votre mari milles choses, lorsqu'il voudra des semences pour son jardin écrivez le moi, le mien en est riche! — J'embrasse vos enfants — Soyez bien bien heureuse dans votre solitude voilà le voeu que forme pour vous votre meilleure amie

Louise.

Sala ce 13. Octobre 1817.

Il y a un siècle que je ne vous ai écrit ma chère Amie, et je me le reproche bien, car je me dis souvent qu'il ne suffit pas de penser a ses amis, mais qu'il faut aussi leur montrer son intérêt en leur donnant de ses nouvelles, il est vrai que le manque de tems et ma nombreuse famille dispersée dans tous les coins de la terre, sont aussi des excuses, mais je ne veux pas m'en prévaloir et rester plutôt dans mon tort; — que de choses se sont passées depuis ma dernière lettre? — Ma pauvre soeur s'est embarquée pour toujours pour le nouveau monde, en suivant une destinée encore bien incertaine. — La pauvre Palatine a été enlevée de cette terre bien belle, bien jeune, et prouvant par cette mort prématurée toute l'instabilité des choses et des jouissances de cette vie. — Le sort et l'avenir de mon fils ont aussi été fixés, voilà bien des matieres a réflexion. J'avoue que cette dernière m'a fait bien

du plaisir, et j'étois persuadée que vous les partageriez. Vous savez que ce n'étoit jamais ni des trones, ni des états que j'ambitionois pour mon enfant, mais je lui souhaitois d'être le plus riche et aimable particulier de l'Autriche, mon premier souhait a été rempli par le traité da 10. Juin, et je jouis d'une douce consolation, en pensant que je pourrai aprésent fermer les yeux tranquillement, dans la persuasion qu'après moi mon fils ne sera ni abandonné ni par le manque de fortune sous la dependance de qui que ce soit. Voilà assez parlé de moi, a ce que je crois, mais je sais que tous ces détails ne paroîtront pas trop longs a votre amitié. J'espère que Carlsbad vous aura entièrement remise et que le Prince, prenant le sage parti de vivre tout a fait de son côté, une reclute ne sera pas possible. J'ai bien regretté le départ de Victoire de l'Italie, mais elle me mande qu'elle est si heureuse, ainsi que son Mari, du parti qu'ils ont pris, que je n'ose plus élever de plaintes. Tout le monde se porte bien et quoique nous avons déjà de la neige sur toutes les montagnes d'alentour, nous sommes encore a la campagne. Je partirai dans 8. jours pour aller passer 3. semaines a Plaisance. Ce sera le dernier voyage que j'entreprendrai cette année, mais au printems j'irai passer 2. mois a Vienne. Nani Kuenburg a écrit a quelqu'un a Florence, qu'ils avoient heureusement passé le détroit de Gibraltar le 1. Juillet mais a moi les vilaines n'ont pas écrit une ligne. Les

Scarampi ont fait une course a Turin ou ils se sont beaucoup amusés. Donnez-moi de vos nouvelles, et soyez persuadée qu'il n'y a pas de jour ou je ne forme des voeux pour votre bonheur, car vous connoissez toute l'étendue de mon amitié et reconnaissance. A François et Caroline mille choses.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Plaisance ce 8 Novembre 1817.

Ma chère Victoire!

C'est pour vous féliciter de bien bon coeur sur vos heureuses couches que je prends la plume en main, car comme vous conmaissez mon amitié vous ne douterez aussi pas de la part bien vive que je prends à tout ce qui vous interesse. — Je crois que l'on peut se réjouir avec vous de ce que ce soit une petite fille puisqu'elle suit de si près l'autre et qu'il vous sera beaucoup plus agréable de les élever ensemble. — Faites nous donner bientôt des nouvelles de votre santé qui me tient bien bien à coeur. — Vous direz que je ne suis pas diligente puisque je vous réponds à trois lettres à la fois mais malheureusement c'est toujours ainsi quand on a beaucoup de correspondances, et je me dis souvent quoique je fais ouvertement profession de ne pas aimer le Séjour de Vienne que je serais très contente si je pouvais transporter toutes

les correspondances que j'ai là autour de moi pour ne plus écrire; je vous prie cependant d'excepter vos lettres de ce nombre, car ce que l'on fait volontiers ne coûte jamais. — J'admire la diligence avec laquelle vous travaillez à la tapisserie, et pour vous montrer comme j'en abuse je dirai qu'il y a encore un morceau de canapé qui vous attend. — Quant au tapis je ne le ferai qu'arrivée à Vienne parceque je veux y faire l'emplette des laines et d'un dessein qui puisse me convenir, en attendant je ferai venir le canevas de Paris. — Je vous prie de croire ma chère Victoire que le voyage de Plaisance ne m'a pas fait oublier vos commissions et que vous recevrez sous peu une caisse contenant le dossier du canapé, de la soie bleue et blanche, le portrait à l'aquarelle, celui en miniature suivra les semences, et une robe de mérinos, que je vous envoie pour prouver l'élégance de la ville de Plaisance, car elle y est achetée et faite à Parme. — Quant aux semences de fleurs je n'en ai pas mis de rares pensant que vous n'avez pas de serres, et je ne pourrai vous envoyer les Dalia qu'à l'automne prochain aucune des miennes n'ayant voulu fleurir cette année-ci, Sanvitici a dit qu'il ne pourrait les envoyer ne sachant la qualité. Delverme qui vous dit mille choses vous avertit aussi que les broccoli romani viendront bien cette année, mais que l'année prochaine ils dégènereront, ce qui arrive toujours quand ils ne sont pas en terre romaine, et que les pois

de Parme ne valent rien, mais qu'il vous conseille de vous adresser à Vicence ou sont les plus renommés de toute l'Italie.

Le 10. à Parme.

J'ai reçue en arrivant ici votre chaise dont je vous remercie bien et les deux cadenas pour attacher les clefs qui sont charmants et dont je vous remercie bien — j'en ai donné un a Madame Scarampi. — Tout le monde se porte bien ici ainsi que moi et vous dit mille choses. Louis devient un enfant superbe à l'exception du nez mais il marche déjà tout seul et est fort comme s'il avait 15 mois, mais en revanche il n'a que deux dents. — Je ne viendrai décidément que l'été prochain à Vienne ou j'espère alors vous voir pour sûr ma chère Victoire. Ma soeur Leopoldine avait passé Madère le 13 et Nani Kuenbourg trouve tout superbe et tous les gens aimables car vous savez qu'elle ne sait dire du mal de personne. Malheureusement nous avons vu la cour Portugaise et nous savons à quoi nous en tenir. — Votre mari a-t'il fait la paix avec Maman? on m'a écrit qu'elle était bien malade, est ce vrai? Le général me prie de vous bien féliciter sur vos heureuses couches et me demande toujours si vous avez encore de la rancune à cause de l'expédition du Brésil. Ecrivez moi bientôt beaucoup de détails de vous et des nouvelles du monde car nous ne savons rien. — Mille

compliments à votre Mari j'embrasse vos enfants, et suis toujours avec la même tendre amitié

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 13. Novembre 1817.

Votre lettre du 15. Septembre m'auroit fait un plus sensible plaisir ma chère Amie, si j'avois pû y entrevoir que votre santé soit meilleure et que le Prince paroissot disposé a vous laisser jouir de la tranquillité dont vous avez si besoin et que vous méritez tant, mais de cette manière je suis de nouveau replongée dans l'inquiétude, et ne puis faire que des voeux a l'occasion de votre fête et du nouvel an, afin que le Ciel vous accorde dans l'année prochaine plus de contentement, il n'y a personne qui vous le désire plus que moi, qui vous suis attachée par les doubles liens de la reconnaissance et de l'amitié, car n'est-ce pas a vos soins d'être devenue ce que je suis, je serais bien ingrate si je l'oublois jamais. La bénédiction du Pape portant bonheur, j'ai fait bénir par lui exprés pour vous ce chapelet que je vous offre, et je n'y ajoute que le voeu, qu'en le disant, vous vouliez bien, dans vos prières, vous souvenir de moi. Je vous remercie des épingles que vous m'annoncez, c'est un cadeau bien précieux ici, ou elles sont très mauvaises. Je me trouve très bien, surtout depuis le

commencement du froid. J'ai terminé hier ma 26. année par un cercle et un concert, ce qui m'a fort ennuyée, car vous savez que je n'ai jamais aimé la représentation, mais il faut bien faire quelque chose pour la multitude. Du reste j'ai beaucoup a faire, et quoique je rencontre par ci par là des odiosités qui me peinent et contrarient, je commence a jouir des douces consolations que le peu de bien que j'espérois faire commence a marcher quoique lentement, et cela me récompense de beaucoup de travail. Il faut que je finisse, car l'époque du nouvel an est toujours une terrible corvée pour les personnes éloignées, mais pour rien au monde, je n'aurois voulu passer ce moment sous silence et en vous offrant mes vœux vous réitérer l'assurance de ma tendre et sincère amitié.

Votre très attachée amie

Louise.

Parme ce 11. Décembre 1817.

C'est un mauvais moment que celui du nouvel an pour vous répondre ma chère Victoire à votre lettre du 1. Novembre, vous aurez donc peu de détails, peu de lignes, mais en revanche deux jolis almanachs, et surtout des vœux bien tendres, bien sincères, car vous pouvez croire que ceux que je fais pour l'amie de l'enfance ne sont pas les moins fervents. Que Dieu veuille donc sur votre famille et la comble de pro-

sperités, qu'Elise soit le dernier bienfait qu'il vous envoie dans ce genre et que vous ne m'oubliez pas tout à fait dans cette nouvelle année voila les voeux que je forme pour vous. — J'espère que votre santé est tout à fait rétablie et que vous êtes toujours contente de celle de la petite. — Celle de votre Mère m'inquiete si elle ne voulait seulement plus s'occuper du malheureux Prince cela ne le rendra pas plus aimable et cela ne sert qu'à la faire tourner en ridicule par tout le monde, je crois que nous sommes là dessus de la même opinion ma chere Victoire et que vous devez en gémir comme moi. — Je me porte bien et suis déjà ennuyée d'avance du cercle et du grand concert que je dois donner demain. — J'espère que votre fête pour laquelle je vous offre aussi mes voeux se passera d'une maniere plus agréable. — Tout le monde va bien, le petit Louis devient un des plus aimables enfans que j'ai jamais vu et je m'en amuse beaucoup. — Le général vous offre ses voeux ainsi qu'à votre Mari à qui je dis mille choses. — J'embrasse vos enfans et finis tout à la hâte en griffonnant en vous priant de croire non seulement pour l'année future mais pour la vie à toute ma tendre et sincère amitié.

Louise.

Pökstall ce 15. Juillet 1818.

Je vous envoie avec ces lignes ma chère Amie, une petite image de la Ste. Vierge et une petite Ste. Vierge en ivoire de Maria Taferl. — Qu'elles vous soient une preuve que même dans l'absence je pense a vous avec reconnaissance et amitié et que je prendrai toujours une bien vive part a tout ce qui peut vous intéresser. J'ai bien prié pour vous dans ce pèlerinage, afin que Dieu vous accorde enfin la tranquillité et le bonheur que vous méritez a si juste titre. Je ne suis guères heureuse aprésent, étant au moment de me séparer de mon père et de mon fils. — Je profite donc de tous les instants que je puis passer avec eux, vous voudrez par conséquent bien m'excuser de la briéveté de ces lignes. Ma santé est bonne, et je suis enchantée du beau pays que je parcours. Adieu ma chère Amie, croyez a tout mon attachement, et nem'oubliez pas tout a fait dans l'absence.

Louise.

Sala le 9. Août 1818.

Vous devez presque vous fâcher contre moi, ma chère Amie, de ce que j'écris toujours si peu, mais je n'ai presque pas de tems a moi, et lorsqu'on a vaqué aux affaires une partie de la journée, on a de la répugnance a reprendre la plûme. Je me dis alors que vous ne m'en voudrez pas, et que vous vous

contenterez de peu de lignes, pourvû que vous y trouviez les expressions de cette amitié et reconnaissance qui vieillissent avec moi. — Quand pourrez vous me dire une fois, quelque chose de consolant de votre santé et de vos affaires, a moi qui désire tant de vous savoir parfaitement heureuse, mais je vois de plus en plus, ces deux mots sont de beaux idéals dans ce monde. — Vous vous serez aussi affligée avec moi en apprenant que mon père n'a pas passé par Parme, c'étoit un bien beau rêve ! Mon père me promet de m'en dédomager en restant long-tems chez moi l'année prochaine, mais j'avoue que je compte si peu sur l'avenir!!! J'ai beaucoup souffert des terribles chaleurs que nous avons eues cette année et par les morsures de toutes les bêtes qu'elle a produites, maintenant je suis mieux et compte bien ne pas bouger d'ici jusqu'a ce que la fraîcheur arrive. — Madame Scarampi est en ville et accouchée d'un gros garçon il y a quelques semaines. Je me trouve très bien de ma solitude car je vous dois le plus grand des bienfaits, le goût de l'occupation, et avec celui là on ne s'ennuie jamais. Pardon si je finis mais j'ai mal aux yeux. Bien des choses amicales a Caroline, que je me figure encore embellie. Croyez a ma tendre amitié qui ne fuira qu'a ma mort.

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 29. Janvier 1819.

Je ne veux pas laisser partir le General Koller sans vous écrire quelques lignes ma chère Amie pour vous assurer que je suis bien heureuse que mes lettres aient pû vous faire autant de plaisir et que je désire de tout mon coeur qu'elles aient l'effet que vous en attendez, mais je crains que l'on ne fera pas attention a mes recommandations, si le Prince et ses amis machinent contre. — Au moins soyez sûre que si cela dépendoit de moi vous seriez toujours heureuse. Ma santé est bonne et je désire que la votre ne soit pas altérée par ces nouveaux tracas. Je m'en vais partir dans une couple de semaines pour Venise, ou j'aurai le plaisir de revoir mon père. — La translocation de François a Arád, me désespère pour vous, car il n'y pourra faire guères de progrès en aucun genre. Une autre fois je vous écrirai plus, qu'il vous suffise pour aujourd'hui de savoir que je vous resterai toujours bien attachée.

Colorno ce 9. Juin 1819.

Je ne conçois pas que vous n'avez pas reçu, ma chère Amie, ma lettre dans laquelle je vous annonçois le refus que j'avois eû a cause du voyage de François. Quoique c'étoit vous donner une preuve que je suis une bien mauvaise négociatrice, je n'aurois pas voulu vous laisser dans l'incertitude sur ce qui devoit tant

intéresser votre coeur. Croyez-moi ma chère Amie nous ne sommes pas heureuses, ni l'une ni l'autre, dans tout ce qui peut regarder l'accomplissement de nos voeux, car je vous dois tant de reconnaissance et je vous ai voué tant d'amitié, que les vôtres m'intéressent autant que les miens. J'ai reçu depuis votre dernière lettre, et suis bien touchée de la part que vous avez prise a la rougeole de mon fils, elle m'a bien inquiétée mais a présent qu'elle est heureusement passée, je rends graces au Ciel qu'il l'ait eue, au moins n'aura-t-il pas les inquietudes que j'ai de cette contagion n'ayant jamais eû cette maladie qui est bien dangereuse pour les grandes personnes. Vous ne me parlez pas du tout de votre santé, j'espère que c'est un signe qu'elle est meilleure, et que le Prince vous laisse en repos. — Vous ne me dites aussi pas si les lettres a Sauran etc. etc. ont fait de l'effet, tandis que tout ce qui vous regarde, m'intéresse tant. Je suis dans les affaires pour l'arivée de mon père, on a si peu d'idées de fêtes ici, que le General et moi sommes obligés de tout diriger. Si ce n'étoit pour une occasion aussi chère a mon coeur, cela m'ennuieroit extrêmement, d'autant plus que les dépenses que cela occasionera, me mettront dans le cas de renoncer pour cette année au voyage de Vienne. Croyez a tout mon sincère et tendre attachement qui ne finira qu'avec moi.

Votre très attachée amie

Louise.

Sala le 23. Octobre 1819.

J'ai reçu il y a quelques jours ma chère Amie, votre lettre datée de Walpersdorf du mois passé et ayant un moment a moi, je me mets a y répondre pour que vous ne puissiez m'accuser de négligence, quoique vous sachiez que vous êtes une des personnes a laquelle j'écris avec le plus de plaisir. Je suis si contente pour vous que votre moral ait enfin pû gagner le dessus sur tous les chagrins. Je suis aussi toujours a la campagne ou je compte rester jusque vers le 6. Novembre. Les journées sont belles, et j'ai besoin d'un air pur pour me remettre entièrement, car vous saurez déjà que j'ai été bien malade d'une fièvre rhumatique, qui m'a tenu 3. semaines au lit, et qui m'a bien impatientée, non seulement par les douleurs aigues que j'ai souffert, mais aussi par ennui n'étant jamais malade sans cela. Je compte venir a Vienne le printems prochain. Vous aurez déjà lû dans la gazette l'inauguration du pont du Taro. La fête a été superbe, par le tems et le nombre des spectateurs, et quoiqu'alors encore bien mal en santé j'en ai joui, car ce pont, celui de la Trebbia, et quelques institutions de bienfaisance, sont les seuls monumens que je veux laisser après moi ici, laissant ceux de luxe, pour mes successeurs. Tout le monde désire être rappellé a votre souvenir. Donnez moi bientôt de vos nouvelles j'embrasse Caroline et lui envoie, par Maurice Dietrich-

stein, deux étoffes françaises, je désire qu'elles lui plaisent. Croyez . . .

Votre très attachée Amie

Louise.

Colorno ce 12. May 1820.

Seulement quelques lignes ma chère Victoire pour vous remercier de vos dernières lettres, je suis bien en retard pour cela mais les affaires m'ont donné un tel dégoût pour écrire, qu'il me faut beaucoup de courage pour prendre la plume en main, même pour mes meilleures amies je me trouve bien changée sous ce rapport. Lorsque je me rapelle le tems ou nous nous écrivions des volumes, d'un étage a l'autre. On me mande que mon père compte arriver le 10. de Juin, et je tacherai d'arriver a Vienne un ou deux jours avant lui, parceque je sais que cela lui fera plaisir, je me fais une vrai fête de vous embrasser dans un mois d'ici, espérant vous trouver bien portante et avançant heureusement dans votre grossesse. — Vous savez que la Cour s'établit a Schönbrunn, cela me procurera le plaisir de vous voir plus souvent et de profiter un peu du théâtre de Vienne et de ses curiosités que je veux enfin voir cette année ci. Ma santé est très bonne malgré la grande chaleur que nous avons depuis quelques jours, mon jardin devient charmant, ce qui ne contribue pas peu a me rendre

cette solitude moins désagréable ; j'aurai au reste dans peu de jours une compagnie qui me fait bien plaisir. L'Ambassadeur d'Angleterre doit aller pour quelques semaines a Londres et il me laisse pendant ce tems, sa femme et son enfant. Comme nous sommes très bien ensemble, nous en sommes très contentes toutes les deux, et je suis sûre que si vous connoissiez ma bonne Lady Priscilla, elle vous plairoit extrêmement, elle est si amie de ses amies, si douce, bonne, egale si spirituelle, que je me trouverai en Paradis avec elle. Lord Burghers est aussi un excellent homme, qui adore sa femme, et qui est si bon enfant en compagnie, parcequ'il a beaucoup d'esprit et s'amuse de tout. Avant que d'aller a Vienne, j'irai encore pour quelques semaines a Plaisance et puis retournerai a Parme faire mes paquets. Je crois qu'il n'y aura que Madame Dal Verme qui m'accompagnera et je m'en réjouis, car alors je serai 2. mois sans me fâcher. Je vous raconterai tout ce que je ne veux écrire, de peur que cela ne devienne une Pastete. Toutes ces tracasseries sont une preuve certaine que le parfait bonheur n'existe pas dans ce monde, sans toutes ces seccatures, je serois trop contente, je suis extrêmement attachée au pays qui, je puis dire, change tous les jours a son avantage, la société commence aussi a se former, j'ai beaucoup de moyens de faire du bien, beaucoup d'occupations, une existence douce et tranquille, et avec cela l'enfer dans la maison, mais cela

vaut mieux ainsi, car sans cela il y auroit un autre malheur. Bien des choses a la Princesse de Lorraine et a votre mari. J'embrasse vos enfans ainsi que vous ma chère Victoire, et vous prie de croire a toute mon amitié.

Votre très affectonnée Amie

Louise.

Parne ce 29. Avril 1820.

Votre dernière lettre m'a fait bien du plaisir ma chère Amie, puisque je vois que votre chagrin mine moins votre santé, et que vous commencez a reprendre un peu plus de philosophie pour tout ce qui a rapport au Prince, croyez-moi, vous ne pouvez lui jouer (si j'ose m'exprimer ainsi) un meilleur tour que de ne pas lui montrer la peine que vous éprouvez, car c'est tout ce qu'il désire et s'il voit qu'il n'y réussit pas, il se lassera de vous inquiéter et tracasser continuellement. Au reste je voudrois rire en relisant ce que j'ai écrit. si cela ne vous regardoit pas, a qui j'ai voué une amitié bien tendre, car je ne devois pas me hasarder a vous donner des conseils, mais j'ai eû le malheur de vivre souvent avec des personnes d'un caractère difficile et tourmentant, et le moyen de ne pas faire attention a eux m'a parfaitement réussi. Nous avons eû un carnaval fort gai, le théâtre étoit très

bon et j'ai donné tous les Mardis un petit bal, qui a duré jusque vers le matin et où l'on a beaucoup dansé, moi autant qu'il a fallû pour ne pas m'endormir. Après une chaleur étouffante il est tombé beaucoup de neige dans les Apennins, ce qui donne un tel froid qu'on seroit tenté de chauffer. Si le tems radoucit un peu, j'irai la semaine prochaine a la campagne, pour y rester jusqu'a mon départ pour Vienne, ou je viendrai dès que je saurai l'époque ou mon père arrivera sur ses terres. Je suis contente pour François de ce qu'il commence sa carrière diplomatique a Londres, j'espère qu'il avancera promptement et qu'il vous donnera par là beaucoup de consolations. Je m'attache tous les ans plus a ma nouvelle patrie et a mon établissement, je regarde toutes les nouvelles créations comme mes enfans, aprésent j'en ai commencé 3. ou 4. dont j'ai de la peine a me détacher, et je bâtis l'enceinte d'un cimmetière qui, a ce que j'espère, sera le 1^{er} de l'Italie après le Campo Santo de Pise et de Bologne. J'y vais souvent et cette promenade au milieu des morts, tout en attristant, fait du bien a l'âme. Tout le monde dans la maison veut être rappelé a votre souvenir. J'embrasse Caroline et lui envoie, ainsi qu'a vous, quelques toiles angloises, qui sont arrivées tout nouvellement de Genes, dont on me dit qu'elles sont très recherchées a Vienne. Adieu ma chère Amie, dans 6. semaines ou 2. mois d'ici j'espère vous revoir et vous assurer de vive voix, de

toute la sincère amitié et reconnaissanc avec lesquelles je suis pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

Sala ce 11 Novembre 1820.

Vous ne pouvez vous figurer, ma chère Victoire, le plaisir que m'a fait votre lettre et l'aimable attention de m'annoncer si vite l'arrivée du petit Edouard, personne plus que l'amie de votre enfance ne fait des voeux plus sincères pour votre bonheur a tous 2. Je me réjouis de faire la connaissance de ce petit bonhomme l'été prochain et espère qu'alors vous ne le nourrirez plus, car ce seroit aux dépens de votre santé. Je vous remercie de la satire que vous m'avez envoyée et qui m'a beaucoup amusée, depuis je l'ai encore eû beaucoup plus complète et je trouve qu'elle est assez spirituelle et méchante, je suis seulement couroucée du rôle qu'ils donnent bien a tort a ma pauvre soeur et son Mari et j'espère qu'elle ne la verra pas, car elle est déjà assez en colère sans cela contre Vienne. Ma santé est bonne quoique je sois bien heureuse toutes les fois que je viens a Vienne, j'y vis dans une telle agitation physique et morale n'étant jamais seule que je remarque que je m'en trouve toujours mal au bout de 8. jours, depuis mon retour j'ai repris en forces et embonpoint. L'air est si pur ici j'y suis si heureuse

et tranquille, que je crains toujours quelque malheur, puisqu'on dit que le bonheur ne peut pas exister sur la terre. Je fais d'énormes promenades a pied et a cheval, et je suis devenue si brave dans cet exercice, tout d'un coup, que je commence a sauter des fossés, ce que je n'avois jamais fait auparavant. Le reste de la journée se passe en occupations et lecture et le soir on joue au billard, trictrac, aux échecs ou aux dames. Vous vous moquerez de moi ma chère Victoire si je vous dis que c'est cette vie monotone, dont un jour est comme l'autre, qui me fait tant de bien mais c'est la pure verité. Cela ne m'empêchera cependant pas d'aller l'été prochain a Vienne a la fin de Juin, si le congrés de Troppau n'y met pas obstacle par les dispositions qu'il prendra a l'égard de Naples. S'il y a une guerre en Italie, on peut être sûr que je renoncerai a tout voyage et a toute distraction, pour rester avec mes sujets et je ne bougerai pas de Parme tout le tems de sa durée, et dût-ce être 10. ans, ainsi faites des voeux, (si vous voulez me revoir) que cela n'arrive pas. Je dois quitter aujourd'hui la campagne a mon grand regret, plus pour les autres que pour moi, car il n'y a pas de cheminées et tout le monde géle. Je suis toujours bien contente de Mademoiselle de Wallis, c'est une si bonne personne, et puis je dois dire qu'elle a l'air de ne pas se déplaire ici et si elle se déplaisoit même le tact de ne pas le dire, car pour moi: über Parma mir vorzu-

schimpfen c'est le moyen de me mettre en colère et de me percer le coeur. Madame Scarampi qui est établie dans son nouveau logement, est accouchée, après des souffrances horribles, d'une petite fille extrêmement forte. Bien des amitiés a votre Mari, j'embrasse tous les enfans, écrivez moi bientôt et croyez a toute l'amitié que je vous ai vouée et cela pour la vie

Louise.

Modene ce 30. Decembre.

J'ai reçu ma chère Amie votre lettre du 21. Novembre peu après la dernière que vous m'avez écrite, et vous suis bien reconnaissante des vœux que vous voulez bien former pour moi a l'occasion de la nouvelle année. Que le Ciel vous y préserve de tout malheur et chagrin et qu'il vous conserve pour le bonheur de vos enfans et de vos amis, parmi lesquels je vous prie de me compter en premier, vous étant attachée par tous les liens de la reconnaissance et de l'amitié. J'ai bien souffert de vos inquiétudes a l'égard de la maladie de Monsieur de Crenneville et de Mademoiselle Bertrand j'ai bien peur que cette dernière n'ait plus la force de supporter la maladie et j'en serois bien fâchée pour vous, car une amie de 20. ans et une qui a résisté a toutes les épreuves du sort, ne se laisse plus retrouver, d'ailleurs c'est une personne si estimable, quoique Victoire et moi nous l'avions pris bien

en grippe, vous rapellez vous ! Je ne puis encore y penser sans rire. Je suis contente que votre santé est meilleure. Je suis venue ici pour attendre le Roi de Naples, qui doit passer pour aller a Laybach, on l'attend depuis ce matin mais il paroît que la neige qui est tombée cette nuit dans les Apenins, rend la route impraticable. Je me rejouis déjà de voir mon grand-père, et j'espère qu'il ne souffrira rien du voyage. Le 12. Janvier. Pour vous prouver comme les affaires se multiplient dans ce moment, je vous dirai que je n'ai pas trouvé avant aujourd'hui un moment de tems pour finir cette lettre. J'ai appris avec bien du chagrin depuis, que le Comte Crenneville est si sérieusement malade, et vous seriez bien bonne ma chère Amie, de me tenir un peu au courant de ses nouvelles, car je n'ose les prétendre de cette pauvre Victoire, que je plains de tout mon coeur. J'ai eû mon entrevue avec mon grand-père, mais ce n'est qu'après être retournée une seconde fois a Modène. Il a beaucoup pleuré en me voyant et la bonté touchante avec laquelle il m'a reçu, m'a fait beaucoup de bien et oublier ce que ma santé a souffert de ces deux courses. J'ai depuis 3. semaines des douleurs continuelles dans les entrailles que l'on n'a encore pû guerir. Le Carnaval s'annonce très gaiment on danse et s'amuse beaucoup ici, et l'on est si tranquille et si content, que l'on ne se douteroit pas que l'on est, peut-être, a la veille d'une guerre, qui peut influencer sur le sort de toute

l'Italie. Bien des amitiés a Caroline, avez vous des nouvelles de François. Adieu croyez a toute ma tendre et sincère amitié.

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 22. Février 1821.

Vous me pardonnerez ma chère Amie si je ne vous écris que quelques lignes a la hâte, mais j'ai depuis quelques jours beaucoup de correspondances arriérées et je ne saurois me refuser le plaisir de vous remercier de vos dernières lettres, et vous dire combien je suis heureuse du mieux qui se montre dans la maladie de Monsieur de Crenneville et des voeux que je fais pour qu'il puisse se soutenir, si la maladie existe vraiment dans le foie j'ai bon espoir qu'il se remettra entièrement. Notre pauvre Victoire m'a écrit une lettre, qui m'a fait pleurer, et ou elle me parle beaucoup de la seule consolation qu'elle trouve dans votre tendresse et vos soins, elle vous est surtout si reconnaissante d'avoir pris sa petite chez vous. Ma santé se remet aussi peu a peu j'ai toujours encore des douleurs d'entrailles, mais j'espère qu'a force de prendre des drogues elles diminueront aussi. Nous nous amusons toujours beaucoup, il y a plusieurs bals la semaine, mais comme je suis déjà une vieille Maman et que j'ai cette année une mauvaise santé a soigner, je n'y vais guères. On danse beaucoup, surtout Made-

moiselle de Wallis, quoiqu'elle a une engelure au pied qui est ouverte, c'est une bonne acquisition que j'ai fait, car c'est une excellente jeune personne, je l'aime tous les jours plus, elle est si bonne enfant, et s'accommode de tout, comme je n'étois pas gatée sous ce rapport, j'apprécie d'autant plus la paix qui règne dans la maison. Il faut que je finisse ma chère Amie, croyez a toute ma tendre et sincère amitié

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 3. Avril 1821.

J'ai reçû hier votre lettre ma chere Victoire et j'en ai été bien touchée puisque les inquiétudes que vous y montrez pour ma tranquillité me sont une nouvelle preuve de l'amitié que vous m'avez montré depuis mon Enfance. Grace au Ciel que Monsieur de Crenneville va mieux, j'espère aprésent tout du printemps et je fais des voeux bien ardens au Ciel pour que vous conserviez un si parfait Mari. Je ne puis vous dire ma chère Amie tout ce que j'ai souffert de vos inquiétudes, j'avoue que je suis devenue a force de souffrir presque tout a fait indifférente pour ce qui me regarde, mais j'ai un coeur qui sent bien chaudement toutes les peines de mes Amis. J'aurois voulu que vous puissiez venir habiter pendant quelque tems un climat un peu plus doux, et mon idée favorite

auroit été que vous choississiez Parme pour votre séjour, pour une poitrine affoiblie le climat de l'Italie est reconû bon par tous les médecins. Vous saurez déjà l'heureuse issue des affaires de Naples; je n'aurois jamais crû que l'on peut être lâche au point que le sont les armées napolitaines, et cela a jeté un mépris éternel sur la nation. Grace au Ciel que malgré tous mes voisins turbulens et inquiets tout est parfaitement tranquille chez moi, il y a eû au commencement l'inquiétude que je voulusse partir mais des que les bons Parmesans out sû que je resterai ils se sont calmés et m'ont accueilli avec un tel transport au théâtre que j'en ai été émue jusqu'aux larmes. Je n'ai donc aucune crainte et si les Piemontais voulussent tenter quelque chose je suis décidée a ne pas partir et plutôt de risquer a être obligée de me jeter dans Plaisance et d'y soutenir un siège; mais les affaires et les mesures de prévoyance a prendre ne mauquent pas, et je crains a ma grande douleur de ne pas pouvoir venir a Vienne cet été, il me seroit impossible de partir d'ici sans alarmer tout le pays tandis que l'Italie est en combustion, mon coeur en éprouve beaucoup de chagrin mais peut être qu'en automne je pourrai m'en dedomager. Ma santé n'est pas bonne et ayant consulté Morigi qui est le premier chirurgien de l'Italie et qui est ici j'ai eû l'assurance que mon Esculape a guéri le mal de travers, mais ne le dites pas pour ne pas lui faire tort, car chacun peut se

tromper, je me suis donc mis dans les mains de l'autre. Pauline Wallis n'épouse pas Monsieur Werklein mais nous la tourmentons sur ce qu'on le dit a Vienne mais il y a un bien joli garçon de la ville qui soupire, et peut être qu'avec les années elle se laissera toucher mais jusqu'aprésent elle a un coeur de marbre. Le Général vous présente ses hommages, il a le comandement de toutes les troupes sur la rive droite du Pò et cela me rend bien heureuse car sa présence m'est bien nécessaire a Parme dans ces momens de trouble et il n'est pas empêché de suivre pour cela l'impulsion de chaque bon militaire de combattre pour son souverain dans un moment de trouble; bien des choses aux votres. Adieu ma chere Victoire que le Ciel veille sur vous et Monsieur de Cremeville voilà le voeu de coeur d'une de vos meilleures Amies.

Louise.

Parme ce 9. Avril 1821.

Je voulais vous remercier déjà par la dernière poste, ma chere Amie, de vos 2. dernières lettres, mais les affaires politiques qui troublent dans ce moment l'Italie donnent tant d'occupations, qu'elles ne me laissent souvent pas un moment de tems. J'ai ressenti une vraie peine de tous les chagrins que vous avez encore eû à souffrir tous ces tems ci, car il est terrible lorsqu'on a déjà tant de peines de coeur,

d'être encore vexé par des affaires pécunières, et je fais bien des vœux pour que ce triste état cesse bientôt. J'ai prié Victoire de vous dire que j'avois écrit sur le champ a l'Archiduc Louis pour le remercier et lui recomander chaudement vos intérêts et il est si bon, qu'il fera sûrement tout ce qui est en son pouvoir. J'aurois voulu que vous me donniez des nouvelles de votre santé qui, j'en suis sûre, aura souffert par ce dernier choc, donnez m'en dans votre prochaine lettre car j'en suis inquiète, comment va la santé de Mademoiselle Bertrand? François écrit-il? Voilà toutes des choses que je voudrois savoir. Nous vivons a Parme dans une grande tranquillité, quoique tout est bien agité a l'entour de moi, et je remercie Dieu journellement de ce bienfait, faisant pour cela volontiers le sacrifice de ne pas me rendre cet été a Vienne. Ce voyage seroit bien imprudent, il jetteroit l'alarme dans le peuple et malgré (a ce que je crois) que l'Italie sera tranquille jusqu'à ce moment, le feu ne sera pas éteint pour cela. J'ai été il y a quelques jours voir les fortifications de Plaisance et j'y ai attrapé un enrouement horrible, j'ai pris le parti de consulter notre fameux Morigi, pour mes douleurs d'entrailles, quoiqu'étant un peu mieux, il m'a ordonné un régime tout a fait contraire a celui qu'on me faisoit suivre, et m'a assurée que le mal étoit tellement négligé, qu'il me faudroit quelques semaines et beaucoup de docilité, pour me rétablir, je suis au

moins contente de savoir a quoi m'en tenir je ne guérissois absolument pas. Ne soyez donc plus inquiète de ma santé, et pensez que j'ai le courage de prendre tous les jours une portion d'ypecacuanha, qui me donne des malaises pour toute la journée. Le General a le commandement de toutes les troupes de la rive droite du Pò et par conséquent en cas de guerre la défense du Duché, il rendra de cette manière de grands services à mon Père et ne partira pas des environs ou il m'est bien nécessaire dans ce moment. Bien des amitiés a Caroline, puissiez vous bientôt m'écrire que vous êtes un peu plus heureuse, c'est ce que désire celle qui est pour la vie

Votre très attachée amie

Louise.

Sala ce 19. Juillet 1821.

Je suis toute honteuse de commencer aujourd'hui ma lettre ma chère Victoire ayant quatre des vôtres dans mon Portefeuille, et je dois vous demander bien des excuses, mais lorsque les affaires d'État font écrire beaucoup, on est peu disposé à reprendre le soir la plume en main, et il faut que vous me pardonniez en pensant que cela ne m'empêche pas de vous aimer tendrement et de penser bien souvent à vous. Je suis si heureuse d'apprendre que Monsieur de Cremeville et tous les enfants vont bien, et admire bien votre grand courage d'avoir mis François dans le Theresia-

num je désire que vous restiez toujours content de cette éducation. L'air du jardin fera sûrement beaucoup de bien au Comte, mais je suis aussi peu contente que vous qu'il s'expose à l'air pluvieux et froid et vous devriez employer toute votre autorité féminine pour l'empêcher. Je suis à présent dans une grande incertitude la gazette de Piémont a annoncé d'une manière si positive la mort de l'Empereur Napoléon qu'il n'est presque plus possible d'en douter, j'avoue que j'en ai été extrêmement frappé quoique je n'ai jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui je ne puis oublier qu'il est le Père de mon fils, et que loin de me maltraiter comme le monde le croit il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage de politique. J'en ai donc été très affligée et quoiqu'on doit être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une manière chrétienne je lui aurais cependant désiré encore bien des années de bonheur et de vie — pourvû que ce fût loin de moi. — Dans l'incertitude de ce qui en est je me suis établie à Sala ne voulant pas aller au théâtre jusqu'a ce qu'on sache quelque chose de sûr. Ma santé est devenue si frêle qu'elle s'est encore ressentie de ce choc, Moriggi est cependant content de moi, et cela me fait croire qu'il ne me faut plus que des soins, car mon estomac s'est tellement remis que je puis manger de tout, même du melon, il ne me reste plus que de la faiblesse

dans les nerfs mais celle là se remettra aussi. Tout le reste de la société va bien, le couple Dal Verme est allé passer huit jours à Milan, et huit jours à sa campagne et Madame Scarampi est établie à Milan depuis la perte de son enfant, lui y a eu un coup d'apoplexie à la tête mais il va déjà un peu mieux, et il n'y a que sa mémoire qui se remet lentement. Nous attendons sous peu ici le Roi et la Reine de Sardaigne qui au reste ne se pressent pas de trop pour retourner dans leurs états, ils passeront quinze jours chez moi et j'en suis très contente car ce sont de si bonnes gens, vous vous rapellerez peut être d'elle lorsqu'elle à été à Vienne avec ma grand-Mère en 1800 ; ces vingt et un ans ne l'ont pas changée et elle est encore la même qu'elle était alors. La chaleur commence a se faire sentir beaucoup et avec elle les cousins, j'en ai été tellement piquée dans la figure que j'ai l'air d'un monstre, et que je suis contente de ne pas devoir me montrer. Je ferai sous peu un voyage à cheval dans la montagne pour voir les parties du Duché qui me sont encore inconnues, mais l'époque n'est pas encore fixée elle depend beaucoup de ce qu'Esculape dira. Bien des amitiés à tous les vôtres. J'embrasse les enfants, avez-vous recue la robe et le chapeau? Adieu ma chère Victoire le Général et Pauline Wallis se rapellent à votre souvenir et moi en vous embrassant je vous prie de croire à toute ma tendre et sincère amitié.

Louise.

Sala ce 16. Août 1821.

Vergani m'a apporté il y a quelques jours vos 3. lettres, et j'ai été bien attendrie en y trouvant ma chere Amie, tout ce que j'avois osé attendre de votre coeur dans la circonstance présente. Ces marques d'intérêt m'ont fait d'autant plus de bien, que hélas, j'en ai eû très peu, ce qui m'a causé beaucoup de chagrin. On a eû beau me détacher du Père de mon Enfant, la mort qui efface tout ce qui a pû être mauvais, frappe toujours douloureusement, et surtout lorsqu'on pense a l'horrible agonie qu'il a eû depuis quelques années. Je n'aurois donc pas de coeur, si je n'en avois pas été extrêmement émue, d'autant plus que je l'ai appris par la gazette piémontaise!!! — Toutes les cérémonies funébres m'ont aussi affectée, et je dois dire que je suis plus maigre et souffrante des nerfs que jamais, ce qui désole ce bon Moriggi. Vous serez déjà a la campagne, quant a moi je ne bouge pas d'ici, a cause de mon grand deuil, éxcépté les jours ou j'ai conférence ou des audiences en ville. J'irai dans 2. jours voir un fameux lac qui se trouve dans ce pays, entre les hautes montagnes, et ce sera un bon éssai pour voir si mes forces me permettront d'entreprendre le voyage en Toscane a travers la montagne, je voudrois aller passer a la mi. Septembre une 15^{ne} de jours a Florence. Je compte toujours aller a Vienne le printems prochain, et j'y vais de coeur plus ferme, parceque je suis bien décidée a y repousser

toute attaque que l'on pourroit vouloir m'y faire contre ma liberté, je suis trop heureuse dans l'état où je me trouve, je ne crains plus le voyage de Vienne, que je n'aurois pas fait présent pour rien au monde. Pardon de tous ces détails, mais je sais que vous vous intéressez toujours à moi et j'aime alors à vous en entretenir, bien persuadée que vous me conserverez toujours la même amitié. Bien des amitiés à tous les vôtres, adieu, croyez à toute ma sincère et tendre amitié que ni le tems ni les circonstances ne sauront jamais changer.

Votre très attachée amie

Louise.

Je suis vraiment toute honteuse ma chère Amie d'avoir reçu votre lettre de remerciement pour le souvenir que je vous ai envoyé, avant même que vous l'ayez reçue. J'espère que vous me pardonnerez cette négligence et je suis seulement contente qu'il vous ait convenû. Je suis bien fâchée que le retour de François souffre encore tant de difficultés, j'espérois qu'après son année de séjour à Londres, on le laisseroit revenir près de vous, mais d'un autre côté, cela doit vous faire plaisir, puisque cela prouve qu'il sait se rendre utile par ses talens, et c'est une chose si rare parmi les jeunes gens de la noblesse, que cette idée doit vous servir de consolation pendant son

absence. Vous ne m'écrivez rien du Prince ni de votre santé, cela me fait espérer que l'un a cessé de vous tourmenter et que l'autre est parfaitement bonne. Je ne puis encore rien fixer sur l'époque de mon voyage a Vienne, puisqu'elle dépend tout a fait de celle que mon Père choisira pour le sien en Italie, s'il l'exécute au mois de Février, comme on l'assure généralement ici, cela m'empêcheroit de venir l'année prochaine, mais s'il ne venoit qu'en automne, je viendrai pour sûr au mois de Mai. Je me porte a merveille et je commence a engraisser, j'ai dit adieu a la médecine et quoique Moriggi vient passer presque toutes ses avant soirées dans notre petite société, je n'ai plus jamais besoin de lui parler de mes maux, et je ne le vois que comme un homme de beaucoup d'esprit, et un excellent vieillard, a qui je dois beaucoup de reconnaissance, car je suis sûre qu'il m'a préservée de bien du mal, sinon de la mort. Nous sommes aprésent très occupés des concerts d'amateurs que j'ai organisés tous les Vendredis chez moi, et ou chacun est obligé de jouer de son mieux, sa part. Le premier a eû lieu avant-hier, et j'ai débuté par les variations de Mayseder sur un thème de Nina. Mademoiselle de Wallis a joué une sonate de Diabelli, a 4. mains, et Madame Dal Verme a chanté 2. morceaux. J'ai été plus morte que vive, et il a fallû toute l'indulgence de l'auditoire, pour me rassurer un peu. Du reste le concert a été très joli, et je dois dire qu'il y a peu

de villes en Italie, qui comme Parme, offre un aussi grand nombre d'amateurs, parmi la noblesse. Je monte aussi presque tous les jours a cheval, et depuis que mes nerfs se sont remis, je suis redevenue presque trop courageuse, a ce que l'on prétend. Je m'occupe beaucoup le reste de la journée, le soir j'ai quelques personnes qui viennent me voir et après souper on va au théâtre. Je me trouve d'ailleurs si contente ici, que si j'avois mon fils auprès de moi, je ne demanderois plus rien d'autre dans ce monde, mais le bonheur parfait ne peut pas y exister. J'espère que vous serez contente de la longueur de ma lettre, mais quand je cause avec vous je m'oublie. Bien des amitiés a tous les vôtres. Croyez a toute la sincérité et durée de la mienne.

Votre très attachée Amie

Louise.

Veronne ce 4. Septembre 1822.

J'espère que Monsieur de Crenneville m'aura excusé prés de vous de ce que je ne lui ai pas donné de lettre pour vous ma chere Amie, mais le tems m'en a manqué absolument hier. Cependant fidèle a ma promesse, je prends aujourd'hui la plûme en main, pour vous assurer de toute mon amitié et de mes regrets d'avoir été si long-tems paresseuse correspondante. Je ne puis que vous promettre d'être plus diligente a l'avenir, et vous assurer en même tems

que j'ai souvent pensé a vous et que vos lettres m'ont fait toujours bien grand plaisir. J'ai bien parlé de vous et de tous les vôtres avec le Comte votre frère, et je puis dire que j'ai passé de bien agréables heures dans sa société, parceque je ne me suis entretenue que de personnes bien chères a mon coeur. J'espère qu'il vous donnera aussi bien des détails sur moi et la vie que nous menons ici, et qui n'est pas la plus amusante. Je suis bien heureuse d'être réunie a mes Parens, mais j'avoue que cette seule raison fait que je ne regrette pas mon agréable chez moi, dans cette saison ci. Il y a eû très peu de fêtes, mais celles que l'on a données étoient belles, surtout l'illumination de l'Arena, et la fête. J'ai oublié comme une étourdie de faire passer a Monsieur de Crenneville le paquet que j'avois promis a Victoire et qui contient des souvenirs pour toutes. Je suis obligée de finir, a mon grand regret, mais je n'ai pas un moment de tems a moi. Croyez a toute ma plus tendre amitié que je vous ai vouée pour la vie

Votre très attachée amie

Louise.

Le 8.

P. S. La personne qui devoit porter cette lettre n'étant pas partie, j'en charge Vergani, il vous remettra aussi un paquet a l'adresse de mon fils, veuillez l'ouvrir. Le paquet sur lequel est écrit bracelets et 2. petits

fichûs est pour Victoire, l'autre contient la fameuse robe. Adieu, nous partons le 14.

Votre billet ma chere Victoire m'a fait bien peur au commencement, parceque je croyois voir arriver le refus de Monsieur de Crenneville, heureusement que nous avons toujours bon espoir. La lettre de Charles est charmante, et vous devez vous trouver bien heureuse entourée ainsi d'objets qui vous aiment tant. J'ai été bien touchée de ce que vous m'avez voulu faire partager votre émotion, car tous vos plaisirs sont bien les miens aussi. J'attends aussi avec impatience le moment ou je pourrai vous laisser lire dans mon coeur, et vous confier un secret que j'espère que le vôtre a deviné, mais que je vous conjurerai de ne point trahir a personne. De vive voix plus, a revoir a déjeuner.

Parme le 30. Septembre 1823.

Véronne ce 2. Decembre 1822.

Ma chère Victoire!

Je n'ose presque plus prendre la plume en main parceque l'on a été paresseux comme moi on a presque honte de donner signe de vie et il a vraiment fallù la visite de Monsieur de Crenneville pour me

donner le courage de prendre la plume en main et de vous assurer de toute mon amitié. Je vous promets d'être aussi dorénavant plus diligente et de ne plus me laisser aller a ce dégoût de toute écriture qui est malheureusement la suite infaillible de beaucoup d'écritures en matière d'affaires. J'espère au moins ma chère Victoire que vous avez été persuadée que j'ai toujours pensé a vous et aux vôtres avec ce tendre intérêt que je vous ai voué pour la vie. J'ai eû bien du plaisir de revoir Monsieur de Crenneville il reste malheureusement bien peu de jours avec nous et je n'ose m'en plaindre parceque je sens que vous serez inquiète pour tout le tems de son voyage et que je dois dire qu'en bon Mari il ne voit pas le moment de s'en aller. Je l'ai cependant forcé de rester un jour de plus pour dîner chez moi demain et je le conduirai de force au théâtre pour entendre au moins un quart d'heure un morceau de la cantate. Nous avons beaucoup parlé de vous et de toute la famille et cela a été une grande fête pour moi je regrette seulement que vous n'avez pas réalisé votre projet de venir avec le Comte, quelle agréable surprise cela auroit été pour moi. J'espère vous voir au mois de Mai a Vienne si la politique n'y met obstacle jusqu' alors ce que j'espère pas, mais dans le siècle ou nous vivons on ne peut rien prévoir. Le congrés touche grâce au Ciel a sa fin, quoique je sois très heureuse des deux mois que j'aurai passé avec mon Père je

suis cependant contente d'aller chez moi, on s'ennuie a mourir ici, non faute d'amusemens mais de société et faute d'avoir un moment a soi pour respirer. Aprésent nous n'avons même plus de théâtre ce qui étoit la seule ressource car le reste du jour se passe a rendre et a recevoir des visites et a faire des toilettes. Depuis quelques jours je m'en suis un peu dispensée pour faire la garde malade de Lady Burgersh qui a été très malade ici. J'ai eû pendant long tems l'épidemie de Veronne mais aprésent ma santé est bonne et c'est aprésent Madame de Werklein qui en souffre beaucoup. J'ai chargé Monsieur de Crenneville d'un paquet pour vous contenant deux petits fichus et une paire de braselés anglois; je vous aurois envoyée une charmante parure si vous alliez dans le monde, mais Monsieur de Crenneville m'a tellement effrayé avec votre systeme de vie solitaire que je n'ose. Adieu je finis pour aller a une soirée chez Metternich et en vous embrassant je vous prie de croire a toute mon amitié

Louise.

Parm ce 27. Février 1824.

J'ai reçu hier au soir votre bonne lettre ma chère et bonne Victoire, et je puis vous assurer que tout en la recevant, elle a renouvelé tous mes regrets de vous voir partir. Je vous assure qu'ils étoient bien

plus forts que je ne les ai montrés, je ne voulois pas ébranler votre courage dans ce moment, car il me sembloit qu'il valoit mieux que vous en eussiez, pour avoir l'espoir de vous revoir bien souvent ici mais ce qui est sûr est que vous nous manquez partout, qu'on ne parle que de vous et que le vide et les regrets que vous avez laissé dans notre petit intérieur est bien général. — Je ne sais ce que je dois désirer pour le voyage de mon Père et si je dois désirer qu'il soit hâté ou retardé, il peut me faire beaucoup de bien ou du mal et par conséquent je n'ose faire des voeux. — J'ai la Princesse Birchenfeld sur ma toilette, mais je ne l'ouvre qu'au careme. Je voulois déjà vous écrire la poste passée mais Madame de Wallis s'est prise d'un bel élan et alors j'ai pensé qu'il valoit mieux que vous en receviez une lettre tous les jours de poste. — Madame Dal Verme se réserve pour le carême. — Pauline vous aura écrit toutes les nouvelles du bal, et ma bévue que j'ai réparée en disant que je voulois parler du bal d'enfans ou le petit Ferrari dansoit avec la petite Princesse, depuis Paveri m'a dit qu'elle n'avoit pas même un fils de 2. ans $\frac{1}{2}$. — Madame Wallis ne vous aura pas écrit que le Speckknedel avoit eû une grande querelle avec le Marquis Paveri, parceque ce dernier avoit laissé danser la moitié de sa valse avec elle, au jeune Gigli, mais si elle ne vous en a pas parlé, faites moi le plaisir de ne pas lui en faire mention. — Hier il

y avoit Corso avec 101. voitures, dont quelques unes assez jolies, et le premier Veglione qui étoit mal éclairé et sale et ou il n'y avoit presque pas de femmes. Madame Ferrari est venue avec son Mari et Rosa, elle avoit un charmant costume de paysanne, et on l'a reconnue de suite aux mouvemens de sa tête, elle distribuait des fleurs magnifiques, son Mari étoit un vieux Dottore et s'étoit tellement rapetissé, que beaucoup de monde l'a pris peur Soldati. Le Marquis Rosa, Podestà, étoit en vieille gouvernante et furieux, parceque je l'ai reconnû, en entrant dans la loge. — Il y a eû a minuit cette emmuyeuse tombola et je suis partie a 1. heure. J'avois un turban en quatre couleurs, rose, rouge, blanc et or, et une robe blanche avec un tricot couleur de chair dessous, de manière que je ne ressemblois pas mal a la Princesse Sorragna, mais j'ai pris hier matin un grand rhûmatisme a la nuque et l'épaule droite, de sorte qu'il a fallû se couvrir. Le Général a aussi un gros rhûme qu'il ne veut pas du tout ménager et avec lequel il m'inquiète, car il est toujours enroué le soir a ne pas pouvoir parler. Le Comte Bernini a été l'autre jour au bal, et a dansé en dépit de toutes les ordonnances, et avoit l'air d'un mort. J'ai reçû aujourd'hui des lettres de Madame Lazansky, qui me dit que jusqu'aprèsent le voyage de l'Empereur reste fixé a la fin de Mars. Pour vous prouver comme vous m'étiez toujours présente au bal je vous envoie 4. bonbons de Bergame qui, je suis

sûre, seront remplis de bêtises, mais je les ai pris exprés pour vous. J'embrasse les Enfans, mitte amitiés a Monsieur de Crenneville. Adieu, chère Victoire, pensez un peu a moi dans l'absence. Pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

On m'a mangé un des bonbons, je ne sais qui est le coupable.

Parme ce 24. Mars 1824.

Je voulois déjà repondre, ma chère et bonne Victoire, a votre aimable lettre par le Marquis Paveri et d'autres, mais il vous aura raconté comme j'étois sur les dents a la fin du Carnaval, car je prétend que je n'avois plus la force de manger ni de penser, et encore par conséquent moins d'écrire, mais après 2. bonnes nuits qui ont réparées mes forces, je me suis remise et je puis vous dire que je n'ai jamais eû tant de plaisir a recevoir de vos lettres si souvent et avec tant de détails et que je suis alors amplement recompensée de ma belle résolution a m'approcher de l'encrier. Je suis toute fière et fachée en même tems qu'après votre séjour ici, vous ne sachiez plus vous habituer a Milan, d'un coté je le voudrois pour votre bonheur. puisque vous êtes destinée a y rester, mais de l'autre coté je suis bien heureuse de penser que vous aimez mieux être près de votre amie d'enfance

qui est une des personnes qui vous chérit le plus tendrement. Un de nos beaux chateaux en Espagne a déjà fait en attendant naufrage, car vous saurez qu'il paroît presque sûr, que l'Empereur ne vient plus ce printems en Italie, et que cela est remis a l'automne, c'est a dire jamais selon moi, quant a mes circonstances particulières, je n'ose ni m'en rejouir ni en être fâchée, excepté pour la raison que je ne vous verrai pas tout le printems que mon coeur l'auroit désiré, mais je suis sûre que tous les bons en sont désolés et que cela fera un effet affreux a Milan et dans toute la Lombardie. J'ai perdu hier un de mes plus anciens serviteurs, le pauvre l'Espérance qu'une colique a enlevé dans l'espace de 46 heures, je ne saurois vous dire comme cela m'a attristée, car dans ces derniers 6. mois j'ai vû mourir cinq des plus anciennes et meilleures personnes de ma maison. Je vous assomme encore de commissions ma chère Victoire, mais je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas etc. Je suis bien fâchée de l'affoiblissement de la vue de la Princesse de Lorraine, je n'ai pas encore pû prendre sur moi de vaincre ma paresse pour lui écrire, mais il faudra que je fasse cet effort ces jours ci. Tout le monde se porte bien et resiste assez bien aux abstinences du Carême et aux 2. jours maigres qu'il faut faire par semaine. Vos petites connaissances m'ont chargées de vous envoyer la lettre ci jointe, et on est déjà très occupé si vous aurez la bonté de re-

pondre ou non, mais je vous prie de ne pas vous gêner, je trouve qu'ils grandissent a vue d'oeuil. J'ai eû Lady Burghersh pendant 3. jours ici, je l'ai trouvée bien engraisée, lui est toujours le même excellent homme et charmant dans la société, parfois mauvais ton et je dois dire que ce beau défaut n'a fait que croître en lui. Nous avons joué le concert de Czerny mais sans vous faire de compliment, il y avoit une grande difference de lorsque je l'ai jouée avec vous. Lady Priscilla n'avoit pas touché un clavecin depuis 6. mois, et outre cela la peur lui a fait sauter une quantité de mesures, de manière que c'est vraiment par la grace de Dieu que je me suis retrouvée, outre cela je m'étois jeté du sucre bouillant sur une main, une heure avant le concert, de sorte que je ne pouvois étendre les doigts et il a fallû changer les passages a l'imprevû, vous pouvez vous figurer que c'est allé bien mal. Bien des amitiés a Monsieur de Crenneville, j'embrasse les Enfaus ainsi que vous, et espère recevoir des complimens sur mon exactitude.

Louise.

Parme ce 31. Mars 1824.

Chère et bonne Victoire!

Vous serez encore fâchée contre moi parce que j'ai reçu hier une lettre par Monsieur Lützow avan que j'ai répondu aux dernières, mais ce n'est pas

paresse, mais ma malheureuse main qui m'a empêchée d'écrire. Comme ma brûlure ne me faisoit plus mal, je n'y ai plus fait attention et le 4. jour est survenu inflammation et supuration, qui continue son train et m'empêche de dormir, il y a déjà 19. jours que je souffre ainsi, et je suis persuadée que cela durera encore une 15^{ne} et qu'il m'en restera éternellement une marque, de plus j'ai eû un rhumatisme dans le cou et le bras droit, que j'ai attrapé au dernier concert, et qui m'a bien tourmentée de manière que j'avois les deux bras pris. En voila assez de mon ennuyeuse santé, il y en a une autre qui m'inquiète beaucoup plus, c'est celle de votre pauvre soeur, je conçois que cela doit vous donner une peine terrible et je voudrois que vous puissiez m'en donner de meilleures nouvelles ainsi que de Monsieur de Crenneville. Votre melancolie me désespère, parceque je ne voudrois pas que cela vous dégoute tout a fait de ma chère Italie. J'espère que vous viendrez pendant les couches de la Vice Reine et cette idée me console beaucoup, et alors je suis obligée de dire, malgré moi, qu'il vaut mieux que vous n'appuyez sur le moment, car cela pourroit gâter la course de l'été. Vous savez déjà que cu or di ferro nous a quitté, mais qu'il reste comme Chambellan fixe pour les voyages, il a beaucoup pleuré et peu s'en est fallû que je n'ai fait chorus avec lui. J'ai donné sa place a Monsieur Amelin et j'ai réuni ce titre a celui de l'intendance,

je n'aurois plus jamais trouvé ici un second qui aie les bonnes qualités de Paveri, et le service de la maison ira mieux ainsi. — Aujourd'hui nous avons le »langen Tag« car la Reine Marie Thérèse vient a 1 heure, couche ici et restera probablement demain jusqu' après le déjeuner, ce qui est fort ennuyeux, puisqu'on est sûr qu'on est critiqué d'une manière ou de l'autre lorsqu'on a tourné le dos. Vous saurez déjà aussi que j'ai pris ma grande résolution et que je pars pour Gènes a la fin d'Avril et que je vais après a Naples. Adieu ma chère Victoire, donnez moi de bonnes nouvelles de tout ce qui vous intéresse et croyez a toute mon amitié pour la vie

Louise.

Plaisance ce 27. Avril 1824.

a 8 heure $\frac{1}{2}$ du matin.

J'ai eu bien du plaisir de recevoir de vos nouvelles par Madame Dal Verme, parcequ'elle m'a dit que vous alliez tous bien et que vous parliez avec plaisir de vos souvenirs de Parme. Savez-vous que c'est une grande consolation pour moi, que, quoiqu'absente vous pensez avec la même vivacité de mémoire a tout ce qui vous intéresse ici, et croyez que nous vous rendons bien la pareille ; je voudrais seulement que vous puissiez aussi vous habituer un peu a Milan, n'est ce pas que vous ne m'en voulez pas de ce conseil ma chère Victoire, mais je vois avec bien de la

peine que vous ne pouvez vous y voir, et que ce seroit cependant nécessaire que vous vous y accoutumiez puisque vous êtes destinée a y rester une partie de votre vie, je suis sûre que vos Enfans et les occupations que vous pourrez vous créer, vous y feront trouver la vie peu a peu agréable et si vous surmontez ce premier dégoût, vous vous y ferez petit a petit. N'oubliez surtout pas de venir ici a chaque voyage que l'on fera de Milan dans les provinces. Votre petit protégé est habillé en homme, et cela lui va assez bien. Scotti part cette semaine pour Reggio et le Duc Vidoni a été pris par les Algériens entre Naples et Palerme. J'ai a vous remercier de toutes vos bonnes lettres auxquelles il n'y a pas eû moyen de répondre les derniers jours avant le départ. Priez pour nous pendant le voyage et si les Algériens nous prennent, faites prêcher une croisade pour nous délivrer. Vous pouvez vous figurer comme je suis partie mal volontiers de Parme, aussi me sens-je toute triste et malade.

— Le Général qui a horriblement toussé dans les derniers tems, est mieux, mais si maigre que cela m'éffraye, je n'ai pas même osé lui montrer le remède proposé par Monsieur de Crenneville. Rapellez moi au souvenir du Vice Roi et de la Vice Reine, je leur écrirai un de ces jours. J'ai expédié une petite caisse a votre adresse, entr' autre vous y trouverez une mousseline toute nouvelle, pour Longchamps, qui est venue de Paris la veille de mon départ, portez

la pour vous souvenir de moi. Je vous écrirai aussi souvent que je pourrai. Adieu, je pars pour Novi.

Louise.

Naples ce 29. May 1824.

Vous serez bien mécontente ma chère Victoire de ce que je ne vous ai pas donné signe de vie depuis que je suis partie de Plaisance, mais je vous assure que cela m'a été de toute impossibilité, car a Gènes je n'ai pas pû respirer un instant, et sur mer je ne pouvois pas écrire sans prendre un mal de mer horrible, mais comme je savois qu'on vous donnoit de mes nouvelles, j'étois au moins sûre que vous ne vous inquiétiez pas. Je vous remercie de votre lettre et vous renvois l'incluse que j'ai lue avec bien du plaisir, la pauvre petite m'écrit de son propre chef, tous les jours de poste, et comme elle m'écrit tout ce qui lui passe par la tête, ses lettres ne sont pas toujours très bien écrites, mais je préfère cela a des lettres composées. On m'écrit qu'elle pleure souvent entre 7.—9. heures, et je crois qu'elle deviendra un des Enfans les plus sensibles qui existent, tandis que son frère est un bon gros patapouf, qui ne se prend pas les choses si a coeur. On vous aura sûrement écrit toutes les chances heureuses et désastreuses de notre navigation. Je dois dire que je n'ai pas

beaucoup souffert sur mer, mais je le paye chèrement aprésent, car j'ai une fluxion a la tête, rhûme, mal de gorge, un estomac en compotte et de la fièvre depuis 3. jours. Comme elle n'est pas très forte, je me traîne aussi long tems que je puis et j'espère que cela passera ainsi. Naples est le paradis terrestre, et je conçois que chaqu' étranger veuille y passer le reste de ses jours. Je voudrois que vous puissiez le voir il vous plairoit aussi, les environs sont délicieux, il n'y a que le peuple qui est horrible, mais je crois que pour la société on y doit être bien sous le rapport qu'il y a beaucoup d'étrangers, quant a moi je ne puis en juger parceque éxcépté ma famille, quelques généraux autrichiens, le Prince et la Princese Butera, qui sont de bien excellétes gens, je n'ai vû personne, étant toujours par monts et par vaux. Le climat est perfide, car après la journée la plus chaude, on grelotte le soir et une bonne partie de la nuit. En Sicile, j'ai vû beaucoup de monde de la société et les Dames palermitaines sont celles qui me plaisent le mieux de toutes celles des autres pays de l'Italie. En général vous vous étonnerez de tout ce que j'ai fait dans ce voyage, ma chère Victoire, m'étant levée jusqu'a 2. heures du matin, dinant a toutes les heures, du matin jusqu'a même 5 heures du soir, sans rien prendre avant et allant dans toutes les soirées a Palermo et ma santé s'en est très bien trouvée. On m'écrit de Vienne que ma

soeur sera de retour ici le 24. Juin, ce qui me fera prolonger mon séjour plus que je ne l'aurois voulu et je crois que j'en profiterai pour faire des excursions. Vous rirez de tous mes beaux projets mais quand je pense que je ne reviendrai plus peut être de ces côtés, je ne veux pas perdre des momens précieux pour moi. J'envoie cette lettre et un petit paquet qui contient une nouveauté française pour vous, par un Courier autrichien a Padoue, d'ou on vous l'enverra. Apresent je voudrois que l'Empereur ne vienne pas avant le printemps pour pouvoir passer tranquillement le reste de l'année chez moi, sous la condition que vous venez m'y voir. Nous serons seuls et délaissés a Sala, Madame Dal Verme, qui est vraiment au comble du bonheur, se mariant le 11. du mois prochain et partant de suite après pour Paris. On me presse tant qu'il faut que je finisse en vous assurant de toute ma tendre amitié

Votre très attachée Amie

Louise.

J'ai reçu avant hier ma chère Victotre votre aimable lettre par le Major Töpfer, et il y a 3. jours encore une autre, et vous demande pardon si je n'ai pas répondu de suite, mais je suis rentrée dans la paresse. Je savois l'accident arrivé a la Princesse de Lorraine et j'en étois bien inquiète, mais je n'osois vous en parler, craignant que l'on ne vous l'eût pas

écrit, a cause de votre convalescence, mais comme tout le monde s'accorde a m'écrire qu'elle est beaucoup mieux, je m'en réjouis de coeur avec vous, étant si attachée a toutes deux. Je vous assure que je suis heureuse d'apprendre que votre santé aye tant gagné, j'aurois voulû pouvoir vous soigner dans votre maladie et vous répète que non seulement vous serez la bienvenue cet hyver avec sac et bagage, mais que vous nous avez fait a tous même le plus grand plaisir du monde, de m'annoncer que vous pourriez venir passer une partie de l'hyver chez moi a Parme. Si je n'étois égoïste je préférerais cela a ce que l'Empereur ne vienne pas en hyver en Italie, ou ce voyage et déplacement m'auroit été assez incomode mais après l'effet que ce sursis a fait dans ce pays, je m'en désole avec vous et les bien pensans. Je fais dans les montagnes des courses dont je me trouve très bien, nous avons aussi étés a Velleja, ou je dois dire pour la vérité de la chose qu'après avoir été a Pompei, l'on ne peut plus rien voir dans ce genre. Si vos forces le permettent je vous prierai de me faire une commission chez Manini Voici la liste des plantes que nous désirerions avoir de Monza. Il faut que je finisse, parceque la poste part. Adieu chère Victoire, croyez a toute ma tendre et sincère amitié.

Sala ce 4. Octobre 1824.

Votre très attachée Amie

Louise.

J'ai vraiment un million d'excuses a vous demander ma chere Amie, de mon long silence, vraiment impardonable sous beaucoup de rapports, si ce n'est sous celui qu'ayant une grande quantité d'affaires, je suis souvent dans l'impossibilité de vaquer a mes correspondances. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai souffert avec vous, a cause de l'horrible accident que vous avez éprouvé, et combien de voeux je fais pour que vous en soyez tout a fait guérie. Pour completer votre cure, vous devriez venir dans la belle saison, l'année prochaine en Italie, je suis sûre que cette course vous feroit du bien et procureroit a Victoire un bien grand plaisir, celui de vous revoir pour un peu plus de tems. Les trois mois que j'ai passé dans les montagnes m'ont fait un bien infini. J'espère que vous serez contente du porteur de cette lettre, c'est un charmant garçon qui donne de bien brillantes espérances, j'ose le recomander a votre bonté et si vous pouvez lui donner en amitié des conseils a son entrée dans le monde, ce sera un vrai bienfait pour lui. Il vous donnera tous les détails possibles sur nous et Parme, car Alfred a passé ces 3. mois avec son Père. Mille amitiés a Caroline, adieu ma chere et bonne amie, en vous embrassant je me dis pour la vie

Votre très attachée amie

Louise.

Parme ce 12. Novembre 1824.

Parme ce 28. Mars 1825.

Je suis vraiment honteuse ma chere Amie de vous adresser si tard mes félicitations sur un sujet qui doit vous causer autant de joie, que ne l'est le mariage de Caroline, mais j'espère que notre bonne Victoire a été en attendant mon interprète et vous aura assurée que mon coeur a partagé vivement votre satisfaction, j'espère que vous croyez qu'à l'exception des vôtres, il y a bien peu de personnes qui forment autant de voeux sincères que moi, pour que cette union puisse offrir a Caroline tout le bonheur qu'elle mérite à si juste titre. Son départ de la maison maternelle vous laissera un grand vide, et vous devriez venir passer les premiers momens de cette séparation en Italie, près de votre autre fille et près d'une amie aussi attachée que je vous la suis. Je joins a cette lettre un petit souvenir pour Caroline, s'il n'est pas aussi joli que je l'aurois désiré, c'est la faute de celle a qui j'en ai donné la commission et je vous prie d'agréer seulement ma bonne volonté. J'y joins aussi un portrait pour vous ma chere Amie, je sais que vous voulez bien en désirer un depuis quelque tems, et j'espère qu'en le regardant vous penserez quelque fois a moi. Je suis bien fâchée d'apprendre que vous êtes encore toujours souffrante de votre oeuil. Je ne puis aussi pas me louer de ma santé, mon estomac ne peut plus se remettre depuis la mort de mon grand Père, et comme jusqu'aprèsent les dou-

leurs ont résistées a tous les rémèdes j'espère le plus dans la belle saison et je n'ai jamais autant soupiré que cette année ci, après la chaleur brulante de l'Italie. Je me réjouis beaucoup de revoir Victoire, mais je ne sais pas encore quand je viendrai a Milan, tout mon voyage dépend de celui du Roi de Naples. Mon Oncle m'a comblé de tant d'amitié durant mon séjour dans cette dernière ville, que je ne puis faire a moins que de l'attendre a son passage ici, et tout son voyage est encore un tel mystère, que je ne puis fixer le mien. Ce qui me désole est que cela m'empêchera probablement de venir cet été a Vienne car il m'est impossible de m'absenter pour aussi long tems de Parme, je passerai donc tout tranquillement l'été a la campagne. Je vous prie de croire a tous les sentimens de tendre attachement et de reconnaissance avec lesquels je suis pour la vie.

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 25. Mars 1825.

J'apprend dans ce moment chere Amie, la nouvelle de la mort subite du Prince de Lorraine, et espérant que vous me compterez toujours parmi le nombre des personnes qui vous sont le plus attachées, je m'empresse de vous témoigner la part que je prends aux sentimens douloureux qu'elle a dû vous faire

éprouver. Mon seul voeu est que votre santé n'en souffre pas, et je joins mes prières a celles de vos parens et amis, pour vous conjurer de la soigner. Victoire et tous ses Enfans sont bien portants et moi très contente de les avoir avec moi. J'attends avec impatience de vos nouvelles et vous prie de croire pour la vie a mon tendre attachement.

Votre très affectionnée amie

Louise.

Parme ce 20. Janvier 1829.

Vous devez bien m'en vouloir ma chere Amie de mon long silence, mais je vous prie de ne pas l'attribuer a un manque d'amitié de ma part. J'espère que vous me rendez assez justice pour être persuadée que mon coeur sent toujours pour vous le même tendre attachement, et qu'il n'y a que les cruels momens de chagrin par lesquels nous venons de passer, qui m'ont empêchée de répondre a vos bonnes lettres. Hélas! je n'ai pas encore de meilleures nouvelles a vous donner, et cela rendra ma lettre si triste, que je n'ai presque pas le courage de vous écrire. Le pauvre Général étoit tellement bien depuis 10. jours, sa respiration étoit devenue si bonne, que nous le regardions sinon en convalescence, au moins bien près de cette heureuse époque, mais depuis hier il a eû une rechute quoique sans fièvre, mais avec de l'oppression et bien

que mieux ce matin, nous voilà de nouveau décou-
ragés et inquiets, craignant qu'il ne se soit formé
quelque dépôt d'eau dans la poitrine ou que l'obstacle
organique que l'on craint devoir subsister, n'ait acquis
un degré de force incapable a vaincre. Quelle triste
vie! Il faut savoir comme vous chere Amie, ce que
c'est de devoir trembler pour la vie des personnes
que l'on aime, pour pouvoir bien se représenter ma
triste situation, et je ne sais pas si je ne serois pas
plus heureuse que le bon Dieu m'enlève de la terre,
que de continuer a vivre de cette manière. Ma santé
s'en ressent aussi plus que je ne le dis, et les nerfs,
surtout ceux de ma tête, qui étoient la partie la plus
saine de mon corps, sont en bien mauvais état. Les
petits vont bien, heureusement, et ne connoissent pas
encore ce que c'est d'avoir un grand chagrin. Votre
vie des Saints dont je ne puis assez vous remercier,
est lue tous les jours, avec attention et intérêt. J'ai
aussi des excuses a vous demander de n'avoir pas
répondû plutôt a la lettre dans laquelle vous me
faisiez part de vos observations, elles me paroissent
bien justes, mais j'ai bien peur que Donna Maria da
Gloria (pour le malheur de cette pauvre Enfant) ne
vienne plus a Vienne, j'en serois surtout fâchée pour
mon Père. Victoire est toujours ici et m'aide, en bonne
Amie, a supporter mes peines. Je crains bien que
mes beaux projets pour cet été ne pourront pas se
réaliser, et cette idée m'attriste souvent, mais si le

General se remet, je trouverois une douce compensation dans mon devoir de le soigner, a la privation de ne pouvoir revoir les miens. Adieu chere Amie, donnez moi bientôt de vos nouvelles et croyez pour la vie a tout mon sincère et tendre attachement.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 30. Mars 1829.

Nos Dames vous auront dit la raison ma chère Victoire qui m'a empêchée de répondre plutôt a vos bonnes lettres. Ma tête et toute ma personne sont encore bien foibles, mais je suis au moins en état de tenir la plûme en main et je suis contente de pouvoir vous remercier moi même de l'interêt et de l'amitié que vous m'avez temoigné dans la plus triste circonstance de ma vie et que je n'oublierai jamais. Le tems loin d'affoiblir mes regrets ne fait que les augmenter et j'ai bien moins pleuré au commencement que je ne le fais aprésent journellement, et chaque jour amène de plus douloureuses pensées. Je sens si bien que tout mon intérieur, tout mon bonheur sont détruits a jamais que pour que je conusse encore ce dernier le cher défunt devoit revenir a la vie. Enfin ma chère Victoire j'ai beau me répéter qu'il est heureux, qu'il veille sur moi du haut du Ciel, je ne puis me consoler et je sens même sur ce point que je suis trop égoïste. — Oui j'espère que tous

mes désirs seront accomplis, toutes les affaires se sont heureusement terminées a Vienne. — Metternich s'est montré dans cette circonstance comme le vrai ami du Général et de moi et je m'abandonne aveuglement a lui pour ce qui regarde le testament, quant a l'autre chapitre, je suis décidée a ne plus jamais prendre personne dans la maison a la place du Général, je dois dire que les choses marchent avec ordre, que Werklein s'y oriente peu a peu et j'ai le ferme espoir que tout ira bien. J'ai été bien malade, cela auroit été un miracle, si je n'avois pas payé tout ce que j'ai souffert; déjà peu de jours après ma cruelle perte, je me trainois avec peine. Mes nerfs sont dans un état affreux. Moriggi me dit qu'il leur faudra bien du tems pour se remettre, et je sens qu'il a raison, au reste ma santé m'est devenue indifférente, je la soigne, parceque je la dois a tous mes Enfans, mais je n'y tiens plus; ma vie est trop sans agrément pour que je tiens a quelques années de plus ou de moins. Alfred a aussi été malade a sa garnison, il a écrit a Richer qu'il ne peut plus se voir loin des lieux ou son Père est mort et loin de ceux avec qui il peut parler de sa douleur, et je conçois si bien ce sentiment. Je dois vous avouer qu'a mesure que le tems s'écoule, j'ai moins le courage de faire le voyage de Vienne, je donnerois tout au monde pour rester tranquille cet été, je prendrai cependant, s'il m'est possible, une grande résolution. — Ici on n'est occupé que de l'ou-

verture du nouveau théâtre cependant la plupart des chanteuses ne sont pas encore arrivées. J'inviterai les Augustes et je ne perd pas l'espoir que vous y viendrez pour quelques jours aussi — j'en voudrais beaucoup a Monsieur de Crenneville s'il ne le permettoit pas. Dans la petite maison tout va bien. Vous saurez déjà que Madame Zilleri est accouchée hier soir a 7. heures, très heureusement. Je vais vous enmoyer aprésent avec un tas de commissions Adieu chère Victoire, écrivez moi bientôt et croyez a toute mon amitié.

Louise.

Parme le 22. Avril 1829.

Je viens de recevoir dans ce moment votre lettre ma chère Victoire, et m'empresse de profiter d'un petite moment libre, pour vous donner de suite la réponse que vous désirez, — et surtout pour vous dire que je suis enchantée de votre beau projet de venir me trouver. J'espère que le Roi de Sardaigne viendra pour l'ouverture, mais la Reine m'a écrit que leur voyage de Parme dépend d'une circonstance impérieuse qui ne peut être décidée que vers le premier de Mai de sorte que je suis dans l'incertitude sur leur venue. — Le Duc de Luques avec sa famille viendra vers le 2. Mai, voilà tout ce que je sais, jusqu'a ce moment. Ainsi arrangez votre projet comme vous le croyez le

mieux ainsi que Strassoldo, mais ne me manquez pas sans cela je me fâche. — J'inviterai vos Sérénissimes dès que ma tête sera en ordre, est-ce le 21. Mai qu'ils partent? Je ne suis pas contente de ma santé ni de mes nerfs, je prend force valeriana, jusqu' aprésent cela ne m'a pas soulagé. Merci de toutes vos commissions si bien réussies, envoyez moi, je vous prie, la carte du Tyrol de manière que je l'aye avant le premier de Mai. Il faut que je finisse, car on m'attend pour les signatures, mille amitiés au Comte Crenneville. Toute a vous pour la vie.

Sala ce 11. Juillet 1829.

Je ne vous écris que quelques lignes ma chère Victoire pour vous répondre a toutes vos lettres et vous remercier des nombreuses preuves d'intérêt et d'amitié que vous m'avez donné par rapport a ma santé, si je ne vous parle pas au long de mon amitié, elle n'est pas moins gravée dans mon coeur. — Je suis enchantée que vous ayez été contente de mes voyageurs; leur venue vous aura prouvé que je ne suis pas égoïste et que j'aime mes Enfans pour eux et non pour moi; leur présence m'auroit été bien nécessaire cette année. Comme ils vous auront parlé de mes souffrances je ne vous les répète pas, elles ont été grandes, mais le bon Dieu a voulu me conserver en-

core cette fois-ci, il saura pourquoi, car je tiens chaque jour moins a la vie. J'aurai peut-être le plaisir de vous voir a Milan dans quelques semaines ou plutot, mais n'en dites rien aux Sérénissimes, car je n'en suis pas sûre, car si le chemin de Turin est plus près je serai forcée de le prendre pour arriver plus vite aux eaux, je devrois aller prendre celles d'Aix, mais j'avoue qu'il me seroit trop pénible de me retrouver seule dans ce lieu. J'irai donc prendre une cure d'eau et d'air, près de Genève et comme la saison sera avancée, je serai pressée d'arriver, je ne pourrai donc m'arrêter qu'une demie journée a Milan ou Monza, selon l'état de ma santé. — Faites moi le plaisir d'arranger avec Strassoldo et de me l'écrire, si et quand la Pasta et la Lalande chantent, je demande cela plus pour les autres que pour moi, car je ne cherche plus d'amusemens, si la Pasta chante je vous prie de me louer une loge au Carcano. Je ne sais si c'est Werklein ou Paveri qui viendra, cela dependra du retour du premier qui a agi en vrai brouillon, cette fois-ci, mais comme il n'en vient qu'un, le même logement suffit. Adieu, car il faut que j'écrive a l'Archiduc.

Parme ce 12. Novembre 1829.

Il est bien triste pour moi de n'avoir pû répondre avant ce jour, ma chère Amie! a vos bonnes lettres,

mais ma santé en a été la seule cause et si je n'ai pu témoigner de suite le plaisir qu'elles m'ont causées, je ne l'ai pas senti pour cela moins vivement. J'ai aussi bien joui avec vous du bonheur d'avoir tous vos Enfans réunis autour de vos, je voudrais aussi pour vous que les bruits qui courent ici sur le mariage de François et son avancement au poste de Dresde, fussent vrais. Je suis toute honteuse de penser que le Comte Maurice vous aura remis avant que vous ayez reçu cette lettre, un petit paquet de ma part, il contient une petite montre de Genève que je vous prie d'agréer comme une preuve que j'ai pensé aussi à vous dans ce paradis terrestre. L'excellent air de Suisse et encore plus les soins d'un des plus célèbres medecins de l'Europe, que j'y ai consulté, m'ont fait renaître à la vie et m'ont rendu enfin une partie de la santé que j'avois perdu depuis des mois. Monsieur Buttini a changé entièrement le systeme qu'on m'avoit fait suivre et qui ne me convenoit pas, et m'a remis presqu' entièrement les nerfs qui étoient si abimés par tant de secousses et de chagrins cuisans. Mes voyageurs sont revenûs beaux et bien portants, ils sont bien heureux en ce moment, puisqu'ils ont Gustave près d'eux, c'est un charmant garçon et celui des fils de notre cher défunt, qui marchera le plus sur ses traces, il est vraiment touchant dans sa tendresse pour eux, s'en occupe beaucoup et me plait en général infiniment, car il joint à une solidité rare pour son

âge, le meilleur coeur et beaucoup d'esprit. Dieu veuille que le monde et la mauvaise société ne le gâtent pas, quand je pense a mon fils et a Guillaume, je suis déjà dans les inquiétudes sous ce rapport. J'enrage que toutes les precautions que je dois prendre pour les changemens de température, ne me permettent pas encore d'aller dans la petite maison, mais sous peu je les braverai, car ces chers enfans sont mon seul bonheur sur la terre et ma consolation. Victoire a écrit a Pauline qu'elle est arrivée heureusement a Milan, après 3. jours et 3. nuits d'un voyage très pénible, a cause des mauvaises routes et des débordemens de torrents, il y avoit aussi de quoi se casser le cou, lorsque j'ai traversé le Valais et le Simplon. J'espère qu'elle seront meilleures au printems prochain ou je compte venir a Vienne, je me réjouis déjà de beaucoup de l'idée de vous y embrasser et de renouveler de vive voix les sentimens de reconnaissance et tendre amitié avec lesquels je suis

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 11. Decembre 1829.

J'ai reçû il y a bien peu de jours ma chère Amie, votre lettre du 1. Decembre et vous suis bien reconnaissante des voeux que vous m'y exprimez pour

mon jour de naissance. — Qui pourroit en former de plus sincères en effet que vous, qui m'avez pendant mon enfance prouvé l'attachement d'une seconde Mère. — Aussi sont ils de ceux qui me font le plus de plaisir et j'espère que le bon Dieu les exaucera, et me rendra tout a fait une santé, que je désire seulement pour mes enfans. — J'espère pour vous, que François pensera bientôt a se marier, aprésent qu'il a un poste plus agréable, on nous disoit ici comme une chose sûre, qu'il épousoit Baldine Paar, et je suppose que c'est la demoiselle dont vous avez voulu parler. Dans une caisse qui part aujourd'hui pour Vienne, je vous envoie une etoffe chaude, et des garnitures, que je viens de recevoir de Paris, j'espère qu'elle pourra vous servir et vous rappeler une Amie qui vous est si attachée, et fait bien des voeux enfin que le bon Dieu vous accorde tous les bonheurs imaginables dans la nouvelle année. Ma santé est assez bonne, ainsi que celle des êtres qui intéressent tant mon coeur, et qui sont mon unique distraction, car pour les occupations, il ne m'en manque pas. Je me suis lancée avant hier de nouveau dans le monde, et cela m'a été bien pénible, depuis la perte que j'ai faite, je crains les plaisirs de la société et c'est la solitude qui convient le plus a un coeur brisé, mais chacun a ses devoirs et celui-ci est un des miens, mais un des plus terribles a remplir pour moi. Excusez la brieveté de cette lettre, mes yeux sont

encore foibles et croyez a l'attachement avec lequel
je suis pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 18. Décembre 1829.

Avant de vous accuser réception de vos 2. lettres
ma chère Victoire, je veux vous offrir mes voeux pour
votre fête. Vous connoissez l'amitié qui m'unit a vous
depuis l'enfance, par consequent vous pouvez être
persuadée que personne ne désire plus ardemment que
moi, que le Ciel vous accorde tout ce qui peut vous
rendre heureuse. Je vous envoie ainsi qu'a Victi a
qui je fais aussi mes complimens des petits souvenirs;
. . . . Je suis bien reconnaissante pour les voeux
que vous m'avez offert pour mon jour de naissance.
J'espère aussi en Dieu, que mes Enfans me donneront
par leur bonne reussite, la seule consolation dont mon
coeur est encore capable. C'est dans des jours pareils
a celui d'hier, que je sens doublement la perte que
j'ai faite, et ce jour qui ne respiroit autrefois que
bonheur et contentement pour moi, a été, par les
tristes souvenirs qu'il a reveillés en moi un jour de
deuil et de larmes. Ce que vous me dites là dessus
m'a bien vivement touchée. Le Général étoit aussi
un bien bon ami pour vous et vous pouvez me parler
sans crainte de rouvrir les plaies de mon coeur, elles
ne sont que trop ouvertes encore, et je puis dire qu'il

ne se passe pas de jour sans larmes et regrets, et me reprochant l'égoïsme de desirer être encore a l'année passée, a pareille époque, au milieu des plus cruelles angoisses. — J'ai passé heureusement le jour de ma naissance, sans que ma santé en ait souffert, malgré tout. Le concert a duré 2. heures, et selon moi n'a pas été heureux pour le choix des morceaux, les voix sont assez belles et l'ensemble de notre spectacle ne sera pas mauvais, a ce que je crois, mais je n'ai jamais vu une pareille collection de hanches que celles de nos chanteuses, je ne sais si elles étoient vraies ou empruntées mais elles étoient terribles. Mille remerciemens pour la vitesse avec laquelle vous avez fait mes commissions il est bien ennuyeux n'est ce pas, que pour vous en récompenser je dois vous en donner encore d'autres. S'il y avoit des nouveautés en cravattes et gilets d'hiver de Paris, de m'envoyer 2. des premières et une douzaine des derniers, je veux les envoyer a mon fils, ensuite . . . Charles Manini est il le même qui étoit avec son Pere? Je conserve un charmant souvenir de lui, car lors de mon dernier séjour de Milan, il m'a tellement marché sur l'orteil qu'il est encore tout bleu, et que j'en ai boité pendant 2. mois. Nous voilà 9. jours sans théâtre et le Comte Bianchi nous menace d'une nouvelle académie. Si les Princes de Würtemberg viennent ici, je ne sais comment les amuser. La petite maison va bien et me prie de la rappeler a votre souvenir. Mille amitiés

aux vôtres. Adieu, en vous remerciant encore de vos vœux, avec l'assurance de tout mon sincère attachement.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 12. Janvier 1830.

Je vous suis bien reconnaissante chère Amie des vœux que vous m'exprimez a l'occasion de la nouvelle année, les vôtres sont de ceux qui me sont les plus chers, puisqu'ils partent d'un coeur qui m'a donné tant de preuves d'attachement depuis ma plus tendre Enfance. Je répète aussi avec vous, meilleure année. La mort de ma pauvre Tante l'a cependant fait commencer sous de bien tristes auspices pour nous. Peu de malheurs m'ont autant frappée que celui-ci, d'abord a cause de mon pauvre Oncle, qui voit tout son bonheur et son interieur détruit en un seul instant, et puis aussi parceque j'étois très liée avec la défunte, et que chaque nouvelle secousse de ce genre, me rappelle si vivement la perte que j'ai fait l'année passée. Je suis contente que la Vice-Reine ne soye pas accouchée de suite, après avoir appris cette terrible nouvelle, cela auroit pû la frapper beaucoup. Les Parmesans regrettent plus que moi, la perte de quelques bals de Cour, et pour s'en dédomager, ont pris eux mêmes leur élan, il y en aura deux cette semaine, ce soir chez Madame Beduli. et Samedi chez Poldi, et

Lundi prochain, chez le Général Bianchi. Lorsque mon grand deuil sera fini, je leur en donnerai aussi. Le théâtre ici est au dessous de toute critique. Hier on a donné Tanocrède, c'étoit a qui hurleroit le plus, je suis charmée que le Roi de Sardaigne n'est pas venû aprésent, car il y auroit de quoi prendre des maux de nerfs, si on restoit du commencement a la fin. Tout le monde dans la grande et petite maison se porte bien, hormis des engelures, j'ai guéri radicalement les miennes, avec un remède que m'a conseillé Monsieur Zode. Je vous envoie 2. almanachs très laids mais on n'en trouve pas d'autres. Mille amitiés aux vôtres, pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 31. Janvier 1830.

Je vous suis bien reconnaissante chère Victoire des nouvelles que vous me donnez de la Vice-Reine, je suis bien contente que la crainte qu'on a eû d'une inflammation soye disparue. Je voudrois déjà la savoir entièrement rétablie et arrivée heureusement a Venise, car ce voyage, dans cette saison et avec tant de petits Enfans, n'est pas une bagatelle. Je me réjouis de l'idée de vous voir sous peu chez moi, et j'espère que ni le froid, ni le Pò ne mettront obstacle à votre voyage, j'ai déjà donné l'ordre que l'on chauffe bien

vos appartemens. Notre théâtre est détestable, la musique de Bianca et Falliero est superbe, mais les chanteurs sont si mauvais qu'elle n'a été que foiblement applaudie. Il y a beaucoup de bals en ville, mais je n'en profite que peu, mon deuil m'en empêche et depuis l'année passée, le monde n'a plus d'attrait pour moi, quand j'y vais c'est par devoir et je ne trouve de vrai bonheur qu'en m'occupant de l'éducation des Enfans que le cher défunt m'a laissé. J'ai donné mon 1^{er} bal Mardi passé, il a été très brillant, et je dois dire que nous avons aprésent, pour une petite ville comme Parme, de bien jolies jeunes femmes et en assez grand nombre. Demain nous avons le bal de société, les toilettes m'ennuient bien, j'en ai tout-à-fait perdû l'habitude. La plus grande mode sont des franges en plume. Le résultat de la comédie chez Madame Samoyloff est une vraie honte pour les Milanais, j'ai toujours vû un vrai contraste a ce sujet dans le caractère italien, il est bienfaisant, car les nombreux établissemens de charité qu'il y a dans chaque ville, n'en laissent pas douter, et lorsqu'il s'agit de faire du bien séparément ils sont d'une avarice sordide, qui leur fait honte a l'étranger. Après un fort dégel nous avons de nouveau aujourd'hui. 3. degrés $\frac{1}{2}$ de froid, et il me semble que nous ne sortirons plus de l'hiver. Adieu, je pense avec plaisir que c'est la dernière fois que je vous assure par écrit de toute mon amitié.

Parme ce 29. Avril 1830.

J'ai bien regretté de ne pouvoir pas dès le dernier jour de poste, vous prier ma chère Victoire de remercier en mon nom Monsieur de Crenneville pour le joli tableau qu'il a bien voulu m'envoyer. Outre que je suis bien touchée de ce qu'il a pensé a moi, la vue est si jolie et ressemblante, qu'elle me fait le plus grand plaisir. J'ai reçu avec bien du plaisir vos deux dernières lettres, et puis vous assurer avec vérité, que vous nous manquez partout, aussi voudrois-je pouvoir penser que vous nous reviendrez bientôt. Mille remerciemens aussi pour toutes les peines que vous vous êtes donnée pour les pigeons, mail il me seroit impossible d'accepter les 40 paires, car je n'ai pas de local pour les mettre, et je me contenterai volontiers de 4—6 paires, parmi lesquelles j'en voudrois une de Kropftauben. J'espère que Monsieur Schrank ne sera pas fâché contre moi, car je lui suis aussi reconnaissante que si je les avois tous. Je crains bien que le pauvre Strassoldo n'existera plus lorsque je viendrai à Milan, et c'est presque à désirer s'il souffre tant, sa mort sera une perte pour l'état, car c'est un bien brave homme, et dans nos relations j'ai toujours eû a m'en louer. Le Comte Woyna fait une grande folie de se faire pensionner, je parie qu'il reste a Milan. Pour qui avez vous donc eû ce service funèbre à San Celso! Je suis bien contente que Monsieur de Crenneville et les Sérénissimes sont arrivés en bonne

santé, ils sont plus heureux que moi, car ils ont pu faire leur voyage comme ils vouloient. Je me rejouissois déjà tant de vous revoir tous, et voilà que des lettres de Vienne arrivent, et me forcent de retarder mon départ jusqu'au 19. et alors à prendre la route la plus directe, avouez que c'est avoir du guignon, mais je veux m'en dédomager au retour et alors passer par Milan. Vous n'avez pas d'idée de ce que ce changement de voyage nous a donné à faire à tous et surtout au pauvre Werklein qui est parti encore une fois cette nuit pour Vienne, et compte être de retour le 15. du mois prochain. Ma jeunesse a été dîner hier chez l'Evêque a Guastalla, ce qui les a beaucoup amusée, ils ne sont revenûs qu'à 8. heures du soir. Le concert a très bien réussi, la marche du Marquis Rosa contient de jolies idées, mais le doigté est terrible et l'ensemble ne me plaît pas. On a aussi chanté un air, un duo et le premier finale du Pirate, ces deux derniers, tous beaux qu'ils sont, sont d'une longueur terrible. L'heureux Woronzoff, qui a passé quelques jours ici, peut aller voir cet embarquement à Toulon, cela doit être un spectacle bien imposant. Je vous prie de me faire les commissions suivantes : . . . ? Adieu a la hâte, car le Vendredi est un jour terrible. Croyez a toute l'amitié de

Votre très attachée amie

Louise.

Parme ce 23. May 1830.

Fidèle a ma promesse, je viens encore pour vous écrire quelques lignes ma chère Victoire, avant d'entreprendre mon voyage et vous assurer que, malgré toutes les distractions qu'il pourra me donner, je ne cesserai jamais de penser avec cette même tendresse à vous, que je vous ai vouée depuis mon Enfance. Outre le chagrin que j'ai de quitter pour 3. mois mes Enfans, je n'en ai jamais entrepris un plus à contre coeur, parceque je n'y prévois que déboires et contrariétés, et que je prévois aussi qu'à cause de mon fils, je serai obligée de tenir tête à mon Père, dans un moment ou j'aurai besoin de le ménager. Tout cela est trop long a écrire, mais bien des faits m'ont déjà prouvé la vérité de ce que j'écris ici, en général je voudrois déjà être de retour. Je ne saurois vous dire les endroits ou vous pourrez m'écrire, car je ne sais pas ou nous nous arrêterons et ce que nous ferons, mais je suppose que vous en serez informée a Milan, en attendant j'ai entendu dire que nous nous arrêtons dix jours a Trieste. Je fais seulement des voeux pour que ma santé resiste a cette vie nomade et regrette mon cher Schönbrunn ou je me serois trouvée si bien et qui est la cause de toutes ses courses. Je suis inquiète pour mon frère ainé, qui a eû de nouveau un accident comme ceux de l'année et de l'hiver précédent, on l'avoit saigné deux fois le 11. et posé des sangsues a la nuque le 12. Il alloit mieux,

mais avoit encore, la bouche un peu de travers et la langue embarrassée, j'ai peur que si cela continue, il ne finisse par succomber dans un de ses accès. J'ai attendû l'arrivée de la boîte de médailles pour pouvoir vous en remercier, mais comme elle a tardé d'une diligence, vous pouvez juger de l'inquiétude du petit homme de ce qu'elle n'étoit pas venue avec le parasol, et de la joie, qu'il a eû en la dépaquetant après, j'ai aussi été bien touchée de ce que Victi a pensé a Guillaume, et je me réunis a lui pour la remercier tant et tant de cet envoi. Encore des commissions: je voudrois avoir par la diligence du 24., une carte détaillée des provinces vénitiennes, une de l'Istrie, de la Carniole, Styrie, Carinthie; une autre . . . Pardon de cet ennui, mais autrefois j'avois le Général qui me monroit tout, et aprésent je suis seule, quelles tristes réflexions cela fait naitre. Nous avons aprésent ici Monsieur Zobel d'Albert Gyulay, qui m'a dit qu'Alfred plaisoit beaucoup a Milan, je regrette qu'il n'aille pas a Schwaigert et qu'il ne vienne pas ici pour quelques jours, dites lui mille choses de ma part. J'ai été dernièrement a Reggio, ou je me suis bien ennuyée. Donna Caritea est par soi même, une musique filandreuse, très mal chantée, excepté Madame Ferlotti et la Roche, fille du fameux Kasperl de Vienne. Le ballet: Romeo e Giulietta est assez bien composé et exécuté. La foire est mesquine, je vous en ai rapporté 2. étoffes, un gros de naples et une mousseline pour

vous, et une grise pour Victi, faute de mieux. Monsieur de Bombelles est venu et restera 3. jours avec nous. Je voudrais que Monsieur de Crenneville alloit a Vienne, ce changement d'air lui feroit du bien, surtout s'il ne s'y fatigue pas trop, dites lui mille amitiés, j'embrasse les Enfants et vous aussi chère Victoire en étant de loin comme de près

Votre très attachée Amie

Louise.

Je suis bien en retard de correspondance avec vous, ma chère Victoire, puisque je n'ai pas donné signe de vie pendant mon séjour de Vienne, mais j'espérois que vous me le pardonneriez et je me reposois sur la Princesse de Lorraine, qui est une très exacte correspondante, pour vous donner de mes nouvelles. Quoique ici j'ai une poste fort nombreuse a expédier, je ne puis a moins que de répondre a vos lettres. J'aurois aussi désiré passer par Milan a mon retour pour voir tous les miens et vous en particulier ma chère Victoire, mais au commencement la revolution qui a éclaté a Lugano m'en a retenu, et puis j'ai tellement retardé mon départ que le tems m'en a manqué et j'en suis d'autant plus fâchée, que je crains comme vous que vû les circonstances présentes, mon Oncle ne pensera pas a aller a Venise. J'ai laissé tous les vôtres en parfaite santé a Vienne,

la Princesse est retournée de suite a la campagne, j'ai vû au jardin Caroline avec ses 4. garçons, l'un plus beau que l'autre. J'ai laissé tous les miens en bien bonne santé a Vienne et Presbourg, et ai passé avec eux 5. mois bien heureux, qui m'ont parû bien courts. Je suis enchantée de mon fils sous tous les rapports, c'est un charmant jeune homme, je crois qu'il partira pour sa garnison avant la fin de l'année ce qui l'enchanté plus que moi, l'entrée dans le monde étant pour un jeune homme, un moment bien décisif pour son caractère et son avenir. Mon petit Neveu*) est le plus bel Enfant que l'on puisse voir, et fait le bonheur de ma belle-soeur. Je suis révenue sans grand Maitre, mon Père et Metternich m'ayant conseillé de n'en pas prendre pour le moment, et plus j'y réfléchis, et plus je trouve qu'ils ont raison, le mieux étant l'ennemi du bien dans ce monde. J'ai retrouvé ici la petite maison en bonne santé, ils ont tellement grandi tous deux que j'e nai été étonnée et ont aussi beaucoup gagné au moral, le plaisir de les revoir m'a fait oublier bien vite mon départ de Vienne. Je voudrais pouvoir dire du bien de ma santé, mais le séjour de Vienne autant que je m'y suis plue, m'a fait beaucoup de mal cette année, je ne suis plus assez forte pour vivre ainsi des journées entières sans avoir une heure de tranquillité, ou je puis rester seule chez moi, et c'étoit

*: François Joseph.

mon cas pendant les 5. mois que j'ai passés loin d'ici. J'ai commencé un ecure qui, j'espère, me débarassera peu a peu de mes douleurs rhûmatiques, en attendant je passe des nuits détestables, et je marche a peu près comme Monsieur de Bombelles, lorsqu'il a la goutte. J'espère que je vous ai toujours prouvé, et cela depuis mon enfance, que je suis votre amie et prends une part réelle a toutes vos peines, ainsi qu'a celles de votre Mari, a ce titre je vous conjure d'écouter les raisonnemens que ce sentiment m'inspire, et de ne rien précipiter dans la triste affaire dont vous me parlez. Cela m'a tant occupé que je n'en ai pas dormi de la nuit et que j'ai eû le tems d'y penser mûrement. C'est bien dur a dire, mais croyez-le a ma vieille expérience, et a la connaissance que j'ai de mon monde, on ne gagne absolument rien a se montrer sensible aux mauvais traitemens que l'on vous fait, et on finiroit par le regarder comme un coup de tête qui augmenteroit encore le mal, outre le damage réel que cela vous feroit dans vos intérêts pécuniers. Ayez donc un peu de patience encore (je ne sens que trop qu'elle est difficile a conserver lorsqu'on a du coeur), et faites ce sacrifice a vos Enfans qui ont besoin de ce qu'un pas précipité leur ôteroit. Si Crenneville veut faire des représentations qu'il m'envoye la demande par écrit, je vous promets que je ferai mon possible pour que cela reussisse, je l'enverrai directement a l'Empereur qui, je le répète, ne sait sûrement

pas l'injustice qu'on a commise en prêterant Monsieur de Crenneville ce seroit a l'Archiduc a faire une démarche, mais qui sait si on ne pourra obtenir quelque chose, car je sais que mon Père aime et estime votre Mari, par tout le bien qu'il m'en dit a chaqu'occasion, mais encore une fois, par la connaissance que j'ai du caractère du premier au dernier qui peut intervenir dans cette affaire, point de démarche brusque, cela gêteroit le présent et l'avenir. J'écrirai volontiers a Metternich, mais je n'en attend rien, sachant qu'il ne se mêle absolument de rien de ce qui regarde le militaire. J'ai beaucoup vû a Vienne Butera, qui y est arrivé comme Ambassadeur extraordinaire pour le couronnement, il a été 4. mois malade et est changé et vieilli a un point qui peine, il m'a demandé de vos nouvelles et chargé de le rappeler a votre souvenir. Mille remerciemens pour les renseignemens pris a cause de Gian Carli (Schoberlechner), le Comte Dietrichstein vouloit absolument qu'il aye chanté a Milan. Je suis dans une horrible agitation, j'ai pris le parti la petite vérole se rependant ici, de faire vacciner les Enfans, mais malgré que cela ne soye rien, l'idée de leur mettre les lumeurs en mouvement m'inquiète outre mesure. Je ne sais aussi rien de Vienne excepté que Mademoiselle Eszterházy Roisin, Fanny, épouse Etienne Károlyi, le veuf, que mon fils est devenu Lieutenant Colonel dans Nassau Infanterie, et que Antoine Szapary, mari d'Auguste Keglevich,

s'est cassé la jambe d'une manière affreuse, en courant a cheval a Presbourg avec Sándor. Je recois a l'instant votre lettre et le charmant petit thermomètre qui me fait un grand plaisir et vous remercie de tous deux. Que le Ciel soit loué et vous aussi de ce que vous attendez encore quelque tems pour prendre une mesure décisive, il me paroît impossible qu'on n'ait pas égard a la représentation de l'Archiduc. Je finis ma lettre en vous offrant mes voeux et un petit souvenir pour votre jour de naissance, quoiqu'a notre âge il n'est plus si agréable de se les rappeler, puissiez vous jouir de tout le bonheur que mon coeur vous désire. Mille amitiés au Comte de Crenneville, et pour vous l'assurance de celle qui ne finira qu'avec la vie de

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 26. Novembre 1830.

Parme ce 27. Novembre 1830.

J'ai reçû avec bien du plaisir ma chère Amie votre bonne lettre du 6. de ce mois et il est double, puisque j'aime a m'entendre dire de celle qui fût le guide de mon Enfance, que mon absence laisse du vuide dans son coeur. J'ai aussi un poid enorme dans l'âme, lorsque je pense a l'immense distance qui me sépare de vous et de tous les miens, et quand je me dis, dans les tems présens quand et comment se reverra t'on, et malgré la joie que j'ai eû a retrouver

mes Enfans, je puis vous assurer que cette idée me fait souvent venir les larmes aux yeux. En attendant cet heureux moment, je puis-vous dire pour vous rassurer, que je me suis soumise a une cure dont je ressens déjà les bons effets, mes jambes commencent a avoir de l'élasticité et si je n'avois pas 39. ans, je crois que je pourrois encore valser cet hiver. J'ai trouvé mes deux chers Enfans dans un état moral et phisique, qui me fait un bien infini, mais aprésent je suis dans une grande agitation, parceque la petite vérole régne d'une manière effrayante a Parme et que j'ai pris le parti de les faire vacciner une 2^{de} fois, je voudrois que que cela fût déjà passé. J'ai distribué ma journée (ce-qui vous fera rire) par heures, comme lors du tems de mon éducation avec la seule petite difference que mes yeux ne valent plus rien, mais j'ai trouvé que c'étoit la seule manière d'abréger de longues journées, là ou on étoit autrefois presque trop heureux et ou il ne vous reste que des souvenirs douloureux. Je m'occupe aussi de mon jardin et de mes fleurs, et si vous réalisez jamais votre projet de venir en Italie, je vous montrerai tout cela. J'ai de bonnes nouvelles de Victoire et suis si contente que Monsieur de Cremeville, dans son juste chagrin n'aye pas pris une résolution désespérée, je ne puis concevoir cette persécution, et pour quelle raison ! La petite Amelin est morte hier, après avoir eû longtems des convulsions et finalement la rougeole, la pauvre Mère

est bien a plaindre, d'autant plus que la quarantaine doit encore durer et que par consequent elle se trouve seule. Adieu chère Amie, donnez-moi bientôt de vos nouvelles et croyez au tendre attachement de celle qui est pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

· Parme le 22. Decembre 1830.

Mille remercimens chere Victoire pour toutes vos lettres et autant de voeux pour vous et Victi, a l'occasion de votre fête, s'ils sont éxaucés vous serez parfaitement heureuse ainsi que votre famille. Le Chevalier Aldini que vous m'avez envoyé, me paroît un homme de talent et je me réjouis d'aller voir son expérience de la chemise d'aimant des pompiers. Je ne sais rien des changemens de Coui, en général je sais si peu ce qui se passe hors de chez moi, que c'est par le Duc de Modene que j'ai appris hier que Nadasdy n'est plus Ministre des finances. J'ai aussi eû un tas de chagrins de Vienne et ai découvert quelqu'un de nouveau qui joue la comédie. Mon Dieu que j'avois tort de me moquer de Butera, qui me disoit, il n'y à pas 2. mois, qu'il ne croyoit plus a rien ni a personne, excepté a Dieu. Je croirai que le monde est prêt de finir, lorsque je verrai Wallmoden a Parme, car il le promet depuis 6. ans, au

moins. Je suis si reconnaissante a Frimont des soins qu'il a mis a avancer Alfred, et serai contente quand j'oserai l'en remercier, j'en ferai part au jeune homme, lorsqu'il sera définitivement nommé; je ne conçois pas son envie de vendre le cheval de son Père, a sa place je le garderois aussi long tems que possible, et cela prouve peu de sentiment réel! Je vous prie chère Victoire, dès qu'il en sera sérieusement question, de l'acheter pour moi, mais pas en mon nom et qu'il le sache, mais de le faire acheter sous main, je le lui ai laissé avec peine, parceque je le connoissois assez pour prévoir que cela arrivera, et je ne voudrois pas que ce cheval passe dans d'autres mains que les miennes, il m'est trop cher, je l'ai donné a notre bon Général et il mourra dans mon écurie. Dans le moment ou je voulois vous dire que vous seriez la bienvenue ici, si on va a Venise, arrive votre lettre du 19. qui m'annonce le voyage comme suspendû. Le mariage de mon frère me fait un plaisir immense, pour lui et pour Marianne, qui sera heureuse avec lui, parcequ' elle est si maltraitée dans la maison maternelle, c'étoit la seule qui lui convenoit, et je suis si contente que le choix soit tombé sur elle, qui est un Ange, et je suis doublement contente pour mon bon frère, qui mérite bien aussi du bonheur. Je ne sais encore ce que je ferai pour rencontrer l'épouse quelque part, la saison est un peu froide pour se mouvoir de chez soi. Informez-vous, je vous prie combien de tems

Madame Pasta et sa troupe reste a Milan, et si elle est engagée quelque part de suite après Pâques? Le 29. J'ai oublié par une belle distraction cette lettre dans mon portefeuille, j'y ajoute donc quelques lignes et la finis en vous offrant tous mes voeux pour la nouvelle année les meilleurs sont que je vous desire, a tous la santé, et plus de tranquillité que dans la précédente. Je vous envoie par la diligence des almanachs et de petites étrennes. J'ai reçu votre lettre du 25, avant-hier; et vous remercie des nouvelles que vous me donnez. Je ne puis vous en donner que de mauvaises, je puis a peine écrire, tant le pourpre et le typhus de la Comtesse Wallis m'a effrayé, Dieu veuille qu'il ne lui arrive rien, le medecin assure qu'il n'y a pas de danger. Si je savois quelque chose a cause du voyage de la future Reine d'Hongrie, je l'écrirois bien volontiers, mais jusqu'apresent je suis dans le cas de vous faire la même prière que vous a moi. Notre Opéra a été sifflé et le ballet presqu'aussi; Madame Lang est de nouveau folle et a contribué au désordre du théâtre. Pour remplir la page, un tas de commissions Adieu a la hâte en vous renouvelant mes voeux et amitiés pour tous et vous assurant de la mienne.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 26. Janvier 1831.

J'ai vraiment honte ma chère Victoire de vous répondre a 4. de vos lettres a la fois, mais il y a long tems que je n'ai été si surchargée d'affaires et de tracasseries comme ce tems-ci. Ce tems n'est guères fait pour engager a une course, je crois cependant que si le mariage de ma belle soeur se fait a l'époque fixée, je viendrai pour une couple de jours a Milan, ou je me fais une vraie fête de vous revoir, vous seriez bien aimable chère Victoire si vous m'écriviez en tems et lieu, ce qu'il faudra emporter en fait de toilettes, je crois que je me dispenserai du cercle, où je serois un meuble fort inutile, et par conséquent n'apporterai pas de manteau de Cour. Je crois que c'est aprésent la mode a Vienne de ne pas repondre lorsqu'on ne veut pas accorder une chose que l'on demande (ce qui par parenthèse est fort impoli) j'avois conseillé la Princesse de Lorraine pour Mariamme, j'ai écrit là dessus a Metternich, encore de Tarvis et plus tard, et il ne m'a jamais répondû, quant a ce qu'elle désiroit de venir dans le cortége, on a fait l'observation que seulement une Imperatrice avoit des Dames de Palais a sa suite. Je regrette pour vous qu'on n'aye pas voulû que Madame de Venanson accompagne la future Reine, »non capisco il perchè«!!! Madame de Wallis va de mieux en mieux, elle a désiré prolonger sa quarantaine jusqu'au 7. Février et demande alors de changer d'appartement, ce qui me réjouit

beaucoup, car de cette manière on pourra aller la voir. Mon 3^{ième} bal n'a pas si bien réussi que le 2. précédens, tout le monde avoit l'air d'être endormi, et les plus belles femmes, comme Bedulli, Zilerio, Tirelli et Poldi manquoient. Notre comédie a très bien réussi, a ce que disent les spectateurs, c'étoit »les deux Maris« de Scribe, acteurs : Madame Werklein, S. Vitale, Paveri et moi. Demain on donne : »l'auberge ou les Brigands sans le savoir« avec les costumes du tems de Louis quatorze de Scribe. Acteurs : Madame Scarampi, le Prince Soragna, Madame Amelin, le Comte S. Vitale, Dall Asta, Monsieur Zode, elle sera bien plus jolie que la nôtre. La 2. pièce est de Paveri, et je lui fais le plaisir d'y jouer, soit dit entre nous, elle est plus qu'ennuyeuse. Madame de Werklein et San Vitale jouent a merveille, plus j'apprend a connoitre le dernier et plus il me plait. Qu' Alfred me fixe le prix du cheval. J'en veux un peu a Ferdinand, qui passe tout le tems de son congé a Milan, mais je ne voeux ni lui en écrire, ni lui en faire des reproches, cela ne sert sans cela a rien. Le 27. J'ai reçu hier votre dernière lettre et veux encore vous en remercier a la hâte. Le bal de Werklein a été charmant, je suis restée jusqu'a 1. heure. Vous saurez déjà la nomination de Madame Fürstenberg-Schwarzenberg et d'Odescalchi. Ne dites pas que je vous ai écrit aujourd'hui, car quoique je la plains bien, je n'ai pas le tems d'écrire a ma Tante pour la mort de sa

soeur, ayant tant et de si pressantes affaires pour le trousseau. Adieu chère Victoire, mille amitiés a tous, donnez-moi bientôt de vos nouvelles et croyez

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 3. Février 1831.

Je vous dois bien des excuses ma chère Amie, de vous répondre si tard, a 4. de vos lettres a la fois, j'en suis vraiment bien honteuse, mais je serois au desespoir si vous pouviez croire que mon silence provienne d'un oubli. La vérité est que j'ai été depuis un mois, occupée d'un tas d'affaires dont une des principales étoit le trousseau de ma future belle soeur, ce qui m'a procuré tant d'agitations et de tracas, que le soir j'étois vraiment sur les dents et que je n'en dormois souvent pas, si on n'est pas content de moi a Vienne, je n'en puis rien, on m'a trop pressée. Aprésent que je respire un peu, un de mes premiers soins, est de me rappeler a votre souvenir, et de vous parler de tout le plaisir que me font vos lettres. Je regrette bien que votre désir n'aye pas pû s'accomplir a cause du voyage d'Italie avec la suite de la future Reine, chroyez chère Amie que j'ai fait mon possible, pour que cela réussisse, mais la réponse, que ce n'étoit que pour des Imperatrices que l'on envoyoit

des Dames de Palais, m'a fermé la bouche. J'aurois bien désiré pour Marianne et pour vous aussi, autre chose, mais hélas! mes vœux n'ont aussi pas été accomplis, il ne me reste donc plus d'autre à former, que celui qu'une autre occasion vous amène en Italie, ce qui me fera grand plaisir. Je me porte bien, jusqu'ici mes douleurs ont presque entièrement cessés. Mes Enfans se portent à merveille, Albertine est si grande, qu'il ne lui manque que deux doigts pour avoir ma taille, elle est très agréable, mais ce qui est mieux, bonne, spirituelle et raisonnable, comme si elle avoit 18. ans. Son frère est un joli Enfant mais-bien retardé dans sa croissance, espérons que cela viendra tout d'un coup. Je vous prièrai chère Amie, de me dire ce que vous avez fait pour me procurer les beaux cheveux que j'avois dans ma jeunesse, Albertine en avoit de magnifiques, depuis un an ils lui tombent tous et cela me désole. Notre Carnaval n'est pas très gai, il n'y a de bals que ceux que je donne, mais on n'a guères envie de s'amuser avec les tristes circonstances dans les quelles nous-vivons. Nous nous sommes amusés à jouer la comédie française, moi avec des battemens de coeur, j'ai pris le rôle de Madame Rigaud dans »les deux Maris« de Scribe, et j'aurai celui de Madame de Clainville dans »la gageure imprévue« de Sedaine, c'est un moyen de nous faire passer quelques soirées, le théâtre étant si detestable, qu'on n'a pas envie d'y aller. Donnez moi bientôt de vos nouvelles

et croyez a tout le tendre attachement que vous a voué pour la vie,

Votre très attachée Amie

Louise.

P. S. Je n'ai pas encore eû la petite table que vous m'annoncez, et dont je vous suis si reconnaissante, je la placerai dans la chambre ou je me tiens.

Casal Maggiore ce 17. Février 1831.

Mille remerciemens chère et bonne Victoire pour votre lettre et les preuves de votre amitié, elles font tant de bien dans le malheur et celui là pése terriblement sur moi. Je remercie tant Monsieur de Crenneville de tout ce qu'il me fait dire, et si jamais un cas plus pressant vient, j'accepterai de bon coeur ses offres. Je vous conjure chère Amie de réfléchir bien avant de vous exposer de venir a Plaisance, je ne désirerois pas a mon ennemi mortel d'être spectateur d'une chose pareille a ce que j'ai souffert, et encore plus a vous, je vous serai aussi reconnaissante de l'idée que de la réalité. Ne cherchez pas encore de logement pour les Enfans, ils sont ma seule consolation dans ce moment, et je ne pourrois m'en separer, au reste, si je vois la moindre chose louche a Plaisance, je vous les enverrai de suite a Milan. Madame Scarampi va bien, elle est avec moi. Si vous saviez toutes les preuves de dévotionement que j'ai reçues du peu de

personnes de Parme, qui sont avec moi, surtout de Bianchi, S. Vitale, Paveri, c'est aussi une consolation. Je suis bien a bas d'esprit et de corps. Mille choses a Alfred, je suis si touchée de son intérêt, le pauvre Ferdinand s'est aussi mis en quatre pour nous sauver. Lorsque nous nous reverrons un jour, je vous dirai bien des choses qui vous étonneront, mais qui resteront entre nous. Adieu a la hâte, car je pars avec mes chevaux pour Cremone.

Plaisance ee 15. Mars 1831.

Mille remerciemens ma chère Victoire pour 3. lettres. Pardon, si je n'écris pas plus souvent ce n'est pas faute de bonne volonté, mais bien de tems, car j'ai eû tant de lettres a écrire, et a Vienne et autre part, que je ne sais plus ou donner de la tête, j'y ai avec cela continuellement mal, ce qui m'inquiète, n'y étant pas ordinairement sujette je crois que cela vient aussi du travail forcé que je fais depuis quelque tems; tout le monde s'est ressenti plus ou moins, de ce que nous avons souffert. Du reste rien de nouveau, vous aurez déjà eû les details sur l'entrée des troupes a Parme, je vous les épargne donc, ce qui est sûr est, que l'esprit y est encore mauvais et que le feu couve sous la cendre. La députation qui est venue ici, a été la pierre de touche pour moi. Je suis sotte de me prendre encore tout tant a coeur, mais j'y laisse la vie et la

santé, et je ne puis me faire a l'idée que tant d'années d'affection, et j'ose ajouter de bienfaits, soyent récompensées par tant d'ingratitude. Je continuerai, mais cela ne sera plus que par devoir, et j'espère que le bon Dieu me donnera la force de m'inculquer ce principe, car hélas tout est changé et détruit. Je pleure toutes les leçons interrompues, nous tâchons de tuer le tems comme nous pouvons. Je joins une liste de commissions pour nous aider en cela. Le 19. Croiriez vous chère Victoire, que je n'ai pas eû un moment de tems pour finir cette lettre, je ne suis pas un instant seule, et toujours tellement remplie d'affaires, que ma santé commence a s'en ressentir, j'ai souvent la fièvre la nuit. J'ai aussi été obligée de prendre des mesures qui m'ont bien couté, entre autres de pensioner Bianchi, après tout ce qu'il avoit fait pour moi, j'ai l'air d'une ingratitude et j'ose dire que ce sentiment sied mal a mon coeur, mais Hrabowsky, Marschall et tous ont dit, qu'il a fait tant de bêtises dans 24. heures a Parme, qu'il n'y avoit pas a balancer, mais tout cela remue, dégoûte de la vie, donneroit envie de désertier et d'aller se réfugier dans quelques désert. Tout le monde se porte bien ici, et vous dit mille choses aimables, j'ai un rhumatisme dans le bras, qui m'empêche de fermer les lettres. Werklein va arriver bientôt a Milan, mais il ne viendra pas, j'espère, a Parme. Il est aussi venu ici Madame Zileri et plusieurs de la garde d'honneur, mais je ne puis recevoir

ces derniers, avant que ce corps soit purgé. Adieu a la hâte, car Frimont arrive. Écrivez moi souvent, je repondrai autant que je pourrai. Mille amitiés a Monsieur de Cremeville.

Louise.

Plaisance ce 11. Avril 1831.

Ne m'en veuillez pas chère Victoire, que je suis restée si long-tems sans vous écrire, mais je suis si occupée de tous les arrangemens qu'il y a à prendre aprésent, que je n'ai pas un moment de tems a moi. Je vous remercie de vos lettres et de toutes les commissions, si bien faites. J'ai prié votre fils Charles d'être mon interprète auprès de vous, j'ai eû grand plaisir a le voir, et je suis bien-aise pour vous, qu'il soye rentré, sa marche plus lointaine auroit toujours été un sujet d'inquiétude pour vous. Je regarde la campagne aprésent comme heureusement finie, et telle qu'elle a été commencée, avec une lâcheté sans exemple de la part des rebelles. A Parme tout est tranquille, graces au Ciel, l'esprit commence a devenir meilleur, et l'on m'y désire beaucoup, on dit que la ville est dans une tristesse terrible et toute déserte, elle ne se remettra pas, je suis sûre, de bien des années, car il y a tant de gens compromis et de familles affligées. Malgré tout cela, je suis contente de penser que j'y retournerai une fois, je supporte

volontiers les déboires et les fatigues pour avoir une existence indépendante et un chez moi, et malgré que j'ai quelquefois le Heimweh, je vous avoue chère Victoire, que lorsque je pense a cet avantage, je ne partage pas votre opinion a cause de mon successeur. Mes douleurs ne veulent pas cesser dans les jambes, dès qu'elles seront mieux, je voudrois venir voir mon Oncle a Milan. Tout le monde se porte bien, surtout mes Enfans, qui augmentent de fraîcheur dans ce mauvais air de Plaisance. J'ai revû avec plaisir Mesdames Tirelli et Strozzi qui sont venues me voir, tout le monde qui vient de Parme est maigri et vieilli. Sorragna est parti, très mécontent pour Parme, et veut absolument donner sa démission, dans le militaire je lui ai dit d'y réfléchir, car dans la maison je n'en veux pas. Je vous prie de m'envoyer Mille amitiés au Comte et a vos Enfans. Je finis a la hâte devant aller au service d'Église. Adieu, croyez a toute ma plus vive amitié.

Louise.

Sala ce 24. Août 1831.

Je suppose que la Princesse vous aura écrit notre retour a Parme, et qu'elle part Samedi ayant le désir bien naturel de passer quelque tems avec vous et votre famille, mais je lui ai fait promettre de ne pas aller a Vienne pour le moment, et de revenir chez

moi pour y attendre le tems ou elle pourra rentrer chez elle, j'espère que cette idée vous tranquillisera autant que moi, car je n'aurois pû me résoudre a la voir aller vers le lieu du danger. J'ai quitté les larmes aux yeux Plaisance, ou j'avois trouvé un repos dont j'ai si besoin, et malgré que nous y étouffions et étions mangés par les papataci, et y ménions un vie monacale. Tout s'est passé tranquillement, mais l'accueil a été froid. La ville a été illuminée 3. jours, et on dit que c'étoit assez joli, les maisons Pagani et San Vitale doivent avoir étées superbes. On a chanté le lendemain de mon arrivée, une cantate au théâtre illuminé, ou j'ai reçû beaucoup d'applaudissemens, et les autres 3. jours se sont passés en réceptions, audiences et seccatures en telle quantité, que j'en ai encore la tête malade, mais on ne doit pas se faire illusion, le feu couve encore sous la cendre et l'esprit est très mauvais, on n'a qu'a regarder la manière insolente de beaucoup de gens, lorsque la voiture de Cour passe dans les rues, pour s'en convaincre, mais ce n'est que dans la ville, car hier nous avons remarqué tous la bonhomie et l'attachement avec lequel les gens nous ont reçûs a la campagne. Je suis bien contente d'être a Sala au moins je respirerai un bon air et n'entendrai rien: »denn Alles ist unheimlich«, on n'a plus l'air d'être chez soi, et je suis toute dégoutée de la vie depuis long tems. Même le Ciel est horrible, avez vous aussi tous les soirs cette affreuse aurore

zodiacale, et le soleil si pâle et caché dans des brouillards, qu'il n'apparoît a l'horizon que son orbite sans rayon tout blanchâtre et ressemblant tout-a-fait a la pleine lune. Avec cela le Cholera fait bien des ravages, tout le comitat de Presbourg en est déjà infecté, alors il viendra aussi a Vienne. Quel malheur! S'il vient ici, je reste tout l'hiver a Sala, je serai a portée de faire des dispositions, et cependant un peu isolée. Le général Bianchi vient s'établir a Milan, avec sa femme, je trouve qu'il fait bien. Le 16. Je n'ai pû continuer jusqu' à présent, j'ai reçu hier votre bonne lettre ma chère Victoire mais ni les pantouffles ni l'Album, et vous remercie pour vos voeux pour mon retour a Parme, je me trouve si bien a Sala que la paix revient dans mon âme. Lord Burghers a passé 2. jours avec nous, j'ai éprouvé du chagrin a le voir partir pour toujours de l'Italie, car c'est une famille que j'aime beaucoup. Je vous prie etc. etc. Mille amitiés a Monsieur de Crenneville et a vos Enfants. Adieu croyez a mon amitié pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 24. Septembre 1831.

Je profite d'un jour ou je suis rentrée en ville et ou il me reste une heure de libre pour vous remercier de vos 4. dernières lettres ma chère Victoire

et de celle de la Princesse que vous m'avez envoyée. Tout en pleurant amèrement la Princesse m'a donné de si bonnes raisons, que je n'ai plus osé la retenir et je suis aprésent dans les inquiétudes en la voyant s'approcher du Cholera. Je ne conçois pas que vous n'ayez pas de nos nouvelles, ces Dames étant a ce qu'il me paroît des correspondantes très exactes. Quant a moi je me reconnais comme en étant une bien mauvaise. Depuis les horribles ravages que le cholera fait a Vienne, je suis dans les plus cruelles angoisses pour tous les miens, et surtout pour mon fils qui, quoique près de l'Empereur a Schönbrunn, ne voudra pas se ménager autant que le reste de la famille; je crois que j'aurai beaucoup moins peur lorsqu'il sera ici, qu'à présent, qu'il est près de tous les miens et que j'en suis éloignée a tant de cent lieues. Je ne sais encore ou je me renfermerai a l'approche du Cholera, et je ne crains pas cette prison comme vous, si nous venons dans ce cas, ce seroit pour ce qui regarde la reclusion, comme un hiver passé a la campagne, mais les suites, les calamités et les dépenses du cholera seront incalculables. Je suis sûre que le printems ne se passera pas sans que nous l'ayons en Italie, et toutes les mesures qu'on a à prendre, me donnent une peine terrible. Avec cela, je suis aussi très occupée des réorganisations des écoles, de manière que je passe quelquefois 4.—5. heures dans la journée a m'occuper d'affaires, et mes yeux et ma tête en

souffrent; comme c'est pour le bien public je n'ose pas m'en plaindre et tout ce que je désire est que les gens reconnaissent qu'on travaille pour eux. Vous saurez déjà la nomination du Baron Marschall comme mon grand Maitre, plus on apprend a le connoitre et plus on doit l'aimer et l'estimer et ce choix a été approuvé par tout le monde dans le pays, car lorsqu'on s'est habitué a son extérieur un peu brusque on doit se dire que c'est bien l'homme le plus loyal et le plus franc qui existe et qui ne veut réelement que le bien. Nous faisons toujours de bien grandes promenades, ce qui me fait grand bien, tant a pied qu'a cheval, les deux Enfans y montent aussi. Albertine conduit déjà a merveille son cheval, mais je ne la laisse aller que rarement et au pas, parceque je crains pour sa taille. Paveri vient passer quelques jours avec nous, il a maigri de manière qu'il est en beauté. Quelques commissions En outre je vous prierai de m'envoyer quelques petites bouteilles von gepresstem Kamillenöhl. — Vous voyez que nous nous preparons doucement au Cholera, que Dieu vous en préserve ainsi que les vôtres. Je suis persuadée que le Vice-Roi n'ira pas a Venise, la maladie ne le lui permettra pas. Ecrivez-moi bientôt et aussi les détails que vous pourriez avoir sur Vienne, des nouvelles de la Princesse, et croyez a toute ma sincère amitié

Votre très affectonnée Amie

Louise.

Parme ce 31. Janvier 1832.

J'ai tant de correspondances en arrière ma chère Victoire et tant d'affaires que je vous ai laissé un peu en court de mes lettres et il faut que vous me le pardonniez. Vous saurez déjà par le Comte Radzky l'issue de la glorieuse et longue campagne du pauvre Louis, elle s'est bornée a revoir la ville de Parme et toutes les bonnes connaissances qu'il y a; je l'ai trouvé bien embelli et changé a son avantage, il a une excellente tenue et est tel que votre coeur maternel peut le désirer. Mille remercimens pour toutes les commissions. Je ne vous parle pas de la 'grande campagne, ces Messieurs le feront avec plus de connaissance de cause que moi. Je vous avoue que je suis moins inquiète des suites de l'esprit public depuis que les troupes ont fait des mouvemens qu'avant. Il n'y a rien qui rend Messieurs les libéraux ou mal pensans plus soumis que de voir que l'on pense sérieusement a les mettre a la raison. Nous avons à présent Franz Carl et les Croates en garnison, ce qui pour les danseuses n'est pas un bon changement, car dans le regiment Eszterházy il y avoit d'excellens danseurs. Ces Messieurs sont tous partis avec le coeur gros, car plus ou moins je crois qu'ils avoient tous des connaissances ici. Le Baron Marschall est revenû, ayant bonne mine, et encore plus degouté de son mois d'exil, il me paroît que nous pouvons nourrir l'espoir que cela commencera de nouveau dans une couple de

mois, c'est inévitable si on retire les troupes. Nous avons eû un grand mouvement de troupes ces jours-ci et moi une horrible fatigue, ne croyez pas que c'est parceque j'ai défilé avec eux a cheval, mais parceque j'ai employé 2. jours a recevoir des visites, donner de grands diners, et m'égosiller avec les Généraux dans ma loge, pendant que la grande caisse et les trompettes faisoient du fracas. Cela m'a été une nouvelle preuve comme j'ai besoin d'une vie monotone et réglée, nous avons aussi étés ensevelis dans la neige, je rends grace a Dieu que nous avons dans ce moment un dégel complet, car elle me fait si mal et toutes les années plus, que je finirai par émigrer dans des pays ou l'on passe l'hyver sans en voir. La mort de Monsieur Frimont m'a aussi bien peinée, et j'ai pensé de suite au chagrin que vous et Monsieur de Crenneville en éprouveroient. La mort d'un vrai ami est bien sensible, et on a beau dire que le tems en console, il y a des momens ou on la sent toujours aussi poignante, je le sais d'expérience depuis la mort de mon bon Général. Je crois que votre Cour restera jusqu'a la fin de Janvier a Venise, il paroît qu'elle s'y plait beaucoup cette année ci. Ma venue ou non venue en Carnavalone, dépend de la pauvre grande Duchesse, car si elle meurt et que ma Tante ne peut aller nulle part, il me seroit difficile d'y aller sans elle, et alors je me le réserve pour une saison plus chaude. Le nouvel Opéra, Aline

Reine de Golconde est selon moi affreux, aussi change t'on avec la Straniera, j'ai une vraie passion pour sa musique. J'ai commencé mes diners, donnerai trois bals, il y en a un chaque semaine chez Ferrari, Madame Scarampi a donné une soirée dansante. Je vous remercie de la tentante description des robes de Manini, mais je suis pourvue, et aprésent il faut être sage. Mille amitiés a Monsieur de Crenneville et a vos Enfaus. Adieu, avec l'assurance de toute mon amitié

Votre très attachée amie

Louise.

Parme ce 26. Février 1832.

Je vous remercie de toutes vos lettres, je crois que vous ne serez pas si contente de ma réponse, car je vous prépare une Kyrielle de demandes et commissions. Je ne sais ou le bon Radezky a rêvé que j'arrivois le 4. a Milan, car je ne lui ai pas même parlé de mon projet, et si la grand-Duchesse me le permet je ne pourrai guères venir avant le 7. a diner, mais n'en dites rien, je vous prie, j'attends d'écrire moi même aux Sérénissimes; je vous prie donc chère Victoire de me dire combien il y aura probablement de toilettes a faire, entre le 7. 8. 9. 10. et 11. ou, a ce que l'on m'a dit, les plaisirs finissent. — Le Baron Marschall enverra la liste dés qu'il sera de retour de Bologne, ou il est allé avant hier; cette vie errante

le tue. Je me suis bien gardée de proposer a Madame Ventura de venir avec moi, pour ne pas surcharger mon Oncle, »und auch weil es ein schreckliches Pflaster wäre.« Aujourd'hui il y a bal chez Madame Dal Verme, Mardi chez Paveri, quant a moi je pense avec délices que j'ai donné mon dernier le 21., ne dansant pas, ils m'ennuient beaucoup, et les veilles me nuisent aprésent décidément a la santé. Les Français a Civita vecchia et a Ancône sont un vrai fléau, ils ont marqué leur arrivée par de jolis actes arbitraires. Je ne conçois pas que la Princesse de Lorraine n'aye pas reçu mes lettres, je vous en enverrai une a la fin de la semaine (si j'en ai le tems car je suis trop heureuse parfois de pouvoir écrire un quart de lettre par jour) pour faire cesser de suite ce qu'elle appelle mon idée fixe. Personne ne veut rien savoir pour la réunion des Puissances, les agens l'écrivent et puis on n'en dit jamais rien de sûr ni d'officiel, je crois que ce seroit un grand bonheur. Grands et petits se portent bien excépté Pauline qui a des douleurs atritiques, le bras enflé. Il fait si froid qu'il ne peut neiger. Le 12. Nous avons eû un tems éffroyable mais malgré tout ce que j'ai dit le Général Saalhausen n'a pas voulu faire grace de la parade et de la messe militaire sur la place. Mon Père a été un jour au lit pour un petit rhûme, mais il va déjà bien, mon fils est aussi guéri, graces au Ciel, de sa fièvre rheumatique. Je crains bien de ne pouvoir venir au bal du 6. car je n'arrive

que le 3. a Plaisance et ils m'ont préparé je ne sais quoi pour les dernières fêtes du carnaval. Mercredi a été en scène le nouvel Opéra de Ricci »il nuovo Figaro e la Modista« quelle charmante musique. De long-tems je n'ai entendû un Opéra aussi délicieux, aussi compositeur et chanteurs sont appellés sur la scène après chaqu'acte. — Zuccoli et Frezzolini jouent dans la perfection. Je finis n'y voyant plus de sommeil, quoiqu' il n'est qu'onze heures dans la matinée, voila ce que c'est que de vouloir faire l'aimable a un bal lorsqu' on a 40. ans. Adieu chère Victoire, conservez moi votre amitié et croyez pour toujours a la mienne

Votre très attachée Amie

Louise.

Plaisance ce 26. Mars 1832.

Mille remerciemens ma chère Victoire pour les comissions, vos aimables lettres et l'interêt que vous avez pris au tremblement de terre qui a dévasté ce pauvre Parme, il a été terrible et a occasionné beaucoup plus de dégats dans la ville et les environs, qu'on ne croyoit au commencement, une quantité de maisons ont beaucoup souffert, on ne peut plus trouver de maçons tant ils sont employés, et beaucoup de personnes ne peuvent rentrer en ville parceque leurs maisons ne sont pas encore habitables. Le Marquis Tirelli va aussi plus mal grace au sot bivouac qu'on lui a fait faire, il s'est formé une 3^{me} tumeur et il a

la fièvre tous les soirs. Albertine et Guillaume sont arrivés dans le même moment que moi a Plaisance, tous bien éffrayés du tremblement de terre, dans la chambre du petit les briques tombaient tellement, que je puis bien rendre grace au Ciel qu'il ne lui soye rien arrivé, leur maison est presqu'inhabitable. On dit ici que l'Archiduc a reçû cette nuit la nouvelle de la mort de la grand-Duchesse, autant que le malheur seroit affreux pour la famille, autant est-il presque à désirer que Nany aye fini ses souffrances, elle va droit au Ciel, car c'étoit un vrai Ange et martyr. Le Baron Marschall est revenû hier, et dit que tout est tranquille dans la Romagne. Notre théâtre n'est pas très fréquenté, j'y vais presque tous les soirs pour une heure, du reste ma vie est la même qu'à Parme. La Comtesse Elena Scotti a retrouvé ses Enfans attaqués de la rougeole, de manière qu'elle est en quarantaine. Je vous prie . . . Les nouvelles de Vienne sont bonnes, on a tenu a la Cour un grand service funébre pour ceux qui sont morts du Choléra, et chanté un Te Deum en actions de grace, pour la fin de la maladie. Mille amitiés a tous les vôtres. Albertine et Guillaume se rappellent a votre souvenir et a celui de Victi, Gustave est-il déjà arrivé? Il est parti de Vienne dans la nuit du 12. pour Milan. Adieu chère Victoire, croyez a mon amitié pour la vie

Votre très attachée amie

Louise.

Plaisance ce 29. Avril 1832.

Ce n'est pas trop aimable a moi ma chère Victoire de repondre a tant de vos lettres a la fois, mais si vous saviez combien j'ai eû a écrire ce tems-ci vous me le pardonneriez. Toutes les commissions sont arrivées a bon port, et vous en aurez d'autres . . . J'ai été bien touchée de l'intérêt que vous m'avez montré pour mon fils, il m'a causé pendant assez longtems de vives inquiétudes, d'autant plus que Malfatti a pris un accès de goutte, mais du consentement de l'Empereur, Wierer et Raimann le soignent. Dieu soit loué les nouvelles sont toujours meilleures, mon fils reprend des forces et de l'appetit et n'est plus qu'ennuyé par les ménagemens, qu'il doit prendre, et qui pour un jeune homme de son âge sont insupportables. Je crois que pour sa toux on lui fera prendre cet été une cure d'eau minérale et les bains d'Ischl pour le fortifier. Ce qui rendoit mes inquiétudes d'autant plus cruelles étoit l'impossibilité absolue de me rendre cet été a Vienne, en général cette idée me peine souvent, et je n'ai pas encore eû le courage d'ôter cet espoir a mon Père, il faudra que je m'y décide cependant un de ces jours. J'ai eû de la peine a voir partir Monsieur de Woronzoff, dont j'aimois beaucoup la société et l'excellent caractère, on perd ainsi peu a peu toutes ses bonnes connaissances et c'est une grande perte a mesure que l'on devient plus âgé. J'ai été enchantée

de Gustave, qui est un charmant garçon, si bon, sensé et cordial, j'espère le voir souvent, aprésent qu'il est dans le voisinage, veuillez lui faire dire en mon nom, que le bal est toujours le 30. Nos nouvelles de Parme sont, qu'il y a eû dans la nuit du 11.—12., encore un assez fort tremblement de terre, qu'on a senti plus fortement a Sala qu'en ville. Le jeune Mistrali épouse la fille du Colonel Franco, c'est une assez jolie personne, et Madame Simonetta a manqué se casser la tête en tombant dans sa chambre, elle va mieux. Le bataillon de la Landwehr Kinsky arrive ici, le Colonel Gerhardi va mieux, mais a encore besoin de beaucoup de ménagemens. Le Baron Marschall est de nouveau a Bologne; le 18. le Suffren est parti pour la France, avec le dernier renfort qu'il avoit apporté, les autres restent aussi longtems que les Autrichiens; voici donc cette affaire arrangée dans l'intérêt de la bonne cause. Je me porte beaucoup mieux depuis 2.—3. jours, les Enfans vont bien, Pauline a été malade. Ma pauvre Tante me peine avec toutes les pertes qu'elle fait sans cesse, mais je bénis le Ciel que sa santé, qui m'inquiétoit, va mieux. Notre Opéra a très bien reussi, l'ensemble est parfait, la Ferlotti chante a ravir, et Monsieur Delval, est vraiment très bon sur ce théâtre, ce n'est plus le même homme de la Scala, je suis charmée de pouvoir vous l'écrire pour calmer vos remords, vous devriez bien vous laisser tenter de venir l'entendre, cela me feroit plaisir. Mille belles

choses aux vôtres et pour vous l'assurance de ma plus tendre amitié

Votre très attachée amie

Louise.

Plaisance ce 14. May 1832.

Je vous suis si reconnaissante des nouvelles que vous m'avez écrit dans vos dernières lettres, et notamment dans celle que le Général Radezky vient de m'envoyer dans ce moment. Sans vous je n'aurois absolument rien sù et je m'en allois tout tranquillement a Trieste, j'ai tout de suite décomandé mon départ et me recomande a vous pour savoir ce qui arrivera par la suite, quoique j'ai bien peur que ce retard ne soye une renonciation absolue au voyage, pour la raison que dit l'Archiduc et qui paroît être de plus en plus vrai. Certes elle a été bien mal conseillée, car c'est devenu une aventure, et celles-ci cassent quelquefois le cou aux meilleures causes. Je ne conçois pas sa famille qui l'a laissé aller. Je vous assure que je ne sais pas si je dois regretter que la course de Trieste n'aye pas lieu (ce dont jè suis persuadée), je suis arrivée a un point ou je ne sais ce que je dois désirer, je regretterai amèrement de ne pas voir mon Père, je voudrois aussi faire ce voyage pour ma santé, qui n'est rien moins que bonne, et de l'autre côté il y a bien des raisons politiques et financières, que me font un devoir de désirer le con-

traire. Aussi même les mesures pour le Choléra, me font souhaiter ma présence ici, avec la lenteur de la plupart de mes employés, et malgré que j'ai crié, pressé, écrit a m'en remuer la bile, rien n'est encore fait que de beaux projets sur le papier, et je vois que je serai obligée de faire tout par moi même. D'ailleurs je suis devenue une bien mauvaise et triste compagnie depuis quelques mois, vû les inquiétudes que me donne mon fils, malgré que tous les bulletins de Malfatti disent qu'il répond de la guérison, ce que Ferrari, auquel je les montre dit aussi (et ni l'un ni l'autre ne mentent), je suis assez sotté, lorsqu'il y a de mauvais bruits en ville, de m'en inquiéter outre mesure, car lorsqu'on est loin on se fait bien des monstres, et je vois avec terreur l'avenir; quoique je serois bien heureuse de revoir mon fils et de pouvoir m'assurer de l'état de sa santé qui me tourmente bien cruellement, je crois que le climat d'Italie lui seroit bien pernicieux, car sa poitrine, graces au Ciel, est tout-a-fait libre et toute la maladie s'est jeté sur le foie, on sait que les climats chauds sont nuisibles, il est d'une mélancolie terrible; veut toujours rester seul, et est extrêmement tourmenté de la bile, qui continue a se dégorger par des évacuations, il ne tousse plus du tout, et sort a pied et en voiture, mais la cure sera longue, Ferrari me dit que ce qui lui fera le plus de bien, sont les eaux minérales et je crois qu'il en prendra, que cela ne l'étonneroit pas qu'il prit la

jaunisse, mais que je dois être tranquille, Dieu veuille qu'il aye raison. Car s'il arrivoit que le malheur voulût qu'il devint plus mal, et que le Choléra fût ici, je ne pourrois pas aller a Vienne, car je sens que le devoir de tout Souverain est de sacrifier ses plus chères affections, pour rester au milieu du danger avec ses sujets; mais pardon de toute cette digression, je crains de vous attrister et ne le voudrois pas. Je suis douloureusement surprise par l'annonce que vous me faites da la détermination que Monsieur de Crenneville a pris. Je conçois que d'un côté il doit désirer le repos, mais de l'autre, moi qui vous suis attachée comme une vraie amie, je vois avec douleur que votre sort sera bien moins heureux et avantageux, et cette idée me peine au delà de toute expression, cette raison m'auroit fait désirer que Monsieur de Crenneville tout en menant la maison, ait pris toutes sortes de ménagemens en laissant faire toutes les corvées aux Chambellans. Si cela peut vous servir de consolation chère Victoire, je puis vous assurer que mon Oncle regrette sincèrement cette démarche, car encore la dernière fois que j'ai été a Milan, il m'en a dit tant de bien et comme il sentoit tout le prix de ses services. Disposez chère Amie autant que vous voulez de moi, et écrivez moi quand, et ce que je dois écrire a mon Père, ce qui dépendra de moi sera fait avec toute la chaleur que donne l'amitié. Je regrette aussi amèrement pour moi votre éloignement, puisque je vous

verrai alors moins, hélas! dans ce monde on ne vit vraiment que de privations, mais soyez sûre que de loin comme de près, mes sentimens resteront toujours les mêmes, j'espère que l'avenir vous en sera une preuve. Depuis mon bal, mon rhûme est de nouveau revenû, et la poitrine me fait mal. Je suis contente que cette corvée soit passée, mais je dois dire qu'il a vraiment été beau. Madame Scarampi a donné une soirée dansante charmante, mais comme les veilles me sont défendues, j'ai été obligée de partir a minuit, a mon grand regret. Mille amitiés aux vôtres, il faut que je finisse, car voilà le frisson qui me prend et alors je ne suis plus capable d'une bonne pensée. Ne m'oubliez pas, si vous avez quelque chose de nouveau et envoyez une estafette, si le tems est pressé. Adieu, croyez a toute mon amitié.

Louise.

Sala le 12. Août 1832.

J'ai reçû le 7. ma chère Victoire, votre lettre du 4. et regrette aussi bien amèrement de n'avoir pû vous voir avant votre départ de l'Italie, vous embrasser encore une fois, et vous assurer de vive voix, que l'eloignement ne diminuera jamais le tendre attachement, que je vous ai voué depuis mon Enfance. Il est sûr qu'on ne peut guère disposer de soi dans ce monde et qu'on y passe sa vie en abnégation et douleur, mais soyez sûre chère Victoire que vous me reverrez

bien sûr a Vienne, si long-tems que mon bon Père vivra (et j'espère que ce sera bien plus que moi) j'y viendrai aussi souvent qu'autrefois, cela me fera même du bien quoique les souvenirs sont douloureux, j'y en aurais au moins de celui que je pleure, au lieu qu'ici, ne rencontre aucun lieu ou je puis dire, il a fait ceci, cela etc. et alors la vie me paroît bien triste et le monde désert. Je me porte mieux, depuis le 22. Juillet j'ai des maux de tête continuels, rhûmatiques, et comme les nerfs s'en mêlent, la moindre occupation les redouble, jugez donc chère Victoire ce que je dois souffrir, de rester ainsi oisive, livrée a mes pensées et par conséquent uniquement a ma douleur. Si je n'avois pas Albertine et Guillaume qui réclament encore mes soins, je demanderois au bon Dieu de m'appeller a lui, pour rejoindre les deux personnes que j'ai perdues, et qui m'étoient les plus chères au monde, mais les Enfans qui me restent, me font un devoir de trainer encore ma triste existence. Je suis a Sala depuis le 4., nous avons aussi ici une si horrible chaleur, que je finirai par regretter le climat du Nord, quelque rude qu'il ait été cette année. Madame Scarampi part le 16. pour Turin, ce sera aussi un moment bien douloureux pour elle, que celui ou elle reverra ses petits Enfans et son fils. Je ne puis vous écrire aucune nouvelle, parceque je n'entend absolument rien, ma seule occupation sont les affaires que j'ai trouvées en bon nombre, et comme elle sont un devoir pour moi, je m'efforce de

les finir. J'étois sûre que mon Oncle et tout le monde, rendroit justice comme ils l'ont toujours fait, aux mérites de Monsieur de Crenneville, et cela me fait regretter doublement pour vous, le parti que vous avez pris, mais aprésent que cela est fait, il vaut mieux n'en plus parler. Mille amitiés a Monsieur de Crenneville et a Victi. Donnez moi souvent de vos nouvelles et ne doutez jamais de la sincère amitié avec la quelle je suis pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 12. Septembre 1833.

Vous devez être fâchée, et un peu avec raison contre moi ma chère Victoire, de mon éternel silence, mais j'espère que vous ne l'avez pas pris pour oubli de la part d'un coeur qui vous est si attaché. Je vous ai bien suivi en pensée dans tout ce qui a pû vous rendre heureuse ou vous chagriner, et croyez que j'ai bien partagé vos angoisses maternelles au sujet de Victi et de vos fils, l'état de ma tête et de mes nerfs ont causé cette lacune. Outre que j'attache un grand prix a une correspondance, cultivée depuis mon Enfance, l'egoisme pourroit m'y entrainer aussi un peu, car vous êtes la seule qui me donnez des nouvelles de ce qui se passe dans notre cher Vienne. J'ai appris avec bien du plaisir que c'est Monsieur de Crenne-

ville qui est près de mon Père en Bohême, c'est une vraie justice qu'il rend a son mérite et j'en suis aux Anges pour l'Empereur, qui n'auroit pû trouver pour cette occasion une personne qui lui convint plus sous tous les rapports. Si vous tremblez pour Monsieur de Crenneville dans ce voyage, je tremble bien pour mon Père, c'est une vraie grace de la Providence s'ils en reviennent sans en souffrir, et je prie pour tous deux. On dit que l'Empereur a été bien touché de l'enthousiasme des Bohêmes, je suis si heureuse qu'il ait ce dédomagement a tout ce qu'il a souffert, et qui mérite plus l'attachement de ses peuples que Lui! qui passe toute sa vie a faire du bien. J'espère aussi que l'entrevue des deux Empereurs aura quelque résultat satisfaisant pour l'Europe. On a maltraité les pauvres Parmésans et Plaisantins a tort dans les gazettes, tout a été toujours parfaitement tranquille ici, ce qui n'empêche pas que l'esprit y est aussi mauvais que dans tout le reste de l'Italie, ou le feu volcanique couve toujours sous la cendre et n'attend que le moment de l'explosion qui sera, j'en suis sûre, bien plus terrible que la première fois. Ce que vous m'écrivez de Laxembourg m'a bien touchée, quoique j'ai bien perdu la memoire depuis quelques années, mes souvenirs d'Enfance sont restés bien empreints dans ma mémoire et je voudrois souvent rappeler ce tems béni; on a beau dire, malgré qu'on pleure souvent, c'est cependant le plus heureux de notre vie.

Figurez vous chère Victoire que j'ai été obligée de laisser les Enfans pendant trois semaines encore après moi a Plaisance, ayant du venir a Parme pour ma taube Christine et ma soeur, j'y suis tombée malade, pendant que Guillaume a fait une rechute et a été au plus mal heureusement que le Docteur Ferrari, avec la grace de Dieu, me l'a sauvé, mais quelles angoisses; moi même clouée dans mon lit, avec une fièvre de cheval, j'avois un commencement d'inflammation de poitrine, puis un dépôt a la jambe, qui a beaucoup inquiété le medecin, mais graces a ses bons soins, depuis quatre ans je ne me suis jamais portée aussi bien qu'aprèsent, il me reste seulement encore quelques douleurs, et une grande foiblesse dans les nerfs de la tête, qui, en m'empêchant de m'occuper, me procurent une noire mélancolie. Le mariage d'Albertine ne se fera qu'a la mi-Septembre a la campagne, sans fêtes, j'en suis contente, de cette manière elle aura le tems de se remettre de sa coqueluche. San Vitale est si amoureux, qu'il ne voit et n'entend plus rien que sa future, et la vue de leur bonheur me fait oublier mes maux. Je regrette bien le Baron Marschall, il peut avoir bien des défauts, mais deux grandes qualités, celles de voir bien juste dans les affaires, de vouloir essentiellement le bien, et de dire toujours la verité, quelque désagréable qu'elle puisse être. Le Comte Bombelles, que je craignois m'enchanté, autant que je puis en juger en si peu de tems, il réunit tout ce

que l'on peut désirer, fermeté et douceur dans les manières, en même tems, et c'est un homme si vertueux, c'est une vraie trouvaille, que le bon Dieu nous la conserve seulement. Sa fille est une charmante jeune personne, sous tous les rapports. Mes yeux m'avertissent que j'ai trop écrit, il faut que je finisse, à mon grand regret, en vous priant de me donner de vos nouvelles et en vous assurant de toute ma tendresse et éternelle amitié

Votre très attachée amie

Louise.

Parme ce 25. Decembre 1833.

J'ai reçu ce matin ma chère Victoire votre lettre du 17. de ce mois, avec vos bons voeux pour la nouvelle année et les jolis billets, et vous en suis bien reconnaissante, ainsi que de toutes vos lettres précédentes, et la jolie attention de me donner des nouvelles de mon bon Père, dont j'étois privée depuis long tems. Si vous voyiez de quelle manière mon tems est employé depuis le moment où je me lève jusqu'avant dans la soirée, vous m'excuseriez facilement de mes rares réponses. J'ai en attendant bien prié pour vous à l'occasion de vos jours de naissance et de fête, et présent je fais aussi de voeux pour vous tous pour la nouvelle année. Je vous envoie par une caisse demain deux étoffes et quelques autres petits

souvenirs pour vous et pour Victi, a qui je fais dire tant de choses. Vous aurez été tout étonnée d'apprendre que j'ai fait une course au camp de Castiglione delle Stivière, mais l'envie de voir 50. a 60.000 hommes sous les armes étoit trop grande pour ne pas y succomber, d'ailleurs le plaisir de voir mon Oncle et ma Tante y étoit pour beaucoup. J'ai été le 10. a Mantoue et le 11. a Castiglione ou le temps nous a assez favorisé a la revue et a la messe militaire. Quel imposant spectacle, et mes yeux ne sont pas restés secs dans le moment ou tant de coeurs se sont élevés dans leurs prières au Ciel, pour demander la conservation du meilleur Souverain et Père. Combien d'anciennes comoissances n'ai-je pas retrouvé. Il y avoit beaucoup d'étrangers, des Prussiens, Anglois Piemontais, etc. Le Duc Bernard de Saxe-Weimar, le Prince Frédéric de Prusse, qui est un charmant Prince, et le Duc de Modène. J'ai passé une journée très amusante et le 12. je suis rentrée dans mes foyers, très bien portante, avec un nez gros comme une jolie poire, je crois que le vent et le soleil m'ont procuré cet agrément, depuis ce tems il n'a pas encore repris sa belle forme, de sorte que (lorsque je suis seule) il est toujours couvert de compresses. Vous aurez pensé a moi le 29? Quoique convaincue du bonheur d'Albertine, le moment de la séparation a été terrible, son ménage va a merveille et a l'approbation générale. Je m'applaudis chaque jour plus de

l'aquisition que nous avons faite en Monsieur de Bombelles, c'est un vrai saint et si agréable en société. J'ai présent quatre chambellans dans la maison qui servent par mois, Paveri, Sanvitale, Luchino, Dalverme et Tonino Anguissola, je ne sais combien de tems le premier le soutiendra, mais jusqu'à présent il est enchanté. Je désire aussi venir à Vienne cette année et vous y revoir ainsi que les miens, mais cela dépendra des voyages de mon Père et de la situation dans laquelle se trouvera l'Italie à la fin du printemps prochain. L'hiver est très doux, on nous promet pour demain un excellent spectacle, on donne en premier lieu Anna Bolena, Madame Schoberlechner que je préfère à Madame Lalande, Moriani, Marcolini, la Rubini et la Beltrami sont les principaux chanteurs. Je vous quitte chère Victoire parceque je n'y vois plus le soir, encore une fois bien des voeux pour votre bonheur à tous, n'oubliez pas en 1834 celle qui se dit pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 10. Mars 1834.

C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu ma chère Victoire votre lettre du 19. Février et toutes les nouvelles qu'elle contient, je vous en remercie ainsi que des deux autres précédentes, ce que j'avois déjà fait,

mais j'ai retrouvé la feuille non expédiée, sur ma table, il faut me le pardonner en pensant que souvent, depuis le matin à 9. heures ou je m'éveille jusqu'à l'heure ou je me couche, je ne suis pas 5. minutes seule, et accablée d'affaires. Comme c'est mon devoir, je ne veux pas m'en plaindre, mais cela m'ôte souvent le plaisir de causer avec mes amies, ne m'en punissez pas en m'écrivant plus rarement et croyez que vos lettres me font bien plaisir. Veuillez remercier Monsieur de Crenneville de sa lettre et de sa démarche auprès du Général Rothkirch en faveur de Ferdinand, je lui suis aussi reconnaissante que s'il y avoit réussi, j'aime les enfans du bon Général comme les miens et tâcherai toujours de les pousser. Si vous savez quelque chose de positif sur le voyage de mon Père, vous me ferez bien plaisir de me le communiquer, je ne voudrois pas qu'il me gâte celui que j'ai le projet de faire à Vienne, dans le courant de l'été. Albertine avance très heureusement dans sa grossesse, elle mène une vie très retirée et partage son tems entre son Mari, l'occupation et moi, pour laquelle elle conserve la même tendresse, ce qui me fait beaucoup de bien. Je n'ai encore rien décidé pour Guillaume, et ne sais si je le garderai avec moi ou l'enverrai dans une éducation publique dont son caractère auroit bien besoin, leurs inconveniens m'effrayent, et de l'autre côté ce seroit pour son bien »dem er hat so einen Widerspruchsgeist, dass er braucht sich abzustossen.« Notre

Carnaval n'a pas été très animé, on a dansé une fois chez Monsieur de Bombelles, une chez Madame Scarampi et trois chez moi. — En revanche notre Opéra est excellent, la Schoberlechner, Madame Rabini et le Ténor Moriani sont aussi deux chanteurs délicieux. Le mois passé on a donné la Norma. Mademoiselle Gabel de Vienne enchante par ses entrechats les yeux des Parmesans, et est appelée tous le jours sur la scène, malgré qu'elle est une Allemande. Je me porte très bien, ainsi que tout le monde, nos toux cessent peu a peu, et ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que Monsieur Chailliot est en pleine convalescence. Le pays est aussi tranquille. On a arrêté l'assassin du Directeur de la police, nous vivons dans un tems si triste, que l'on doit se trouver content de voir que ce n'est que l'effet d'une vengeance particulière, qu'il s'est attirée dans l'exercice de ses devoirs. Je suis bien affligée de la perte de ce brave homme, auquel j'avois voué une vraie estime, et que son ministère me donnoit occasion de voir bien fréquemment. Je finis, car c'est après le théâtre que j'écris ces lignes, et j'ai si mal aux yeux, que je n'y vois plus. Adieu, croyez a mon amitié pour la vie

Louise.

Sala le 23. Octobre 1834.

Mille remerciemens ma chère Victoire de vos dernières lettres et de tout ce que celle du 3. contient d'amical. Albertine me charge de vous exprimer toute sa reconnaissance ainsi qu'à Victi, de la part que vous prenez a l'événement qui la rend si heureuse et moi aussi. San Vitale est rayonnant et plus amoureux que jamais de sa femme. Notre voyage a été très heureux, quoique nous ayons horriblement souffert de la chaleur, je ne saurois vous dire comme je regrette Vienne et vous tous, je ne sais pourquoi le congé m'a encore plus couté cette fois que les autres, et quoique je ne cesse de me répéter que je verrai probablement mon Père l'été prochain, je n'ose encore m'en flatter. L'incendie de Neustadt m'a aussi bien affligé, cette calamité fait encore briller, la bienfaisance vraiment innée des Viennois. A Parme tout est tranquille et les gens saluent plus poliment, ce qui est une preuve que l'esprit s'est un tant soit peu amélioré. Cette saison est fort propice pour Sala, ou a l'exception du vent, nous n'avons pas le moindre froid. Albertine m'y manque beaucoup, et ce ne sera qu'à cause d'elle, que je serai bien contente d'entrer en ville les premiers jours de Novembre. J'ai toujours quelques personnes de la ville qui viennent passer quelques jours avec nous. On nous promet un excellent Opéra pour cet hyver et un ballet; Madame Schütz et Gentili fils et pour compositeur de ballet Galzeracci qui faisoit

fièvre il y a une couple d'années à la Scala. 1. Novembre. Il ne m'a pas été possible d'achever cette lettre avant ce jour, ce qui vous prouvera chère Victoire, comme je suis assommée d'affaires. J'ai reçu depuis la vôtre du 17. Octobre et suis bien contente pour vous, que Monsieur de Cremueville soye revenu dans ses foyers. Ici tout le monde se porte bien, quoique nous ayons un froid excessif, et je crois que le plaisir d'avoir un petit fils m'a rajeuni de dix ans; je ne conçois pas les personnes qui craignent le titre de grandmère, parceque cela leur assure un brevet de maturité. Monsieur de Stroganoff, que vous connoîtrez de Milan, étoit hier chez moi en ville, il part pour la Russie, mais s'arrête quelque tems à Vienne. Si vous voyez ma tante Elise, rappelez-moi à son souvenir, je n'ose lui écrire à Vienne, pensant qu'elle sera trop occupée. Mille amitiés à tous les vôtres, et pour vous l'assurance d'une amitié qui ne finira qu'avec ma vie.

Louise.

Parme ce 6. Mars 1835.

Je ne saurois vous dire chère Victoire à quel point j'ai été touchée de votre attention à me donner des nouvelles plus fraîches de mon Père. C'est dans les calamités et les malheurs que l'on reconnoit ses vraies amies et vous me l'avez bien prouvé aujourd'hui, aussi

mon coeur n'oubliera jamais ce trait d'amitié de votre part. Vous avez aussi obtenu votre but car toutes mes autres nouvelles étoient de 6. heures du soir, les vôtres m'ont un peu tranquillisée, mais je ne sais plus espérer!!! Que le Ciel nous conserve mon Père on n'ose fixer sa pensée sur la possibilité du contraire. En attendant je meurs d'angoisses et de chagrin dans l'éloignement ou je me trouve et je regrette amèrement de ne pouvoir prendre la poste. et aller partager vos inquiétudes a Vienne. Ecrivez-moi régulièrement ce que vous savez, je vous en conjure, quoique j'ai exactement des nouvelles je suis contente d'en avoir de plusieurs mains. Pardon si je n'écris pas plus mais je suis anéantie et n'ai plus ma tête. Adieu avec toute l'assurance de mon tendre attachement.

Louise.

Parme ce 31. Mars 1835.

Je vous suis bien reconnaissante ma chère Amie; des 2. bonnes lettres que vous avez bien voulu m'écrire après le malheur affreux qui nous a tous plongés dans la plus grande désolation. Si quelque chose peut adoucir un chagrin aussi profond, ce sont les témoignages d'intérêt de nos Amis, vous pouvez donc juger comme les vôtres m'ont été droit au coeur. Vous êtes a même plus que personne. d'apprécier tout ce que j'ai perdu, vous connoissiez mon Père depuis tant d'années, et

saviez si bien apprécier ces qualités et ces vertus qui ont fait de Lui le premier Monarque du monde. Sa mort est non seulement un malheur immense pour sa famille et ses sujets mais pour l'Europe entière, qui ne se ressentira qu'avec le tems du coup qu'elle a reçûe. Quant a moi, quoique des semaines se soient déjà écoulées après cette terrible perte, il me semble souvent encore que ce n'est qu'un affreux rêve, et si ma douleur est devenue plus calme, elle n'en devient que plus profonde. Je met toute ma confiance dans les prières de ce vrai Saint, qui jouit sûrement près de Dieu d'un bonheur qu'une aussi longue vie sans tache lui aura mérité, il invoquera pour nous la clémence divine et ses prières détourneront en partie les maux que sa mort doit entraîner après soi. Je désire bien que votre santé n'aye pas souffert de ce choc, la mienne s'en ressentira long tems. La désolation est si universelle même ici, qu'elle fait du bien, chacun semble avoir perdû un Père. Mes pauvres Enfans, sans le connoître, en ont été aussi bien éprouvés, tous deux, mais surtout Albertine, que son âge rend plus raisonnable, m'ont donné des preuves bien touchantes d'affection dans cette occasion. Donnez moi bientôt de vos nouvelles ma chère Amie, et croyez a tout mon bien tendre et sincère attachement pour la vie.

Votre très affectionnée Amie

Louise.

P. S. Mille choses a Victoire, je lui écrirai par la prochaine poste, car ma tête ne me permet pas encore d'écrire plusieurs lettres en un jour.

Parme ce 5. Avril 1835.

Je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas ma chère Victoire que dans cette triste circonstance je vous remercie si tard de toutes les preuves d'amitié que vous m'avez donné dans le terrible malheur qui nous a frappé il y a un mois. — J'avais tant de lettres de condoléance a écrire et a repondre et ma tête était si en compotte que j'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas, la même raison a fait que je n'ai pas pû charger le Marquis Paveri de lettres pour vous et la Princesse de Lorraine, je me suis même fait beaucoup de mal aux nerfs et a la tête ces derniers jours par une application trop assidue. Je l'ai donc chargé de mes commissions verbales et d'un petit paquet contenant une petite montre pour vous et un souvenir pour Victi. Mille remerciements de tous les détails que vous me donnez, tout en fendant le coeur ils font du bien. La seule consolation qui nous reste dans notre immense malheur est les regrets et le deuil universel que la mort de mon Père a causé. Je suis encore par moment a croire que la chose est impossible et lorsque je reviens de cette illusion le réveil en est d'autant plus affreux. Je puis dire que j'ai tout perdu en perdant

mon Père, c'était la personne que je chérissais le plus dans ce monde, vers lequel se portaient toutes mes pensées et qui m'était tout Père, ami, et conseiller dans les moments les plus difficiles de ma vie. Je regarde vraiment comme une conséquence de la protection de ce Saint la manière merveilleuse dont marchent les affaires, que Dieu conserve longtems ceux qui sont au timon du gouvernement. Soyez sûre chère Victoire que cette cruelle perte n'influence pas sur mes voyages à Vienne, quoique rien n'y ressemblera plus pour moi au passé, il m'y reste encore ma famille que je désire ardemment de revoir et surtout cette bonne Impératrice pour laquelle l'affection que je lui ai voué depuis longtems a pour ainsi dire redoublé, mais je ne sais si j'aurai le courage d'y venir cette année comme plusieurs personnes le conseillent, dans le premier orgasme de la douleur j'aurais voulu prendre de suite la poste pour voler près de ma belle Mère a qui j'aurais cru pouvoir être de quelque consolation, aprésent je me sens tellement prise par la douleur que je crains les souvenirs, ils seraient trop déchirants. J'aurais voulu envoyer le Comte de Bombelles pour complimenter mon frère, mais je ne puis m'en passer dans ce moment, tant pour la maison que pour les affaires, il a bien regretté de ne pouvoir faire cette course. Je suis bien fachée que vous ayez eu quelques moments d'inquiétude pour les vôtres, j'étais sûre que Monsieur de Crenneville souffrirait beaucoup, il était

si attaché au Defunt. Je plains aussi Victi de ses bains, froids quoiqu'ils font beaucoup de bien. La sensation en est bien désagréable, grace au Ciel que pour les miens de Parme je n'en ai aucune. Albertine continue a se porter a merveille, elle recommence a engraisser et se repose jusqu'aprésent ce qui est un vrai bonheur. Son petit est un bien joli enfant très fort et bien plus joli que les Enfants ne sont ordinairement a cet âge, jusqu' aprésent il n'a pas encore une seule dent. Guillaume grandit et me donne beaucoup de consolations par la manière dont il reuissit dans ses études, la mort de mon Père pourrait bien porter aussi des changements a mes projets a son égard, en attendant je vous suis bien reconnaissante des offres que vous me faites a cet égard. Mille amitiés a tous les vôtres. Donnez moi bientôt de vos nouvelles et croyez moi pour la vie.

Votre très attachée Amie

Louise.

Plaisance ce 3. Mai 1835.

Je suis toute honteuse, ma chère Victoire, en voyant devant moi trois de vos bonnes lettres sur lesquelles je vous dois une réponse. L'intérêt que vous m'avez montré lors de la cruelle nouvelle perte que nous avons fait, m'a bien vivement touchée et j'y aurois répondu volontiers de suite si outre mon profond chagrin, des affaires bien désagréables ne

m'avoient empêchée. Je suis aussi si mecontente de mes yeux, qui deviennent tous les jours plus foibles de maniere que je serai obligée d'avoir recours a des lunettes pour pouvoir m'occuper de quelque chose. La mort de mon pauvre Onele laissera un grand vuide dans notre famille il étoit si bon pour nous tous, il ne cherchait qu'a nous réunir et a imaginer ce qui pouvoit nous faire plaisir, je l'ai surtout bien senti car il m'a toujours traité comme sa Nièce favorite, et il me manquera partout lorsque je reviendrai un jour dans les lieux ou j'ai tout perdu. Je n'ai pû lui rendre que hier les derniers devoirs, les fêtes du tems pascal l'ayant empêché jusqu' présent; le pauvre Monsieur Lamprecht qui le connoissoit tant et qui disoit la messe, m'a bien peiné, car il étoit si ému qu'il s'est mis a sanglotter tout haut aux obseques et n'a pas pû continuer. J'étois sûre que vous auriez été contente de revoir Paveri qui est un brave et digne homme; je crois qu'il auroit bien envie d'être bientôt expédié et je l'attends aussi avec bien de l'impatience pour avoir des nouvelles de vous tous. Je voudrois que vous fussiez bientôt rassurée sur la santé de Madame de Falkenhayn, je conçois comme cela doit vous inquiéter. Mille remercemens pour les vers de l'ancien gouverneur de vos fils, ils sont très bien faits, mais on ne peut encore s'habituer a entendre chanter Ferdinand au lieu de François, je crois que je ne m'y habituerai jamais. Ne croyez pas que mon

frère aye une antipathie pour Stift, c'est le médecin qu'il aime par préférence a tous les autres. Autant que je désirerois de revoir les miens autant je sens que je ferois une maladie, si j'allois cette année a Vienne, les souvenirs sont trop récents pour qu'ils ne me tuent pas, et au lieu d'être a ressource je finirois de parvenir a charge, au reste si on m'écrit que ma présence y est nécessaire et convenable je saurai aussi me vaincre, mais j'en resterois la victime. Ce sentiment est le même qu'éprouve le pauvre Vice Roi, que j'ai vû il y a une dizaine de jours et qui est bien triste. Je compte aller le 7. pour quelques jours a Milan pourvû que le tems soye beau alors, car depuis huit a dix jours il semble que toutes les écluses se soyent ouvertes, il y a un débordement de pluie horrible, d'un côté la campagne en a profité, mais de l'autre les bestiaux en meurent, comme il y avoit un manque de fourrage total, il faut leur donner l'herbe humide et cela leur enflamme les entrailles. Je suis depuis le 8. du mois passé ici et je dois dire que je ne me ressens pas trop cette fois ci de la mauvaise influence de l'air. Du reste le séjour me seroit aussi agréable que celui de Parme, si Albertine ne me manquoit si horriblement, je suis tellement habituée a la voir a toutes les heures que j'ai libre dans la journée, que cette privation m'est bien dure, j'espère qu'elle viendra me voir la semaine prochaine avec son petit garçon, qui est un bien bel Eufant; quoiqu'il voye peu de

monde, il est si peu sauvage qu'il tend ses petits bras a tous pour qu'on le prenne, et ce qui prouve sa santé est, qu'il dort toutes les nuits onze heures sans se réveiller. Guillaume devient un bien joli jeune homme mais il est tellement dans les études que je ne puis le voir que le soir, il est bien bon Enfant, passionné pour le militaire et a tant de courage que c'est déjà trop, il monte beaucoup a cheval, et l'ecuyer le laisse faire tellement tout ce qu'il veut, que je tremble a chaque promenade. Monsieur de Bombelles a été a Turin pendant 15. jours. Madame Scarampi va y aller aprésent. Pauline me paroît mieux de santé cette année ci, mais elle craint d'en convenir, wegen dem Verschreyen. Du reste il n'y a rien de nouveau a Parme. Mille choses a la Princesse et a tous les vôtres. Adieu croyez moi pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Plaisance ce 26. Mai 1835.

Dans le moment ou je voulais vous remercier ma chère Victoire, de votre lettre du 7. Mai et du bracelet de fer que Paveri m'a apporté et qui me fait grand plaisir comme souvenir de votre part et parce qu'il me rapelle tant les traits de mon Père; c'est dans ce moment ou je voulais vous en exprimer ma reconnaissance que je reçois votre bonne lettre du 19 de ce mois. Je suis enchantée que vous pussiez me donner de bonnes nouvelles des vôtres, et surtout

de Madame Falkenhayn pour laquelle j'étais bien inquiète. Il paraît que le Caloméle est un remède bien bon pour la poitrine, puisqu'il a aussi guéri complètement la Vice Reine de sa toux, mais en revanche il attaque l'émail des dents, ce dont je me suis aperçue l'année passée lorsque j'en ai pris pour les douleurs que j'avais au foie. Paveri que j'ai bien questionné sur vous et sur tous les vôtres, m'a bien tranquillisée sur le rapport de Victi, qu'il dit fraîche comme une rose et j'espère par conséquent que vous jouirez en paix du beau séjour d'Ischl que je ne vous envie pas, parce que je vous désire tout ce qui peut vous être agréable, mais que je voudrais pouvoir partager. Je prétends que c'est un air qui ferait ressusciter les demi-morts. Il faut que Madame Tadolini se soit bien perfectionnée depuis que je l'ai entendue à Parme, ou elle était plus que médiocre et ou son plus grand mérite était d'être jolie. Je ne conçois pas que Madame Schütz plaise dans la Somnambule, elle jouait dans ce rôle d'une manière bien ignoble ici et ce n'est que dans la dernière scène qu'elle était admirable et touchante. J'ai passé mon temps fort agréablement et heureusement à Milan étant liée si intimement avec mon bon Oncle et ma Tante, les six jours que j'y ai passés se sont écoulés bien vite. Le plus beau temps nous a favorisé, nous avons passé un jour à Monza dont le parc et le jardin étaient de toute beauté, et j'ai été chez Marchesi et plusieurs peintres; j'ai aussi été dans quelques

boutiques et je vous en ai rapporté un petit souvenir qui n'est pas aussi joli que j'aurais voulu, mais on ne trouve absolument rien de nouveau, il n'y a aussi pas de jolies mousselines et toiles. Je n'ose pas me plaindre de ma santé, cette fois ci l'air de Plaisance ne m'a pas fait le moindre mal, et j'y ai été en état de mener une vie très active, car outre de mes promenades de l'après midi j'allais presque tous les matins voir quelque maison d'éducation ou établissement de charité; si mes yeux voulaient aller aussi bien que le reste de mon corps, je serais fort contente, mais ils se sont terriblement affaiblis et me privent par là de bien des occupations agréables. J'ai eu le plaisir d'avoir Albertine et son petit pendant huit jours ici, c'est un délicieux petit garçon, je voudrais seulement qu'il commençât à faire des dents, il est bien retardé à ce sujet; Albertine est toujours bien maigre, Dieu veuille qu'elle se repose encore quelque temps. Le reste de mon monde va bien, Madame Scarampi est allée passer quelque temps à Turin, Pauline souffre toujours de ses rhumatismes, mais a cependant meilleure mine que les autres années. Voici tout ce que je puis vous donner de nouvelles, avec la vie que je mène depuis mon grand deuil. Mille belles choses à la Princesse et à tous les vôtres. Croyez pour la vie à ma bien sincère amitié

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Sala ce 5. Juillet 1835.

C'est avec une bien vive satisfaction que j'ai reçu ma chère Victoire votre lettre d'Ischl avec les bonnes nouvelles qu'elle contient. Vous avez été bien aimable de m'écrire sur un papier avec la gravure qui représente cette charmante contrée, et surtout de marquer la maison que vous habitez. Je voudrais que les medecins m'ordonnassent aussi une fois ce bain, l'air seul de cette contrée suffiroit déjà, a ce que je prétend, pour faire ressusciter les demi-morts, je vous suivrai en pensée dans ces beaux sites, ou j'aimerois tant a faire un séjour. En général, quand je pense aprésent a ces riches, fertiles, pittoresques campagnes de ma belle patrie, il me vient de doubles accès de mélancolie, je voudrais tant les, revoir, et puis je me dis que le présent ressemble si peu au passé, que je ne saurois plus m'y habituer hélas! Comme peu de mois ont opérés des changemens. Ce que vous m'écrivez de la réjouissance de la Huldigung ne m'étonne pas, je suis bien contente de ne l'avoir pas vue, car l'idée m'en a déjà tellement attristée ici, que ma contenance s'en serait ressentie a la cérémonie. Je suis en peine pour mon frère, ses accès se renouvellent plus souvent, il est si peu habitué a son genre de vie actuel, et au travail, qu'il doit faire aprésent, que ses pauvres nerfs doivent nécessairement en souffrir. Le Duc de Modène doit être a Vienne dans ce moment, il aura le plaisir

d'y trouver réunis ses deux frères et l'Electrice, ce qui ne lui arrivera pas de sitôt. Je suis depuis 8. jours a Sala, ou l'on est fraîchement et sans cousins, hier soir j'ai dû rentrer en ville, pour des affaires, et pour aller aujourd'hui visiter les élèves militaires, qui prospèrent beaucoup et qui depuis trois mois apprennent l'allemand; on dit qu'ils ont fait de tels progrès, qu'ils doivent me jouer une petite comédie allemande. Vedremo. Il y a quelques jours, j'ai été pour la première fois au théâtre, depuis notre affreux malheur, vous ne sauriez croire la triste impression que j'en ai éprouvée chère Victoire, en se retrouvant dans le monde, quand on a eû des chagrins, on éprouve tant de mal chaque fois que l'on revient dans un lieu, ou l'on n'a pas été depuis longtems. Madame Scarampi est aux bains de Vaudier avec sa fille Elise, qui est malade du foie, assez sérieusement. Nous avons eû pendant trois semaines avec nous Madame Toccoli qui est arrivée en mauvais état de santé et que l'air de la campagne a parfaitement remise. Mademoiselle de Bombelles nous quitte aujourd'hui, a mon grand regret, pour retourner chez sa Tante; je me suis extrêmement attachée a cette jeune personne, qui est un petit Ange et l'être le plus aimable et le plus intéressant que l'on puisse voir. Albertine viendra sous peu s'établir ici avec son petit, j'espère qu'elle se remettra dans le bon air, car elle a bien dépéri, sans être jamais malade un instant. Guillaume boit l'eau de

Selz, j'espère que cela lui fera du bien, il grandit si énormément et reste avec cela si maigre und so engbrüstig, que je suis toujours inquiète pour lui, depuis l'exemple de mon pauvre fils. Je me porte assez bien, car pour tout a fait bien, il faut y renoncer, c'est difficile lorsqu'on a des rhumatismes et des nerfs. Nous avons ici un Chevalier français, qui apprend a peindre des fleurs en six jours, j'ai vû des ouvrages de ses élèves qui m'ont étonnée, je prendrai ma première leçon Jeudi. J'ai eû la semaine passée tout le nouveau Collège du sacré Coeur a Sala, petites filles et religieuses se sont bien amusées, et moi j'ai aussi joui de cette journée comme un Enfant, et surtout de la conversation de ces Dames, qui sont bien comme il faut et des premières familles de France. Mille amitiés a tous les vôtres, conservez-moi votre bon souvenir et croyez-moi pour la vie

Votre très attachée Amie

Louise.

Sala ce 21. Octobre 1835.

Il y a déjà un siècle que je ne vous ai écrit ma chère Victoire, et je m'en ferois de bien amers reproches si je n'avois en moi la conviction que c'est par l'accomplissement de mes devoirs que j'en ai été empêchée. Vous ne sauriez croire combien d'affaires et de désagremens de toutes sortes l'approche de ce malheureux choléra m'a occasionné. Il y avoit des momens

ou je me sentois prise par un grand découragement, mais le bon Dieu a exaucé mes ferventes prières et en me donnant la force de persévé rer dans mes intentions, m'a aussi donné la consolation de voir couronner mes efforts. Toutes les mesures sont si bien prises, la charité publique s'est montrée dans ces derniers tems sous un si beau jour, que j'attends avec beaucoup moins d'anxiété ce terrible fléau. J'avoue que pour ma personne, je n'en ai pas la moindre inquiétude, je tâche de vivre de manière a ne pas le provoquer, et a être prête pour le spirituel et temporel, a paroître devant Dieu, et je n'ai aucune crainte, mais je suis en peine pour mon Oncle et sa famille a Milan, le cholera étant a Casale et venant aussi d'éclater, a ce qu'il paroît, dans les environs de Venise. Tout le monde se porte assez bien ici, quoique nous ayons un froid vraiment extraordinaire, les uns prétendent que c'est une consequence de la comète, que l'on voit a merveille depuis une huitaine de jours, d'autres prétendent que cela nous chassera le choléra, mais la conséquence de tout cela est que l'on grelotte et que j'ai manqué geler dans la haute montagne ou je suis allée le 15. pour trois jours. Madame Scarampi a été très souffrante pendant une quinzaine de jours, d'un rhumatisme aigu a la tête, aujourd'hui elle est sortie pour la première fois de son appartement et elle va mieux. Albertine est pour une huitaine de jours ici avec son petit qu'elle a

sêvré, le cher Enfant ne s'en est pas même aperçû. Alfred Neipperg doit venir dans le courant de cette semaine avec sa femme, il s'est marié le 18. J'attends aussi la famille du Comte Henri Bombelles qui va passer l'hiver a Vienne, il emmenera avec lui Marie que son Père craint de garder ici a cause du Choléra, je vous la recomande, c'est une charmante jeune personne, un vrai petit Ange. Seriez vous assez bonne chère Victoire

Pardon de cet ennui, mais je connois votre bon goût, et en même tems votre amitié pour moi, qui vous fera trouver plus supportable cet ennui. Mille choses a la Princesse et a tous les vôtres, j'espère que vous êtes moins inquiète pour Madame Falkenhayn au moins c'est le voeu de mon coeur. Adieu croyez-moi pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 11. Decembre 1835.

Quoique je crains de renouveler votre douleur par ces lignes, je ne puis me refuser ma chère Amie, au désir de vous les adresser pour vous assurer de toute la part que je prend a votre malheur. Ayant été frappée d'un pareil coup il y a peu d'années, je puis plus que personne juger quelle douleur doit éprouver votre coeur, mais si même cela ne fût pas, mon tendre attachement pour vous, la reconnaissance que

je vous ai vouée pour les soins que vous avez donnés a mon Enfance, feroient que mon coeur partageroit bien vivement ce que le vôtre éprouve. Je ne puis hélas vous offrir de consolations dans votre situation, et mon éloignement; mais vous en trouverez de bien puissantes dans votre foi et dans les Enfans qui vous restent encore. Mes yeux se remplissent de larmes lorsque je pense a vous, aux pauvres enfans de Madame de Falkenhayn et aux dures épreuves que le Ciel vous avoit encore réservées dans ce monde, et je voudrois pouvoir être a Vienne pour vous soigner et pleurer avec vous. Faites moi, je vous prie donner de vos nouvelles par Victoire, car je sens que vous ne serez pas en état de nous écrire. Conservez vous pour les votres et aussi un peu pour celle qui vous a vouée pour la vie le plus tendre attachement.

Votre très attachée Amie

Louise.

Parme ce 19. Février 1836.

J'attendais à répondre à vos deux aimables lettres, ma chère Victoire, que je puisse vous remercier des commissions que vous avez bien voulu me faire. J'ai été bien contente d'apprendre par vos lettres que vous êtes contente de la santé des vôtres, c'est tout ce que l'on peut désirer après une forte secousse morale, hélas! le chagrin ne s'émousse qu'avec le temps, et a l'âge de la pauvre Princesse encore plus

difficilement. J'ai appris avec un vrai plaisir pour votre beau frère que mon frère a eu un troisième chambellan et aide-de-camp; de cette manière il aura un peu plus de temps à vouer à ces Enfants. La mort de cette jeune, belle et bonne Reine de Naples vous aura aussi bien saisie, même sans la connaître, elle est trop frappante pour ne pas en être émue douloureusement; on dit qu'avec elle est mort l'ange tutélaire de Naples, ce n'est qu'après sa mort qu'on a su tout le bien quelle a fait. Le pauvre Roi est aussi bien à plaindre, d'autant plus que tous les chagrins pèsent à la fois sur lui; cette fuite romanesque du Duc de Capoue doit aussi lui en avoir fait beaucoup. Notre carnaval a été peu animé pour ce qui concerne les bals; j'ai donné deux bals et une soirée dansante, Madame Scarampi une et les généraux Pirquet et Ferrari chacun une. Un de mes bals et celui du Comte de Bombelles ont été suspendus à cause du deuil. Il n'y a aussi eu qu'un *veglione*, celui du mardi gras, les gens n'allant jamais au premier, et il a fort bien réussi, ayant été très nombreux et avec une quantité de masques. En revanche nous avons eu un Opéra excellent, dont vous entendrez le Ténor qui est vraiment parfait à Vienne, c'est dommage qu'on veuille le faire chanter dans »les Puritains« dont la musique est trop haute pour sa voix, tandis que dans »Gemma di Vergy« il fait fureur ici. Je regrette que vous n'entendiez pas Madame

Bombadati qui est une cantatrice délicieuse et qui joue si bien. Le ballet était aussi superbe. Il y a un Enfant et la femme du compositeur Montiaini qui sont uniques dans la minique; aussi y a-t-il journellement des applaudissements sans fin. Je regrette que demain soit la dernière représentation, étant le seul amusement à Parme. Albertine avance heureusement dans sa grossesse tout en souffrant beaucoup, son enfant est bien gentil. Guillaume continue à grandir et se porte bien; il est tout enchanté parce qu'il a été à une couple de bals ce qui lui a fait paraître l'hiver tout à fait enchanteur, plus qu' à ses danseuses je crois, car il s'en acquitte encore fort mal. Je me sens aussi mieux depuis que je fais de nouveau beaucoup de mouvement, ce qui m'est absolument nécessaire, avant, sans être alitée, j'ai été bien souffrante de l'estomac et des intestins, aussi j'ai une telle appréhension de retomber dans cet état, qu'au risque de devoir mettre des bottes jusqu'aux genoux, je crois que j'irai me promener par tous les temps et vents. Si rien ne s'y oppose je viendrai dans le courant de l'été à Vienne, c'est un énorme sacrifice vu les souvenirs qui m'y attendent, mais je sens qu'il faut le faire. Mille amitiés à la Princesse et à tous les vôtres. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles, chère Victoire, et croyez à toute mon inaltérable amitié.

Louise.

Parme ce 28. Février 1836.

Quoique je vous ai écrit il y a peu de jours ma chère Victoire et que je n'ai absolument rien de nouveau a vous mander je m'empresse cependant de vous remercier mille et mille fois de vôtre lettre du 19. Février dont tous les détails m'ont bien interessée. Vous me demandez chère Victoire, mes projets pour cet été; et je ne puis que vous répondre ils sont tout a fait subordonnés aux circonstances et par consequent tellement peu sûrs que je n'en sais rien moi même; mais ce que vous pouvez regarder pour sur est, que si je vais a Vienne, je ne partirai jamais avant la derniere moitié du mois de Juin d'ici, et espère vous voir d'une manière ou de l'autre dans le courant de mon séjour. Je comprend si bien comme vous devez désirer d'aller aux bains d'Ischl qui ont fait tant de bien au Comte et a Victi. Albertine et Guillaume vont bien, la première va commencer son carême, son Mari entrant en service apres demain, et ne voulant pas aller dans le monde ni au théâtre sans lui, ce que je ne puis qu' approuver. Son petit est charmant et devient robuste comme un gros petit paysan. Je me porte bien, mais sens de nouveau mon coté n'ayant pû me promener depuis quatre jours: quel ennui d'avoir un foie et de la bile! et quelle misère que cet hyver; je crois que nous sommes a la fin du monde, car dans quatre jours nous avous eû une neige horrible, des torrents d'eau a n'en pas finir, ouragans, legères

secousses de tremblement de terre, un coup de tonnerre avec un éclair vraiment effrayant, et aprésent pour la belle fin, un brouillard a couper avec le couteau. Il y a aussi bien des malades et morts, Moriggia terminé il y a peu de jours sa longue carrière. Le pauvre vieux après avoir beaucoup souffert d'une hydropisie de poitrine s'est endormi doucement comme un Saint. Voilà encore un être qui m'étoit bien attaché de moins. Sa mort m'a peinée ; quoiqu'on ne pouvoit plus se servir de lui comme mèdecin depuis près de quatre ans, il venoit souvent me voir, et avoit encore pour ce qui étoit, hors de son art, une force d'esprit vraiment inconcevable a l'âge de 90. ans. Monsieur Laurent le frère est aussi mort il laisse une jêune veuve (la petite Del Bono) grosse de sept mois et avec un Enfant d'un an et demi. Paveri a aussi été très malade on dit qu'il a la goutte, mais qu'il ne veut pas en convenir. Mes pauvres Dames sout aussi remplies de maux. Je me réjouis de recevoir la bourse dont vous me parlez, je m'occupe dans mes peu de momens de loisir de peinture de maniere que j'ai presque abandonné tous les autres ouvrages. Mille belles choses a tous les vôtres. Croyez moi pour la vie

Votre très attachée amie

Louise.

Parme ce 23. Novembre 1836.

J'ai reçu avec bien du plaisir ma chère Victoire vos dernières lettres et vous suis bien reconnaissante de tout ce que vous m'y dites d'amical, pardonnez moi en attendant si je n'écris pas aussi souvent que je voudrois, mais le tems m'en manque, a cause de tant d'affaires, et ne m'en privez pas pour cela de vos lettres, soyez sûre que j'y répondrai autant que je le pourrai. Je serai bien en pensée près de vous le 29., et j'éleverai mes vœux au Ciel pour votre bonheur et longue vie, la tendre amitié que je vous porte doit vous en être garant. Nous avons heureusement une meilleure saison que vous, après un peu de neige et de pluie le tems est devenu superbe. J'ai bien peur ma chère Victoire; que vous ne prêchiez au vent au sujet de mes promenades, car outre mon propre penchant, j'ai aprésent a mon appui l'ordonnance du Médecin, qui m'en a recomandé de très grandes, et je crois que vous ne m'en voudriez pas, si vous voyiez ma mine et comme ma santé a gagné depuis une couple de mois. Tout le monde dans la ville fera au reste bien de ne pas tomber malade cet hiver, car il est mort cette nuit, le pauvre Docteur Gaspaggini, le seul Médecin moderé qu'il y eût dans tout Parme. Je vous plains de toutes les inquiétudes que vous avez eû ma pauvre Victoire pour vos fils, et aprésent pour Monsieur de Crenneville l'hiver est un ennemi perfide pour sa toux. Je conjure Louis de

bien se ménager; mon pauvre fils est un bien triste exemple a montrer a tous les jeunes gens qui ne veulent pas s'y soumettre. J'admire le courage de la Princesse d'aller ainsi s'enterrer toute seule a Walpersdorf, pourvû qu'elle ne s'en trouve pas mal, elle jouira bien de l'avancement de François. Notre carnaval ne sera pas aussi brillant que le votre, car je crois, qu'excepté les bals que je suis forcée de donner, il n'y aura pas grand chose, je n'en suis pas fâchée, tant pour mes vieux os, que pour Albertine qui, quoique si heureusement accouchée et se remettant a vue d'oeuil, a pourtant besoin de menagemens, Albert est le plus grôs et bel Enfant qu'on puisse voir, il baragouine déjà le français et l'italien et quoiqu'il soit très espiègle et polisson, il n'est cependant pas gâté et si obeissant, qu'on a du plaisir a l'avoir des journées entières avec soi. La petite promet de devenir une beauté, c'est tout a fait le portrait de Madame Tirelli, excepté que ses grands yeux sont bleu foncés. Guillaume va aussi a merveille, il a encore grandi pendant mon absence et devient un beau et bon jeune homme. J'ai une nouvelle Dame de Cour qui me paroît réunir tout ce que je puis désirer, c'est Giulietta Pallavicini dont vous vous appellerez peut-être, elle est remplie de talens et paroît fort bonne. Du reste je ne puis rien vous mander de nouveau, excepté que le Marquis Manara, Madame Spital et le Comte Griffith sont morts, que B. S. qui est sous Lieutenant a

trouvé tout naturel de demander sa place comme Capitaine des Hallebardiers et que j'ai trouvé tout naturel de ne pas la lui accorder. Je vous prie chère Victoire de me faire une commission. Mille choses a tous les vôtres et a la Princesse. Écrivez moi bientôt et croyez a toute mon amitié pour la vie.

Parme ce 10. Janvier 1838.

Si je n'avois pas le sentiment ma chère Victoire, que ma tête m'avoit mise jusqu'aprésent dans l'impossibilité absolue d'écrire, je penserois avec raison que vous devriez être fâchée contre moi a cause de mon long silence, mais vous êtes si bonne, que je suis persuadée que vous ne m'en voudrez pas de mes souffrances physiques, et que vous serez persuadée que mon amitié pour vous n'en est pas diminuée. C'est donc avec ces lignes, que je dois vous adresser a la fois, mes voeux pour votre jour de naissance, fête et renouvellement de l'année, ils partent d'un coeur qui vous est attaché depuis l'enfance, et sont par conséquence, journalierement les mêmes pour votre bonheur et l'accomplissement de tous vos désirs, ainsi que de tous ceux de tous les vôtres. Que l'année 1838 soye surtout plus heureuse pour vous, surtout pour votre fils cadet et que vous puissiez voir ce cher Enfant entièrement rétabli. J'ai envoyé au Comte Dietrich-

stein plusieurs souvenirs pour vous et Victi, j'aurois voulu trouver ici de jolies robes de bals pour celle ci, mais cela m'a été impossible, c'est comme si en vieillissant moi, les modes vieillissoient aussi, car on ne voit plus que des satins, robes brochées etc. J'espère pour Victi que vous aurez un carnaval fort animé, le nôtre se présente d'une manière assez triste, la mort a moissonné cet hiver beaucoup de monde dans la société, entr' autre la pauvre Comtesse Simonetta, de manière que beaucoup d'individus de la noblesse sont en profond deuil, et que je ne sais pas comment je parviendrai a donner trois bals. J'avoue que je ne regrette nullement ce manque; Albertine étant grosse et assez souffrante, ne pourra danser et je supporte si peu le bruit dans ce moment, que je suis fort contente de ne pas exposer ma tête au bruit de la grande caisse et des trompettes. Je me réjouis cependant d'aller a un grand bal que le Comte Bombelles doit donner Mardi, parceque Guillaume y paroitra. Les enfans d'Albertine continuent a être charmans, Albert est rempli d'esprit et fait mes delices, il vient me voir tous les soirs, et je suis fort avant dans ses bonnes graces, quoiqu'on prétend que je suis très sévère avec lui. Le théâtre est très beau ici, on donne jusqu' aprésent la Beatrice di Tenda, les chanteurs sont: Mesdames Garcia et Clerici qui sont jolies et chantent parfaitement bien, Winter et Cartagenova; bientôt on va nous régaler d'Otello, ce qui sera fort

ennuyeux. Le ballet est affreux, le maître du ballet a trouvé moyen de faire paroître nul le fameux Molinari et sa femme. Si je me porte bien, je compte aller a un bal a Modène, ou j'espère voir votre fils Charles, ce que je puis vous assurer en attendant, c'est que le Duc l'aime beaucoup, qu'il a une mine parfaite et a beaucoup engraisé. Je ne vous parle pas de tout ce que ma malheureuse tête m'a fait souffrir, car cela seroit par trop ennuyeux, depuis trois jours elle va un peu mieux, mais il m'est resté une peur horrible de ces douleurs qui étant nerveuses, sont si difficiles a déraciner. Mille remerciemens pour les deux jolis Neujahrwünsche que Pauline m'a remis en votre nom. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Mille amitiés aux vôtres. Croyez moi bien pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

Parme ce 7. Mars 1844.

Je vous écris quelques lignes, ma chère Victoire, pour vous dire toute la part que je prends au malheur de la pauvre Victi; elle a certainement eu la douleur la plus poignante que peut éprouver le coeur d'une mère et je suis sûre que vous en êtes aussi profondément affligée. Croyez chère Victoire, que je partage bien ce que vous devez éprouver toutes deux, mais j'avais besoin de vous le dire : ce sont de ces plaies de coeur que

le temps seul peut calmer et pour lesquelles on ne peut offrir de consolations. Je suppose que Madame de Keglevich sera à présent avec vous ou que vous aurez été la trouver. Vous me ferez bien plaisir de me donner de vos nouvelles et des siennes, car je suis inquiète pour vos santés. Mille remerciements pour vos deux bonnes lettres et tous les détails qu'elles contiennent, et ce que vous me dites de la part de la Princesse de Lorraine à qui j'écrirai incessamment. Mon Oncle et sa famille sont heureusement arrivés à Venise, que de tristes souvenirs doivent y être pour eux ! Ma pauvre Tante sentira toujours de plus en plus la perte qu'elle a faite dans cet ange de Marie. J'ai été assez malade pendant une dizaine de jours d'un rhume de poitrine avec une grosse fièvre qui a menacé de devenir inflammation, je commence de nouveau à sortir mais je me sens encore faible. Tout le reste de la maison se porte bien et se rapelle à votre souvenir. Albertine et moi sommes bien contentes parce qu'Erwin Neipperg est avec nous pour quelques semaines, c'est un excellent jeune homme qu'il faut aimer. Le carême a remplacé tous les plaisirs du carnaval, pour mon compte je n'en suis pas fâchée, si le tems voulait seulement devenir beau, depuis quelque temps on n'a plus de printemps en Italie. Le pauvre Président Caddesini est mort à la fin du carnaval, c'est une immense perte pour l'État et pour tous ceux qui le connaissaient particulièrement, en

général on n'entend parler que de morts et de maladies. Pauline Wallis m'a écrit qu'elle avait aussi été bien souffrante, j'espère qu'elle va mieux. Je vous quitte, chère Victoire, parce que je me fatigue bien facilement encore. Croyez à ma bien sincère amitié pour la vie.

Louise.

Parme le 11. Janvier 1846.

Vous devez être bien peinée et fâchée en même tems contre moi chère Victoire de ce que je n'ai pas repondû a une lettre dans laquelle vous m'annonciez la perte douloureuse, que nous venions de faire. J'étois alors au fond de mon lit si souffrante et malade moi même et dans la presque totale impossibilité de remuer mon bras pendant quelque tems, de manière que les premieres semaines après ce malheur sont écoulées sans que j'ai pû écrire. J'avoue qu'après, une certaine fausse honte de ne l'avoir pû faire dans le premier moment, m'en a empêchée, mais aujourd'hui j'ai voulû la vaincre a tout prix et vous dire chère Victoire que la mort de votre bonne Mère fut aussi un cruel chagrin pour moi. Elle a été la premiere Amie dans mon Enfance, ma seconde Mère, et tout ce que je suis, je le lui dois, aussi lui avois-je voué un sentiment et une reconnaissance vraiment filiale et je l'ai pleurée bien amèrement et sincèrement avec vous. Je pense avec

douleur que lorsque je reviendrai a Vienne je ne la retrouverai plus. Vous pouvez être sûre qu'elle est comprise tous les jours dans mes prières, quoique j'espère qu'elle est dans le Ciel en récompense de sa longue carrière pleine de vertus. J'ai reçû depuis le legs qu'elle a voulû bien me laisser et que je conserverai toujours comme un souvenir précieux, les paroles pleines d'affections qu'elle a mises pour moi dans son testament m'ont fait pleurer d'attendrissement. Un pareil chagrin donne toujours, une secousse a la santé et j'espère que vous pourrez me dire que la votre n'en a pas trop souffert. Cet automne j'ai été bien malade je crois que c'étoit le fruit de toutes les angoisses dont j'ai été accablée pendant tant de mois, je suis encore en cure et me menage beaucoup, mais les inquiétudes pour la santé et la vie de mon pauvre Guillaume ayant cessés cela contribuera aussi a ma guérison complète. La Comtesse Ida Bombelles est dans sa chambre et son lit avec une affection catarrhale depuis notre retour de Sala, la pauvre Marie est aussi bien souffrante tout en portant ses douleurs avec une patience angelique, le Comte a aussi été indisposé plusieurs jours. Albertine a eû le bras en écharpe pendant des semaines, s'étant donné une entorse en montant a cheval au manège, ses Enfans sont grace au Ciel bien portants, elle et Dudy font mes délices et viennent le soir chez moi. Adieu chere Victoire, encore une fois pardon j'espère que votre

amitié et ma sincère confession m'absoudront. Croyez
a toute ma bien sincère amitié pour la vie

Votre très affectionnée Amie

Louise.

ce 18. Mars.

P. S. Pardon de la confusion qui est arrivée avec
cette lettre que je vous envoie seulement pour vous
prouver que je ne vous ai pas oublié. Une autre fois
plus, je crains de manquer la poste et suis accablée
d'affaires. Je me porte bien et pense souvent a vous
et avec toute ma sincère amitié. Tout le monde se
rapelle a votre souvenir.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ce
recueil de lettres, qu'en publiant celle si touchante
qu'écrivit à la Comtesse Crenneville la Comtesse Al-
bertine San Vitale née Comtesse Montenuovo après la
mort de sa mère.

Parme ce 4. Janvier. 1848.

Madame la Comtesse!

J'ai reçu ces derniers jours votre excellente lettre du 25. Décembre qui m'a fait pleurer et c'est le plus grand bienfait dans ma triste position. Une marque de bonté et de souvenir est doublement précieuse, lorsqu' on a le coeur brisé par la douleur. La Providence nous a tous cruellement frappés, mais moi surtout, et ce coup est tombé sur moi d'une manière si inattendue, qu'il m'a anéantie. Je n'ai pas la force de mesurer toute l'étendue de mon malheur, mais j'ai celle de comprendre que chaque heure amène une nouvelle douleur.

Vous me demandez, Madame la Comtesse, des détails sur les derniers jours de Celle que nous pleurons, et je ne tarirais pas, si je voulais vous raconter toutes les circonstances où Elle a montré une fermeté, un courage et une bonté de coeur admirables. Mes idées sont encore si confuses que je n'ai pas la force d'écrire longuement, mais vous trouverez bien des pages touchantes dans l'écrit que je prends la liberté de vous envoyer et qui est tout a fait véridique. — Après la mort de Sa Majesté on a pû voir, combien Elle était adorée, par la douleur générale qui a éclaté dans toutes les classes. Je regrette de ne pouvoir satisfaire le désir que vous avez de posséder quelques traits qui vous la montrent telle qu'Elle étoit a la fin de ses

jours, car nous n'avons d'autre souvenir que son Masque en cire. — Je joins à cette lettre quelques cheveux qui ont été coupés sur sa tête après sa mort, et vous voudrez bien me pardonner si je ne vous en donne pas davantage ; moi même j'en ai bien peu, et c'est le plus cher souvenir qui me reste d'une Mère bien aimée. Mon pauvre frère a été plus malheureux que moi, car il a été privé de la seule consolation qui me reste, celle d'avoir pu jusqu'à la fin témoigner mon respect et mon amour à Celle qui en mourant nous a bénis. —

Veillez Madame la Comtesse agréer l'expression de ma reconnaissance, ainsi que celle de mes sentimens bien distingués et bien affectueux.

Votre dévouée

Albertine de Sanvitale.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
216
.2
A45

Marie Louise
Correspondance de Marie
Louise

